

L'Essence de l'art

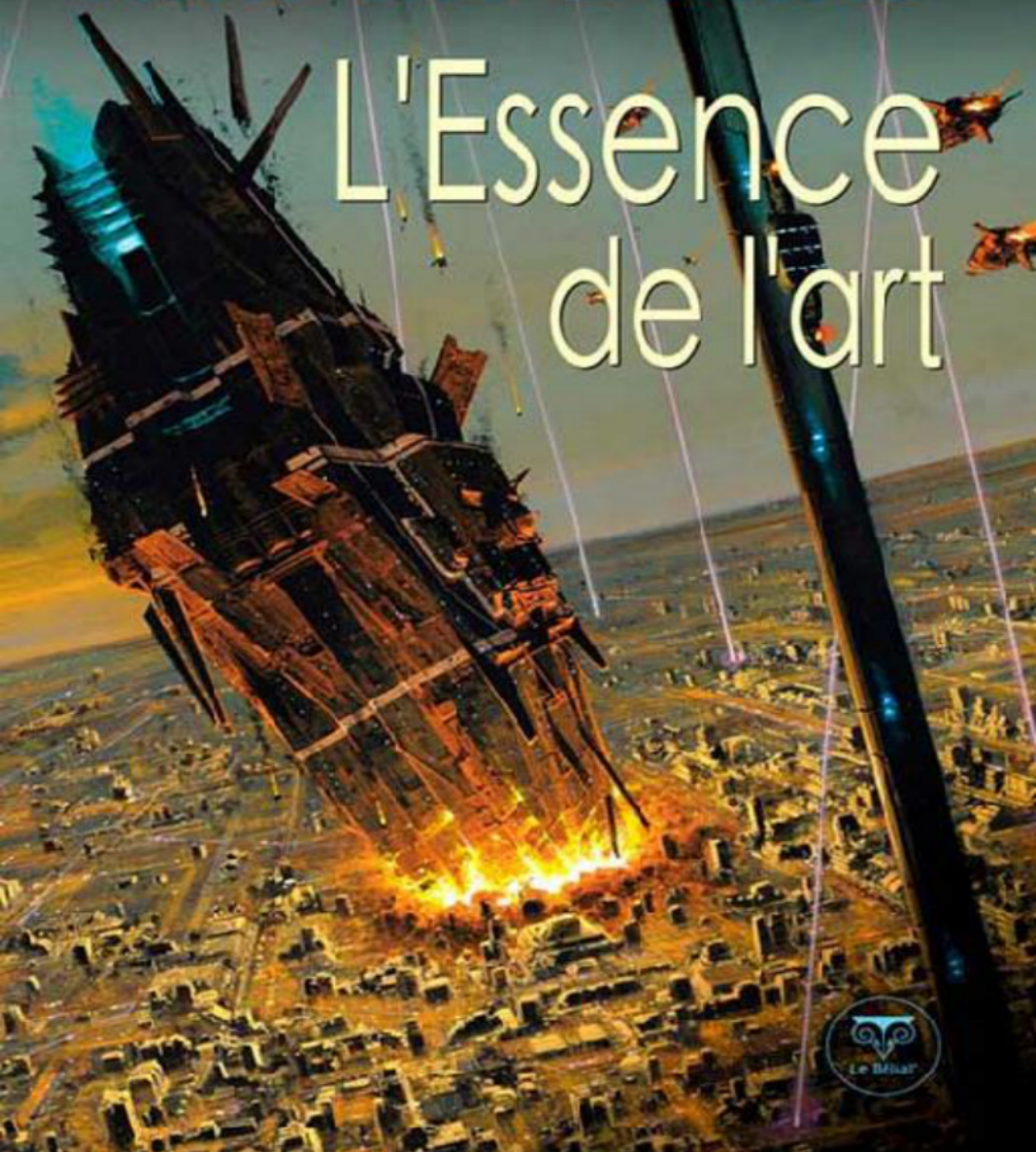
Banks,Iain M.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Iain M. Banks

L'Essence de l'art



IAIN M. BANKS

L'Essence de l'art

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR SONIA QUÉMENER



Le Bélial'

Titre original :
THE STATE OF THE ART

© 1991, by Iain M. Banks
© 2010, le Béalial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2010, Manchu
Illustrations intérieures © 2010, Jubo

Note de l'éditeur

Le livre que vous tenez entre vos mains est la traduction *in extenso* de l'ouvrage anglais de Iain M. Banks *The State of the Art*, publié chez Orbit en 1991, ce dernier constituant à ce jour le seul et unique recueil de l'auteur. Il s'articule autour de huit récits. Sur ces huit récits, trois appartiennent ouvertement au cycle de la Culture (bien que rien ne dise que les autres n'en font pas partie), dont la très imposante novella « *L'Essence de l'art* », qui, à elle seule, occupe près de la moitié du recueil. Si on y ajoute les deux autres récits clairement ancrés dans le cycle et présents au sommaire, deux tiers environ de cet ouvrage ressortissent de la série phare de Iain M. Banks. Aussi peut-on légitimement considérer ce livre comme un épisode à part entière du cycle de la Culture.

Quoique deux des nouvelles de ce sommaire aient déjà été publiées en France, nous avons choisi dans cette intégrale, par souci de cohérence, de solliciter pour l'ensemble un seul et même traducteur. Les deux récits ici réédités bénéficient donc d'une traduction inédite.

O. G.



Introduction à la Culture

La Culture et l'Empire

L'Homme des jeux (*The Player of Games* – 1988), roman traditionnellement considéré comme une bonne porte d'entrée à l'œuvre de l'Écossais Iain M. Banks, relate le séjour diplomatique de Jernau Gurgeh, expert du jeu sous toutes ses formes, dans l'Empire d'Azad afin d'y représenter la Culture dans un tournoi. Cette mission atypique, dont la mise est l'adhésion de cet Empire à la Culture, caractérise pourtant l'un des fondements de cette dernière : le loisir.

Civilisation galactique humanoïde (mais d'origine non terrienne) et avancée (mais pas encore sublimée), la Culture est une transposition dans un décor de *space opera* de la société contemporaine, et de sa propension à ériger la culture du loisir en système d'épanouissement humain et social. À l'instar des Éloïs de H. G. Wells, les habitants de la Culture vivent dans une oisiveté permanente, surprotégés par des institutions leur offrant la vie éternelle et l'alternance sexuelle. La classe ouvrière des Morlocks a disparu, elle a été supplantée par une classe d'Intelligences Artificielles non-humaines, mais douées de raison, gouvernée elle-même par une super-classe – les Mentaux.

L'un des moteurs de cette civilisation idyllique et théoriquement pacifique consiste à en amener d'autres, considérées comme plus primitives, à les rejoindre. En bon anglo-saxon, Banks anime la Culture des mêmes intentions que l'Empire britannique : conglomerer des nations pour leur bien, et surtout pour le bien de la nation mère. Dans son déroulé, l'intrigue de *L'Homme des jeux* emprunte alors celle d'un roman d'espionnage ayant pour cadre une colonie lointaine du Commonwealth – l'écart entre notre réalité et celle de la Culture demeurant, en principe, que, celle-ci offrant un cadre de vie idéal, il n'y a aucune raison de refuser leur proposition.

La Culture reste *idéale* dans le mode de pensée humanisé des Mentaux ; cependant, pour d'autres civilisations, le mode de vie proposé présente peu d'intérêt. Aussi, ironiquement, pour illustrer cette mésentente naturelle, Banks oppose à la Culture une civilisation *inversée* dont le jeu – et par extension le loisir – n'est pas une fin mais

un moyen, un élément central de la structure sociale. Dans l'Empire d'Azad, la répartition des classes s'organise en fonction de la réussite des citoyens lors de leurs participations au jeu national.

L'œuvre de Banks fait suite à la Révolution Culturelle et bénéficie des impacts de celle-ci sur le milieu de la science-fiction, de l'élargissement de son champ d'action ; paradoxalement, c'est cette civilisation de la culture qu'il place au centre de son discours.

Le point de vue de la bombe

Le discours de Iain M. Banks est, de façon insolite et systématique, délivré suivant l'angle de vision d'un héros marginal ou extérieur à la Culture. Ainsi Jernau Gurgeh reste un insatisfait de la Culture ; il se sent étranger dans le mode de vie par trop libertaire de ses compatriotes – il ne pratique notamment pas le changement de sexe.

Dans *L'Usage des armes* (*The Use of Weapons* – 1990), le roman de Banks formellement le plus abouti, la Culture remplace ses cartes de diplomatie par des petits soldats, multipliant les actions militaires de tous types pour combler sa soif d'extension : assassinat, commando, mission suicide – ses agents sont au mieux régénérés, au pire reconstitués à partir de leur sauvegarde.

L'ambassadeur aux mains propres cède sa place à un mercenaire employé par la section *Circonstances Spéciales* de *Contact* – l'équivalent du bras armé du ministère des Affaires Étrangères de la Culture. *L'Usage des armes* oscille entre roman d'aventures et roman d'espionnage à tendance guerrière ; il se construit autour de tranches de vie d'un mercenaire, Chéradénine Zakalwe, un homme au passé trouble, psychologiquement brisé, définitivement coupé des préoccupations de la Culture, et ne vivant plus que pour l'accomplissement de ses tâches.

Gurgeh et Zakalwe sont tous deux non informés des combines de *Contact* ; leurs missions jouent un rôle précis dans un échec complexe qu'ils ne connaissent pas. Ce renforcement de leur positionnement excentré initial favorise leur rôle d'observateurs de la Culture et de ses agissements. Ils deviennent des témoins privilégiés des enjeux et de l'équilibre moral sans cesse posé par les interférences de la Culture sur d'autres civilisations – c'est depuis ses frontières qu'on comprend mieux le monde.

C'est donc à travers leurs héros que se posent les questions d'ordre éthique soulevées par les romans de Banks. Celui-ci pousse

plus loin la réflexion en amenant ses héros à questionner les effets des actions initiées par *Contact*, et par conséquent à s'interroger sur leurs finalités : leur condition de pions, poussés par une main indifférente, et leur condition de héros. À partir du super-guerrier emblématique, invulnérable et fascinant qu'est Chéradénine Zakalwe, son créateur met en perspective le devenir du héros de *space opera*, et au-delà la justification de toute figure héroïque dans la littérature et la société moderne.

Chez Banks, cet effet miroir, ce recul conduisent alors le héros à aller au-delà de sa façade d'invincibilité vers des problématiques humaines et intimistes. Là réside l'une des grandes forces du cycle de la Culture, celle d'amener ses protagonistes vers une prise de conscience de ce qu'ils sont, du passage d'un archétype à un individu responsable, fragile et simplement humain.

La mort en direct

Il arrive parfois que la Culture se retrouve face à des reflets d'elle-même, à des civilisations dont le leitmotiv consiste à convertir le reste de la galaxie à leurs valeurs. Face à de tels adversaires de pensée, la diplomatie et l'action militaire de faible envergure se révèlent vite insuffisantes et s'effacent au profit de la plus efficace des techniques de conversion : la guerre.

La conversion par la force d'un peuple à l'idéologie d'un autre constitue le sujet de *Une Forme de guerre* (*Consider Phlebas* – 1987), dont l'intrigue prend place au cœur de la guerre Idirans-Culture, un conflit démesuré qui s'étalera sur plusieurs décennies et causera plusieurs milliards de pertes civiles.

Comme à son habitude, le héros, le mercenaire métamorphe Horza Gobuchul, est extérieur à la Culture ; il nourrit même dans ce cas une haine farouche envers celle-ci. L'intrigue, très linéaire, suit les péripéties d'Horza, mandaté par les Idirans, à la recherche d'un Mental accidenté sur une planète lointaine et pouvant détenir la clé du conflit. Feuilletonesque, *Une Forme de guerre* est un *space opera* aux décors disproportionnés et aux scènes spectaculaires allant de poursuites de vaisseaux à l'intérieur de méga-vaisseaux, à la destruction d'une orbitale (l'un des gigantesques habitats spatiaux artificiels en forme d'anneau qui font partie de l'imagerie de la Culture).

Si, à travers ce feu d'artifice, Banks livre un véritable hommage aux récits de science-fiction *pulps*, son art de la démesure et la

théâtralisation de ses chapitres sont mis au service d'une thématique peu joyeuse : la mort.

La mort marque en effet le roman d'un filigrane constant : le contexte meurtrier du conflit Idirans-Culture, l'appartenance de Horza à une race en voie d'extinction, le culte à la mort voué par plusieurs peuplades qu'il croisera sur sa route... ; chaque épisode de la quête de Horza est une fable sur la mort, sur la vanité et la vacuité de tout acte de domination. Outre la révélation de leur statut de pions, les héros de Banks réalisent qu'à l'échelle de la galaxie leurs actions n'importent pas ; elles n'ont de sens qu'au travers de leur exécution. Ce constat fait de *Une Forme de guerre* le roman le plus triste et le plus désespéré de la Culture.

Les *space opera* de Iain M. Banks, tout aussi débridés qu'ils soient, portent en eux leur propre malédiction : la perte de sens. S'inscrivant dans la continuité d'écrivains de la *New Wave* tels M. John Harrison qui, via des *anti-space opera* comme *La Mécanique du Centaure*, dénonçaient l'impasse du genre, Banks dépasse cet état de fait et, en partant justement de la constatation de ce cul-de-sac, propose de nouvelles voies.

La guerre en tant qu'acte manqué

Cultivant l'ambivalence du *space opera* classique dans son exécution, et moderne dans sa réflexion, Iain M. Banks, s'il déplore tout acte guerrier, reste néanmoins ambigu quant à la pesée des motivations et des justifications de cet acte.

Une scène clef d'*Une Forme de guerre* montre Horza tuer par mégarde une minuscule créature des glaces en voulant la prendre dans sa main – sa chaleur corporelle la foudroyant sur-le-champ. Une volonté louable préside à cette tentative de *contact* (le nom du service *Contact* n'est pas innocent) ; les objectifs de la Culture n'apparaissent alors pas comme méprisables, puisqu'ils relèvent du besoin d'aller vers *l'autre*.

Dans *La Plage de verre* (*Against a Dark Background* – 1993), roman hors-Culture mais très ancré dans les thématiques de ce cycle, Banks déroule une intrigue similaire (une énième mercenaire, Sharrow, à la recherche d'un énième artefact) dans le système de Golter qui, à l'inverse de la Culture, demeure totalement isolé du reste de la galaxie. Axé autour de cette crainte de la solitude, le récit renvoie à la peur de la Culture de rester seule, à sa volonté de se joindre à d'autres civilisations et, en ce sens, de justifier son existence au travers de ce

geste même de *contact*.

À travers les luttes de conviction qui parsèment le roman, Banks exprime dans *La Plage de verre* son ras-le-bol du principe guerrier qui, même s'il est motivé par des causes nobles, ne semble conduire qu'au désastre.

Œuvre très noire, et finalement très anarchiste (l'anarchie qui régit le système de Golter est à mettre en opposition à l'uniformisation prônée par la Culture), mise à plat du *space opera* (il n'y a rien au-delà des étoiles), *La Plage de verre* est un récit sur le renoncement.

Toujours dans l'optique de mettre son héros face à ce qu'il est, Banks confronte son héroïne à sa propre brutalité, à la violence qui guide ses actes. Sharrow incarne toute l'impossible cohabitation entre la volonté humaine de faire la paix et celle de laisser libre cours à la violence – dualité représentative de la politique expansionniste de la Culture. Face à ce dilemme, Sharrow choisit la voie du renoncement : le pire adversaire du héros étant ses propres pouvoirs, c'est dans l'abandon de ceux-ci qu'il dépassera le stade enfantin de la belligérance.

Ce quatrième roman clôt la phase sombre et pessimiste de l'œuvre de Banks. Dans les romans suivants, il n'y aura plus de héros unique, uniquement des déclinaisons de Gurgeh, Zakalwe, Horza et Sharrow. Banks a déjà en quelque sorte tout dit sur la propension à la guerre de la Culture, et par extension de l'humanité.

Une extravagante singularité

L'œuvre de Iain M. Banks porte en elle-même un parfum de folie. Souvent légère, et déclinée sous divers degrés de lecture, cette extravagance culmine dans *La Plage de verre*, qui se veut également une parodie de *fantasy* improbable et délirante (à titre d'exemple, on citera la longue interrogation des protagonistes devant les étranges écritures ornant un artefact ancien, avant que l'un d'entre eux réalise qu'il s'agit là d'un code-barre...) – un exercice qui rappelle celui, toujours hors-Culture, des passages à la *Conan le Barbare* de *Entrefer* (*The Bridge* – 1986) où le barbare analphabète en question est assisté dans sa quête d'un missile-couteau (l'arme ultime en vogue dans la Culture).

Dans *Excession* (1996), l'extravagance s'avère encore de mise, ce qui confirme que Banks est là aussi pour s'amuser – cette parenthèse absurde s'avérant nécessaire après la noirceur dominante des précédents opus de la Culture. En digne successeur de John Sladek,

Kurt Vonnegut et Raphaël Lafferty, Banks met la Culture face, là encore, à une chose *inversée*, un corps inconnu, une sphère étrangère et impénétrable débarquant dans la galaxie – une singularité attirant toutes les convoitises. Par ce biais, il met la science-fiction face à de nouvelles problématiques – il tord les conventions du genre.

Comme dans *Tous à Estrevin* de Lafferty, les héros d'*Excession* ne sont pas les humains, en l'occurrence des héros *hamiltoniens* à la triste figure, mais des Intelligences Artificielles. Banks développe l'organisation et la mentalité de ces fameux Mentaux gouvernant la Culture, allant jusqu'à retranscrire leurs querelles par forums interposés – façon de les rendre en somme humains dans leurs actes, et de légitimer a posteriori leurs actes manqués.

Roman très drôle et pourtant parfaitement vain, *Excession* a aussi pour but de désacraliser la Culture (et donc la science-fiction) : non seulement elle n'est pas sublimée, mais elle est peu de chose en regard des civilisations initiatrices de cette singularité – manière de rendre sa mission de colonisation obsolète.

De l'ingérence, entre autres choses

Après cette pause récréative, Iain M. Banks revient à la Culture, non pour ressasser ce qu'il a déjà dit, mais pour conclure les réflexions menées dans les précédents romans.

Première des deux étapes de cette conclusion, *Inversions* (1998) semble se dérouler dans un premier temps en dehors de la Culture, sur une planète isolée et féodale, et relate en parallèle le quotidien d'un garde du corps, DeWar, et celui d'une femme médecin du roi, Vosill – chacun travaillant pour un empire en guerre avec l'autre. Mais, par petites touches, l'auteur fait comprendre au lecteur que ces deux personnages possèdent des liens passés ou présents avec *Circonstances Spéciales*.

Dans ce roman, Banks a délaissé l'ampleur du *space opera* au profit de la narration intimiste de la vie de Vosill et DeWar. Son principe coutumier d'inversion, qui donne son titre à cet opus, est alors complet : positionnement hors-Culture et narration anti-spectaculaire. Il peut alors développer de façon très fine les questions d'ordre moral posées par l'interventionnisme d'une civilisation plus avancée sur une autre – rejoignant définitivement dans cette démarche celle de Ursula K. Le Guin dans son cycle de *L'Ekumen*. Ce développement se double d'une réflexion sur la place de la femme dans la société contemporaine (étude déjà amorcée au travers des

figures féminines d'*Excession* et de l'altérité sexuelle des habitants de la Culture).

Récit mélancolique et contemplatif, *Inversions* est peut-être le plus abouti des romans de Banks dans les réflexions qu'il induit, car celles-ci sont constamment ramenées à un niveau humain. L'adolescent sévère des premiers romans de la Culture a cédé la place à un homme plus posé, qui sait que rien n'est simple, ni évident dans les problématiques d'ingérence.

Dans une conclusion empreinte d'une sagesse étonnante en regard d'*Excession* paru deux ans plus tôt, Banks réitère son envie de voir baisser les armes et prône un retour à la Terre et un désengagement de la Culture. Cette retraite conduit le roman vers des problématiques plus personnelles, et au final se désintéresse du sort des deux empires pour se concentrer sur les destinées de DeWar et Vosill.

Le point de vue de la victime

Seconde étape du renoncement à la Culture, *Le Sens du vent* (*Look to Windward* – 2000) se focalise également sur le thème de l'interventionnisme : celui subi par la civilisation chelgrienne – excepté que cette fois Iain M. Banks se place *après* l'intervention. Et, pas de chance, ce qui d'après les études probabilistes des Mentaux ne devait être qu'une annexion pacifique a échappé au contrôle de la Culture, engendrant une guerre civile meurtrière et amenant un peuple à la ruine.

Le personnage déclencheur du *Sens du vent*, roman sans aucun héros, est un Mental, gouverneur d'une orbitale où s'est réfugié un compositeur chelgrien de renom. Cette Intelligence Artificielle suprême, qui a joué un rôle des siècles auparavant dans le conflit Culture-Idirans, lui demande de composer un opéra symphonique en commémoration de celui-ci.

À travers les conséquences d'une colonisation forcée et de la menace terroriste latente qui s'ensuit, Banks dépeint le quotidien d'êtres que la guerre a brisés. En reprenant le contexte du plus dramatique de ses romans, *Une Forme de guerre*, Banks livre une œuvre définitivement intimiste, un roman mettant les protagonistes face à la réalité de leurs actes et de leurs existences, un geste qui fait table rase du *space opera* et pose les questions de *l'après*.

Comme *Inversions*, et malgré sa thématique dramatique, *Le Sens du vent* n'est pas noir – en tout cas pas autant que les premiers romans de Banks –, il s'agit d'un roman résigné et quelque part apaisé, marqué

par la nostalgie d'un rêve après que celui-ci s'est dispersé dans la réalité. Ses protagonistes passifs sont les témoins de la prise de conscience d'un Mental que malgré ses capacités surhumaines, et en dépit de la sincérité de son idéal, la Culture demeure une civilisation parmi d'autres, et qu'à ce titre, elle doit accepter de s'éteindre à son tour.

De la matière, avant toutes choses

Iain M. Banks ayant en quelque sorte tout dit, ses incursions suivantes dans la science-fiction, plus espacées, ne posséderont plus la même force. L'absence relative de la Culture dans l'intrigue de *Trames* (Matter – 2008) est révélatrice de cette fin de parcours.

Que ce soit dans ce dernier ou, hors-Culture, dans *L'Algébriste* (2004), Banks revient au plaisir simple d'écrire un *space opera*, preuve que s'il veut pousser le genre hors de ses limites, il ne le dénigre pas pour autant. Ces deux romans, très extravagants mais poussifs, valent surtout pour le divertissement qu'ils procurent et la galerie de héros qu'ils présentent.

Ainsi, dans *Trames*, où des peuples, des races et des civilisations se chamaillent autour d'un mystérieux artefact découvert dans le monde gigogne de Sursamen, Banks dévoile tour à tour une brochette de personnages passionnants : Djan Seriy Anaplian, une mercenaire de *Circonstances Spéciales* à laquelle les super-pouvoirs sont retirés ; Xide Hyrlis, un ancien agent qui a préféré quitter la Culture pour servir de maître de guerre auprès d'une race joueuse ; tyl Loesp, un régent bien décidé à gouverner sans partage son peuple pour le bien de tous ; Ferbin, un prince libertin obligé de devenir un héros ; Oramen, un jeune premier coincé dans son rôle de pion à la cour royale.

Ces différents protagonistes permettent à Banks de mettre à nouveau en réflexion les propriétés et le devenir du héros dans la littérature moderne. Si *Trames* reste en première lecture un *space opera* très théâtral et enlevé, il permet surtout à son auteur de boucler la mise en perspective de ses personnages.

Là où *Trames* s'avère plus complet que ses prédécesseurs, c'est dans l'acceptation par chacun des personnages de son statut de héros qui ne doit pas se contenter d'être sans questionner son origine et son rôle, et, ce rôle étant acquis, il doit l'assumer, car ainsi il pourra le dominer. De façon assez significative, le personnage se tirant le mieux de l'histoire, le serviteur de Ferbin, le dévoué Cherbin Holse, décide au final de s'engager dans la politique – manière pour Banks de

rappeler que les héros ne sont que des instruments d'un écrivain, de la matière malléable, de l'information véhiculée, et que tout divertissement sans engagement n'a pas, comme les actes de Zakalwe, de finalité au-delà de son exécution.

Avec *Trames*, Banks parachève ainsi son œuvre de méta-fiction sur la science-fiction.

L'essence de l'art

Il convient de distinguer deux angles dans la démarche de Iain M. Banks : l'un hérité de ses prédécesseurs, l'autre très personnel.

Son engagement à pousser la science-fiction au-delà de ses frontières fait suite aux revendications de la *New Wave* et aux apports au genre d'auteurs protéiformes comme Alfred Bester, Samuel Delany, John Sladek, Cordwainer Smith ou M. John Harrison (dont le cycle de *Viriconium* fait figure de lointain ancêtre de la Culture). Il en découle aujourd'hui une science-fiction plus mature qui passe, dans le cas de Banks – et c'est là où son apport au genre est intéressant –, par une mise en abîme des archétypes héroïques. Cette science-fiction moderne à laquelle se rattache Banks, mais à laquelle on pourra associer des auteurs comme James Morrow, Ian McDonald, John Varley, Robert Reed ou Richard Canal, est à différencier de la mouvance du *Nouveau Space Opera*, qui repose, elle, sur une modernisation technique et narrative de la science-fiction. Ces deux approches ne sont pas incompatibles, elles sont même complémentaires, mais la première s'avère essentielle pour l'avenir du genre, là où la seconde vit dans l'instant présent. Cette science-fiction moderne est primordiale car, en ouvrant de nouvelles voies, elle contribue à la richesse du genre, et *in fine* à sa survie.

Banks utilise ces nouvelles voies pour traiter des thèmes politiques et humains qui lui tiennent à cœur, tout en partageant un amour du genre avec une ampleur et une maîtrise littéraire peu égalées. Ses contemporains traiteront d'autres thèmes, et ses successeurs encore d'autres. L'influence conjuguée d'écrivains comme Banks ne se fera pas sentir de façon immédiate, car ce ne sera pas dans les thématiques qu'elle s'opérera, mais dans cette démarche d'amener la science-fiction vers une maturité littéraire qu'elle peine à trouver.

Si, demain, la science-fiction quitte son ghetto, et que la tâche entreprise par H. G. Wells il y a plus d'un siècle et relayée par plusieurs générations de penseurs et d'innovateurs trouve enfin la reconnaissance qu'elle mérite, ce sera grâce à des auteurs qui n'auront

pas hésité à questionner ses fondements et à lui faire emprunter des chemins inconnus.

L'art de la Culture

Avec sa mise en orbite de l'Empire britannique, cette civilisation du loisir gouvernée par des IA joueuses en proie à la nostalgie, qu'il place systématiquement en situation de décalage, qu'il étudie depuis ses frontières au travers de personnages marginaux, Banks a réussi sa mise en perspective des enjeux du *space opera* moderne, et plus largement de la science-fiction. Ce faisant, il aborde les sujets éthiques le préoccupant : l'engagement militaire et l'ingérence politique. Sa force repose dans le regard souvent intime porté sur les événements ; le propos de Banks ne se positionne pas au niveau géopolitique ou économique, il est centré sur les conséquences civiles et humaines des actes de conquête (économique, spirituelle ou guerrière). Même si ces actes viennent d'une volonté louable de contact, ils sont condamnés à l'échec. Il ressort de ses livres une tonalité souvent morbide et mélancolique, compensée par un humour permanent, marqué par l'absurde, l'exubérance et l'ironie. Les romans de Banks ne sont pas que des pamphlets moroses et anarchistes sur l'échec et la perte de sens d'un système moderne et d'un genre littéraire, mais avant tout des ouvrages de science-fiction débridés et intelligents, spectaculaires et intimistes, aptes à satisfaire, enchainer et émouvoir les lecteurs les plus exigeants.

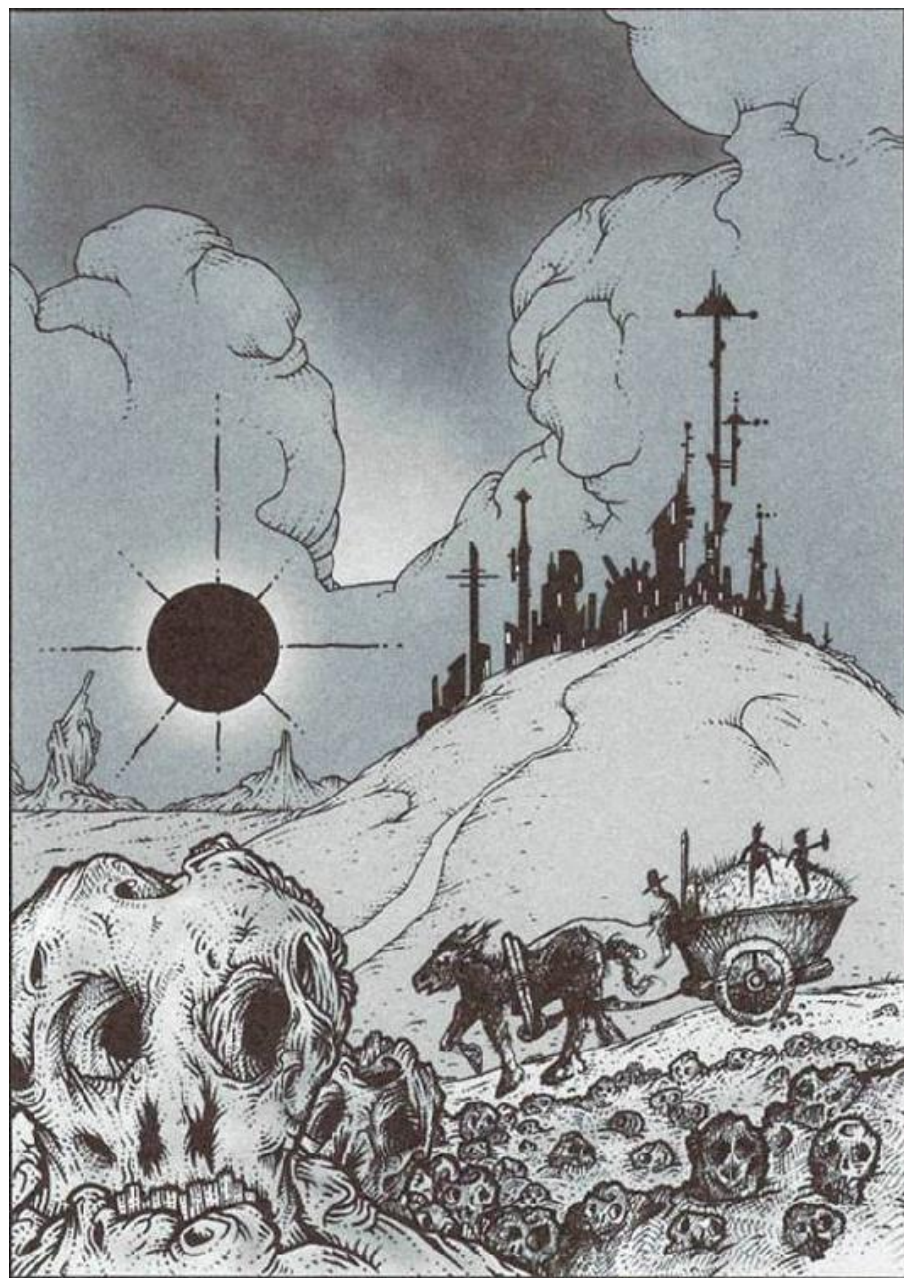
Si l'ouverture au monde de la science-fiction échoue, il restera au moins de Iain M. Banks de très bons bouquins de science-fiction à lire.

À commencer par celui-ci.

A. K.

Pour
John Jarrold

La Route des Crânes



A CAHOTE QUELQUE PEU sur la célèbre route des Crânes...

« Bon sang, quoi encore ! » s'écria Mc9, soudain réveillé.

La carriole qui avait bien voulu les prendre, lui et son comparse, était violemment secouée.

Mc9 posa ses mains crasseuses sur la planche de bois pourri qui tenait lieu de ridelle au véhicule et baissa les yeux sur la voie légendaire ; il se demandait ce qui avait transformé ce voyage, jusqu'ici simplement inconfortable et bruyant, en une série de heurts à vous déboîter le squelette. Il s'attendait à constater qu'ils avaient perdu une roue, ou que le cocher porté à la sieste avait laissé le chariot sortir de la route sur un terrain caillouteux... mais non. L'œil exorbité, Mc9 considéra le sol avant de s'effondrer dans la charrette.

« Parole, énonça-t-il pour son seul bénéfice, je ne savais pas que l'Empire avait jamais eu des ennemis avec de si grosses têtes ! Voilà bien une rétribution des morts par-delà la tombe, pour sûr. » Il regarda vers l'avant : le cocher sénile dormait toujours, en dépit de l'agitation démente de la carriole. Un peu plus loin, entre les brancards, le vieux quadrupède aux oreilles tombantes avait du mal à avancer sur les crânes démesurés qui pavaient ce tronçon de la route, en direction de... (Mc9 suivit des yeux au loin la fine ligne blanche)... la Cité.

Elle s'étendait à l'horizon de la lande dans un flou miroitant. L'essentiel de la fabuleuse mégapole restait encore hors de vue, mais, même dans la brume bleue mobile, on ne pouvait manquer ses tours aiguës, étincelantes. Mc9 eut un grand sourire à cette vue, puis observa l'espèce de cheval qui clopinait et dérapait péniblement, en silence, le long de la route ; ses oreilles battaient les côtés de sa tête dégoulinante de sueur, entourée d'un petit nuage de mouches zonzonnantes, tels des électrons importuns autour d'un noyau mécontent.

Le vieux cocher s'éveilla et porta un coup de fouet mal ajusté vers la haridelle entre les brancards avant de retourner en opinant à son somme. Mc9 détourna les yeux, regarda la lande autour de lui.

D'ordinaire le paysage était froid, désolé, drapé de pluie et de vent, mais ce jour-là il baignait dans une chaleur brûlante ; les gaz de marais empestaient l'air et de minuscules fleurs aux couleurs vives parsemaient la végétation sauvage. Mc9 s'affala de nouveau dans la

paille, se gratta, se tortilla tandis que le plancher se soulevait et s'abaissait sous lui. Il s'employa en vain à disposer les bottes de foin et les monceaux de crotte séchée de manière plus confortable. Il se répétait combien le voyage allait s'avérer long et pénible s'il continuait à se faire aussi méchamment bousculer quand les chocs disparurent : le véhicule revint à ses craquements et grincements habituels. « Dieu merci, ceux-là n'ont pas résisté trop longtemps », marmonna Mc9 à part lui avant de s'étendre de tout son long et de fermer les yeux.

... il conduisait un chariot de foin le long d'un chemin ombragé. Les oiseaux pépiaient, le vin était frais et ses poches pleines...

Il ne dormait pas encore tout à fait quand son comparse – malgré leur longue association, Mc9 ne s'était jamais donné la peine de lui demander son nom – émergea de sous la paille mêlée de fumier à côté et demanda : « Rétribution ?

— Hein, quoi ? sursauta Mc9.

— Quoi rétribution ?

— Oh. » Mc9 se frotta le visage et grimaça, plissant les yeux sous le soleil au zénith du ciel bleu-vert. « La rétribution que nous infligent, à nous loyaux sujets du Règne, les ennemis défunts de notre Empire bien-aimé. »

Le comparse tout menu, dont la saleté spectaculaire n'était masquée que par endroits sous une couche de paille à peine moins dégoûtante, cilla violemment et secoua la tête. « Non... demander, quoi sens "rétribution" ?

— Je viens de te le dire ! Quand quelqu'un se venge.

— Oh », fit le comparse. Il resta un moment tranquille, à ruminer l'information, tandis que Mc9 se laissait de nouveau glisser vers le sommeil.

... trois jeunes filles de ferme marchaient un peu plus loin. Arrivé à leur niveau, il proposa de les emmener, se pencha pour...

L'autre lui donna un petit coup dans les côtes. « Comme quand prendre les couvertures et toi me jettes du lit, ou quand boire ton vin et toi moi boire trois outres de bière laxative, ou quand toi enceintes la fille du gouverneur et lui met après toi les Collecteurs de Dette Stratégique, ou quand quelque part on paye pas tous les impôts et Sa Majesté ordonne que les premiers-nés de chaque famille ont leur Certificat de Naissance ravalé, ou... ? »

Mc9, habitué à entendre chez son comparse l'équivalent verbal d'une reconnaissance par le feu, tendit la main pour endiguer ce flot d'exemples. La petite peste s'obstina encore à marmonner derrière les doigts posés sur sa bouche, puis finit par s'arrêter.

« Oui, confirma Mc9. C'est ça. » Il retira sa main.

« Ou bien comme quand... ?

— Hé, coupa Mc9 d'un ton cordial. Si je te racontais une histoire ?

— Oh oui, une histoire ! » Le comparse, ravi, s'accrocha à la manche de Mc9. « Une histoire c'est... » Ses traits crasseux se crispèrent comme une vasière au soleil : il luttait pour trouver un terme digne de l'occasion. « ... bien.

— D'accord. Lâche ma manche et passe-moi le vin, que je m'humecte un peu.

— Oh », répondit le comparse d'un ton soudain fort méfiant, dubitatif. Il jeta un coup d'œil par-dessus l'avant de la carriole, au-delà du cocher occupé à ronfler et de la bête de somme qui les tractait, vit la Cité qui miroitait au loin, au bout du ruban d'os blanchis formant la route. « D'accord », soupira-t-il.

Il tendit l'outre à Mc9, qui engloutit la moitié de ce qu'il restait avant que l'autre, indigné, parvienne en couinant à la lui arracher ; l'essentiel du reliquat éclaboussa les deux complices, et un jet liquide, après avoir frappé le cou du cocher endormi, atteignit la tête du pseudo-cheval (lequel lécha avec plaisir les gouttelettes dévalant sa figure salie de sueur).

Le conducteur cacochyme s'éveilla en sursaut et regarda autour de lui, effaré, tout en frottant son cou humide. Il agita son fouet éraillé, manifestement prêt à repousser voleurs, tire-laines et autres malandrins.

Mc9 et son comparse lui accordèrent un sourire penaud quand il se tourna dans leur direction. Il les fusilla du regard, s'épongea le cou avec un chiffon, puis se remit en position et poursuivit son somme.

« Merci », dit Mc9 à l'autre. Il s'essuya le visage et suçota une des taches de vin toutes fraîches sur sa chemise.

Le comparse s'accorda une petite gorgée réfléchie, maniérée, avant de revisser fermement le bouchon de l'outre et de la caler sous sa tête en se rallongeant. Mc9 rota et bâilla.

« Oui, reprit l'autre d'un ton assuré, me dis une histoire. Aimer beaucoup écouter une histoire. Me dis une histoire d'amour et de haine et de mort et de tragédie et de comédie et d'horreur et de joie et de sarcasme, me dis de grandes entreprises et de ridicules entreprises et de gens vaillants et de gens des collines et d'immenses géants et de nains, me dis de femmes courageuses et de beaux hommes et de réputés sorcereriers... et puis d'épées déchantées et d'étranges pouvoirs archaïques et d'horribles, voire effroyables... trucs qui, heu... n'ont pas droit vivre et... ouf, de maladies drôles et de malheureux

accidents. Ah ouais, aimer. Me dis, vouloir. »

Mc9 se rendormait déjà ; il n'avait jamais eu l'intention de raconter quelque histoire que ce soit. Son comparse le bouscula.

« Hé ! » Il insista un peu plus fort. « Hé, l'histoire ! Pas dors ! Et l'histoire, alors ?

— Fornique avec elle », répliqua Mc9 ensommeillé, sans même ouvrir les yeux.

« OUIIN ! » beugla le comparse. Le cocher se réveilla, se retourna et lui calotta l'oreille. Le braillard se calma et resta immobile, sauf à se frotter le côté de la tête. Il toucha encore Mc9 et chuchota : « Toi dis que toi dis une histoire !

— Lis donc un bouquin », marmonna Mc9 en se lovant dans la paille.

L'autre émit un sifflement hargneux et se cala en arrière, les lèvres serrées, ses mains menues bloquées sous les aisselles. Il regarda méchamment la route qui s'étirait jusqu'à l'horizon ondoyant.

Au bout d'un moment, il haussa les épaules, alla chercher sa besace sous l'outre et en sortit un petit livre noir épais. Il essaya encore d'attirer l'attention de Mc9. « On a que cette bible. Quel bout lire ?

— Ouvre-la au hasard », grommela Mc9 dans son sommeil.

Le comparse ouvrit la bible à Hasard, chapitre six, et lut :

« Ouais c'est ça, en vérité je vous le dis : n'oubliez pas qu'à chaque histoire il y a bien deux côtés ; un bon côté *et* un mauvais côté. »

Il secoua la tête et balança le livre par-dessus la ridelle.

La route continuait. Le cocher reniflait, ronflait, la rossinante en sueur haletait péniblement, Mc9 souriait en dormant, gémissait de temps en temps. Son comparse passait le temps en se pressant les points noirs sur le nez avant de les remettre en place.

... ils s'étaient arrêtés au petit gué ombragé, et là il avait pu entraîner au bain les filles de ferme, tout juste vêtues de leur petite, si fine...

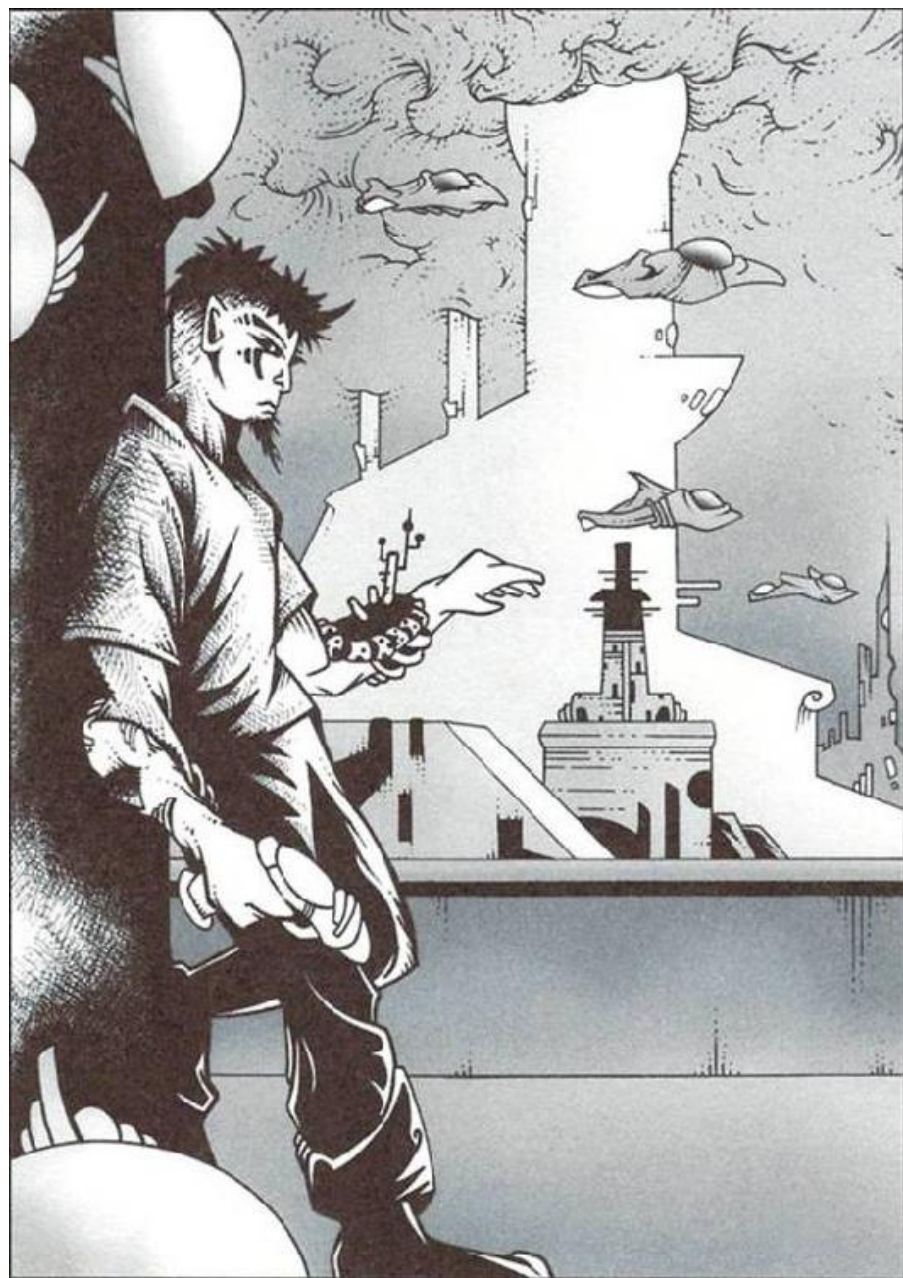
En fait, la caricature de cheval qui tirait la carriole n'était autre que la fameuse poétesse et scribe Abrusci, de la planète Entoutcaslieutenantellen'estpassurmacarte, qui aurait pu raconter au comparse en plein marasme toutes sortes de contes fascinants datant de l'époque où l'Empire n'avait pas encore procédé à la Pacification Libératrice de son monde.

Elle aurait également pu les informer que la Cité avançait sur la

lande à l'exacte vitesse où ils croyaient s'en approcher, roulait par ce terrain vague sans fin sur ses millions de roues géantes tandis que les ennemis vaincus de l'Empire fournissaient sans discontinuer de nouveaux trophées à cimenter sur la légendaire route des Crânes...

Mais comme on dit : ceci est une autre histoire.

Un cadeau de la Culture



L'ARGENT SIGNALE L'INDIGENCE. Je me rappelle de temps à autre ce vieux dicton de la Culture, par exemple quand je suis sur le point de commettre un acte notoirement déraisonnable et qu'il y a de l'argent à la clé. (Quand n'y en a-t-il pas ?)

J'ai regardé le petit pistolet bien propre niché dans l'immense main couturée de Cruizell, et ce que j'ai tout de suite pensé – après : *Bon sang, où ont-ils pu se procurer un de ces trucs ?* – a été : *L'argent signale l'indigence*. Une phrase très appropriée mais qui n'aidait guère.

Je me tenais devant un club de jeux qui ne faisait pas crédit, aux premières heures d'un jour de semaine pluvieux dans la Basse Ville de Vreccis, avec sous les yeux une mignonne arme à feu à l'allure de jouet. Deux types baraqués à qui je devais un paquet de pognon me demandaient de faire quelque chose d'extrêmement dangereux, et pour le moins illégal. Je considérais les avantages respectifs de mes différentes options : essayer de m'enfuir (ils m'abattraient) ; refuser tout net (ils me tabasseraient, et je passerais les prochaines semaines à regarder ma facture d'hôpital grimper vers des montants astronomiques) ; ou alors m'exécuter, sachant que, même s'il existait une possibilité que je m'en sorte indemne et mes dettes épongées, l'issue la plus probable pour moi serait une mort sanglante, sans doute lente et pénible, rencontrée en aidant les services de sécurité dans leurs investigations.

Kaddus et Cruizell m'offraient une remise à zéro des compteurs, avec par-dessus le marché – une fois le truc fait – une jolie somme, histoire de rester bons amis.

Je les soupçonnais de penser ne jamais avoir à s'acquitter de la seconde part du *deal*.

Moyennant quoi, en toute logique, j'avais plutôt intérêt à leur suggérer un lieu de rangement inédit pour leur joli petit pistolet, et à me préparer au passage à tabac – opération certes désagréable, mais dont j'avais bon espoir de réchapper. Après tout, je pouvais bloquer la douleur à volonté (oui, venir de la Culture présente de fait quelques avantages). Restaient les frais médicaux...

J'étais déjà endetté jusqu'aux yeux.

« C'est quoi le problème, Wrobik ? » a demandé Cruizell d'une voix traînante en faisant un pas vers moi sous l'auvent dégouttant du club.

Moi je m'adossais au mur tiède, avec dans les narines l'odeur du trottoir mouillé et dans la bouche un goût métallique. La limousine des deux brutes était sagement garée tout près, je pouvais voir le chauffeur qui nous regardait par la fenêtre ouverte. Personne ne passait dans la rue au bout de l'étroite allée où nous nous trouvions. Un véhicule de police nous a survolés, très haut ; ses lumières lançaient des éclairs dans la nuit et illuminaient par en dessous les nuages gorgés de pluie. Kaddus a levé brièvement les yeux avant de l'ignorer. Cruizell m'a tendu l'arme. J'ai essayé de reculer encore.

« Allez, prends-le, Wrobik », a ordonné Kaddus d'un ton las.

Je me suis léché les lèvres, ai regardé le pistolet.

« Je ne peux pas. »

J'ai plongé les mains dans mes poches.

« Mais bien sûr que tu peux ! » a contré Cruizell.

Kaddus a secoué la tête.

« Wrobik, ne te rends pas les choses plus difficiles : prends-le. Touche-le d'abord, qu'on vérifie nos informations. Allez, prends-le ! » Je scrutais l'arme si menue, pétrifié. « Prends ce pistolet, Wrobik. Mais pas de blague : garde-le bien dirigé vers le bas, pas sur nous. Le chauffeur te pointe avec un laser, et il pourrait penser que tu nous veux du mal... Bon, décide-toi. Prends-le, touche-le. »

Je ne pouvais pas bouger, pas même penser. Je restais debout, hypnotisé. Kaddus a pris mon poignet droit et a sorti ma main de ma poche. Cruizell me brandissait l'arme sous le nez ; Kaddus m'a obligé à la saisir. Mes doigts se sont mollement refermés sur la crosse.

Le pistolet s'est éveillé. Deux loupottes ternes ont clignoté et le petit écran au-dessus de la crosse s'est éclairé d'une lueur flageolante. Cruizell a lâché l'arme ; c'était moi qui la tenais désormais. Kaddus a eu un mince sourire sec.

« Alors, tu vois que c'était pas si difficile ! »

Je serrais le pistolet et m'imaginai en train d'abattre les deux hommes tout en m'en sachant incapable, visé par le chauffeur ou non.

« Kaddus, ai-je dit, je ne peux pas faire ça. Demandez-moi autre chose, n'importe quoi ! Je ne suis pas un tueur, je ne peux pas... »

— Pas besoin d'être doué, a posément répondu Kaddus. Il te suffit d'être... ce que tu es, quoi. Tu vises et tu lâches la sauce, tout pareil qu'avec ton mec. »

Il a largement souri cette fois et fait un clin d'œil à Cruizell, lequel a montré un peu de ses dents. J'ai secoué la tête.

« Tu délirés, Kaddus ! Ce n'est pas parce que ce truc s'allume avec moi... »

— Eh ouais. Si c'est pas marrant, ça. » Il a tourné la tête vers son

comparse, levé les yeux sur lui, toujours souriant. « Si c'est pas marrant, notre Wrobik qui vient d'ailleurs ! Pourtant, il a l'air tout comme nous... »

— Le pédé de l'espace, a grommelé l'autre en fronçant les sourcils. Ben merde alors.

— Attendez, ai-je protesté, le regard toujours rivé sur l'arme. Il... ce machin, il... ce n'est pas certain qu'il marche », ai-je conclu d'un ton piteux.

Kaddus souriait encore.

« Il marchera au poil. Un vaisseau spatial, ça fait une belle cible. Tu la rateras pas ! »

Il n'en finissait plus de sourire.

« Mais je croyais qu'ils avaient des protections anti... »

— Ils peuvent arrêter les lasers et les cinétiques, Wrobik, mais ça c'est une autre histoire ! Je ne connais pas les détails techniques, je sais juste que nos amis militants ont payé un max pour ce truc. Ça me suffit. »

Nos amis militants. Une expression bizarre, venant de lui. Il parlait sûrement du Chemin Lumineux, des gens qu'il avait toujours considérés comme nuls en affaires, de vulgaires terroristes. Je l'aurais plutôt vu les dénonçant à la police par principe, même s'ils lui proposaient beaucoup d'argent. Est-ce qu'il se mettait à ménager la chèvre et le chou, ou n'était-il motivé que par l'appât du gain ? Ils ont un dicton, ici : *Le crime murmure, l'argent hurle.*

« Mais il y aura d'autres personnes sur ce vaisseau, pas seulement... »

— Tu les verras pas. Et puis quoi, des membres de la Garde, des huiles de l'Aviation, des fonctionnaires béni-oui-oui, des agents des services secrets... Tu t'en fous, non ? » Il me tapota l'épaule ; elle avait pris l'humidité. « Tu vas y arriver. »

J'ai baissé le regard devant ses yeux gris mornes et l'ai rivé au pistolet bien installé dans mon poing, avec son petit écran faiblement luminescent. Trahi par ma peau ! J'ai repensé à ma note d'hôpital. J'avais envie de pleurer, mais ici les hommes ne se comportent pas ainsi. Qu'est-ce que je pouvais dire ? *J'étais une femme, je viens de la Culture !* J'avais renoncé à tout ça désormais, j'étais un homme dans la Libre Cité de Vreccis, là où tout se paie.

« Très bien », ai-je répondu, la bouche amère. « Je vais le faire. »

Cruzell a eu l'air déçu. Kaddus a hoché la tête.

« Parfait. Le vaisseau arrive nonidi. Tu sais de quoi il a l'air ? » J'ai hoché la tête. « Alors pas de problème. » Il a eu son sourire sec. « Tu pourras le voir d'à peu près n'importe où en ville. » Il a sorti un

peu d'argent et l'a fourré dans la poche de mon manteau. « Prends-toi un taxi. Le métro est dangereux ces temps-ci. » Il m'a donné une petite tape sur la joue ; sa main sentait le parfum hors de prix. « Hé Wrobik, fais pas cette tête, vieux ! Tu vas descendre un putain de vaisseau spatial. Une sacrée expérience ! »

Il a ri en me regardant, puis il a jeté un coup d'œil à Cruzell qui s'est empressé de lâcher un rire servile.

Ils sont retournés à leur voiture, elle est partie en ronronnant dans la nuit, labourant de ses roues la surface de l'eau sur la chaussée. Je suis resté livré à moi-même, l'œil sur les flaques qui s'étendaient, le pistolet dans ma main lourd comme le péché.

« Je suis un Projecteur Léger de Plasma modèle PLP 91, série 2, construit en A 4882.4 à la Manufacture Six de l'Orbitale Spanshacht-Trouferre, amas globulaire Ørvölös. Numéro de série 3685706. Valeur cérébrale zéro point un. Alimenté par batterie AM de contenance infinie. Puissance maximale au coup : 3,1 par 810 joules, délai de recharge 14 secondes. Cadence de tir maximale : 15 600 CPM. Usage limité aux individus génofixés de la Culture identifiés par analyse génétique des cellules épithéliales. Pour un usage avec des gants ou une armure légère, veuillez accéder au menu "Modes" via les boutons de commande. Usage non autorisé interdit et passible de poursuites. Niveau de compétence requis 12-75 %C. Instructions détaillées suivent ; veuillez utiliser les boutons de commande et l'écran pour répéter, rechercher, interrompre, arrêter...

» Instructions, chapitre un : Introduction. Le PLP 91 est une arme conçue pour des opérations générales de pacification et non pour un usage militaire. Sa conception et ses paramètres d'utilisation se basent sur les recommandations de... »

Le pistolet posé sur la table me racontait tout sur lui d'une voix haut perchée, ténue, tandis qu'affalé dans ma robe de chambre je contemplais une artère encombrée de la Basse Ville de Vreccis. Des trains de marchandise souterrains secouaient l'immeuble branlant à intervalles de quelques minutes, la circulation bourdonnait au niveau de la rue, les riches et la police passaient en altitude dans leurs navires et croiseurs. Plus haut encore voguaient les vaisseaux spatiaux.

Je me sentais pris au piège entre ces strates de mouvements bien déterminés.

Très loin, à la limite de mon champ de vision, je distinguais à peine la tour élancée, brillante, du tube Lev de la ville qui transperçait les nuages dans sa route vers l'espace. Pourquoi l'Amiral ne pouvait-il

prendre le Lev au lieu de faire tout un cirque en revenant des étoiles dans son propre vaisseau ? Peut-être qu'emprunter un ascenseur surdimensionné lui semblait indigne de sa personne ? Une belle bande de salauds vaniteux, tous autant qu'ils étaient. Ils méritaient la mort, oui, peut-être bien, mais pourquoi fallait-il que j'en sois l'agent ? Saletés de vaisseaux spatiaux phalliques.

Pour autant, le Lev avait une forme bien évocatrice lui aussi, et, de toute manière, je ne doutais pas que, si l'Amiral avait choisi ce moyen de transport, Kaddus et Cruizell m'auraient ordonné de le détruire de la même façon. Putain de bordel. J'ai secoué la tête.

Je buvais un grand verre de jahl, l'alcool fort le moins cher à Vreccis, mon deuxième. Je n'y prenais aucun plaisir. L'arme continuait à dégoîser son histoire dans le salon chichement meublé de notre appartement. J'attendais Maust qui me manquait plus encore que d'habitude. J'ai consulté le terminal à mon poignet ; vu l'heure, il allait arriver. J'ai regardé la faible lumière aqueuse de l'aube. Je n'avais pas fermé l'œil.

Le pistolet parlait. En marain, bien sûr, la langue de la Culture. Cela faisait près de huit années standard que je n'avais plus entendu du marain, et ces mots ici, maintenant, m'emplissaient d'une nostalgie stupide. Mes privilèges de naissance, mon peuple, ma langue. Huit années passées loin de tout cela, huit années dans la jungle. Ma grande aventure, mon renoncement à tout ce qui me semblait vain et mort pour me perdre au sein d'une société plus vivace, un geste plein de grandeur... qui me paraissait vide de sens à présent, idiot et impulsif.

J'ai pris une gorgée de ce spiritueux au goût âpre. L'arme blablatait à propos de diamètres de dispersion, de structures ondulatoires gyroscopiques, de mode gravité-contour ou ligne de visée, de trajectoires incurvées, de projections dispersées transperçantes... J'ai envisagé d'endocriner quelque chose d'apaisant et revigorant à la fois pour finalement y renoncer. Huit ans auparavant, je m'étais promis de ne pas me servir de ces glandes habilement altérées et n'avais depuis violé ce vœu que deux fois, en des moments d'intense souffrance physique. Si j'avais eu davantage de courage, j'aurais fait retirer toute cette merde, histoire de retrouver une condition humaine normale, notre héritage animal originel... Sauf que je ne suis pas courageux. La douleur m'épouvante, je ne peux pas me résoudre à l'affronter sans adjuvant comme le font tous ces gens. Je les admire, les crains, même si je n'arrive toujours pas à les comprendre. Pas même Maust. À vrai dire, c'est lui que je comprends le moins. Peut-être est-il impossible d'aimer ce qu'on comprend

totalement.

Huit ans d'exil, perdu pour la Culture, sans aucune possibilité d'entendre de nouveau cette langue soyeuse, subtile, à la simplicité élaborée. Et quand on la parlait enfin devant moi, il fallait que le locuteur soit une arme m'expliquant comment l'employer à tuer... quoi ? Des centaines de personnes ? Des milliers peut-être, cela dépendrait du point d'impact du vaisseau, s'il explosait ou pas (les vaisseaux spatiaux de technologie primitive pouvaient-ils exploser ? Je n'en savais rien, cela n'avait jamais été de mon domaine de compétence). Je me suis versé un autre verre en secouant la tête. Non, je ne pouvais pas faire ça.

Je m'appelle Wrobik Sennkil, citoyen de Vreccile, matricule... (j'oublie toujours, c'est sur mes papiers d'identité), sexe masculin, race prime, âge trente ans, journaliste free-lance à temps partiel (actuellement sans travail), joueur à plein temps (j'ai tendance à perdre mais je m'amuse bien, ou du moins je m'amusais, jusque-là). Mais reste également Bahlln-Euchersa Wrobich Vress Schennil dam Flaysse, citoyen de la Culture né de sexe féminin, résultat d'un mélémélo d'espèces trop compliqué à se rappeler, âgé de soixante-huit années standard et autrefois membre de la section Contact.

Un renégat ; j'ai choisi d'exercer cette liberté que la Culture est si fière d'accorder aux siens en la quittant. Elle m'a laissé partir et même m'a aidé, malgré ma répugnance à accepter son aide (aurais-je su me fabriquer de faux papiers, tout organiser moi-même ? Non, mais au moins je pouvais me dire qu'après avoir reçu une formation d'adaptation à la Communauté Économique de Vreccile, après avoir vu le module s'élever dans les cieux nocturnes, noir et silencieux, pour regagner le vaisseau en attente, je n'avais fait appel que deux fois à l'héritage de biologie altérée qui me venait de la Culture, et pas une seule fois à ses artefacts, jusqu'à ce moment où j'écoutais bavasser le pistolet). J'avais abandonné un paradis que je considérais comme morne au profit d'un système cruel et avide qui bouillonnait de vie, d'événements, un endroit où je croyais pouvoir trouver... quoi au juste ? Je n'en savais rien. Je ne le savais pas à l'époque et pas davantage à présent, mais du moins ici avais-je rencontré Maust, et avec lui ma quête ne me paraissait plus aussi désolée.

Jusqu'à la nuit précédente, je pouvais penser que le jeu en avait valu la chandelle. Et voici que l'utopie m'adressait un petit colis de destruction, un message involontaire et désinvolte.

Où Kaddus et Cruizell s'étaient-ils procuré ce truc ? La Culture

garde jalousement son artillerie, comme si ce type d'équipement la gênait. On ne peut acheter des armes de sa fabrication, du moins pas à elle directement. Mais j'imagine que des choses doivent s'égarer ; il y a tant de tout et n'importe quoi au sein de la Culture qu'à l'évidence des objets se perdent. Je me suis versé un autre verre en écoutant le pistolet, le regard sur ce ciel de demi-saison gorgé d'eau au-dessus des toits, tours, antennes, paraboles et dômes de la Grande Cité. Peut-être les armes glissaient-elles plus fréquemment que d'autres produits du poing manucuré de la Culture : elles parlaient de danger, signifiaient une menace, et c'était justement là où les probabilités de les laisser échapper étaient les plus fortes qu'on en avait besoin ; elles devaient donc disparaître de temps à autre, certains devaient s'en emparer comme de trophées.

Ce qui expliquait, bien sûr, qu'on les munisse de circuits inhibiteurs afin que seuls des citoyens de la Culture puissent les utiliser (ces citoyens si rationnels, si non-violents, si peu intéressés par les biens matériels qu'ils n'emploieraient *évidemment* une arme qu'en cas de légitime défense, dans l'éventualité où, par exemple, un de ces barbares relatifs les menacerait directement... oh, la Culture, sa bonne conscience, son autosatisfaction souveraine !). Et puis ce pistolet était antique. Pas obsolète, non (la Culture réproouve ce concept, elle construit pour durer), mais dépassé. Tout juste pourvu de l'intelligence d'un animal familier, alors que mes anciens congénères produisaient à présent de l'artillerie consciente.

On ne devait même plus fabriquer d'armes de poing. J'avais vu ces choses dénommées « Drones Escorte Personnelle Armée », et si, par extraordinaire, l'une d'elles était tombée entre les mains de gens comme Kaddus et Cruizell, elle aurait sur-le-champ appelé à l'aide, utilisé ses capacités de déplacement pour tenter de s'enfuir, tiré pour immobiliser, voire pour tuer, sur quiconque aurait voulu se servir d'elle ou l'emprisonner, tenté de convaincre ses geôliers de la laisser partir, enfin se serait auto-détruite si elle se pensait en danger de démantèlement ou d'altération quelconque.

J'ai bu encore un peu de jahl. Ai encore regardé l'heure. Maust était en retard. Le club fermait toujours pile à l'horaire prévu, à cause de la police. On ne leur permettait pas de se mêler aux clients après leur performance. Il revenait toujours directement... La peur a commencé à me titiller mais je l'ai refoulée. Bien sûr qu'il allait bien ! J'avais autre chose à penser. Cette histoire... Encore du jahl.

Non, je ne pouvais pas faire ça. J'avais quitté la Culture parce que je m'y ennuyais, mais aussi parce que la morale prosélyte, interventionniste de Contact impliquait parfois qu'on commette

précisément les actes que nous étions censés empêcher chez les autres : déclenchement de guerres, assassinats... toutes ces choses mauvaises... je n'avais jamais travaillé directement avec Circonstances Spéciales, mais je savais bien ce qu'il s'y passait. (Circonstances Spéciales ! Trucs Crapoteux, oui. Le seul euphémisme de la Culture, ce qui en dit beaucoup...) J'avais refusé cette monstrueuse hypocrisie au profit d'une société ouvertement égoïste et intéressée, qui ne prétend pas à la vertu et affiche son ambition.

Mais je m'étais efforcé d'y conserver des principes identiques, faisant mon possible pour ne pas nuire, être moi et personne d'autre. Et je ne pouvais être moi en détruisant un vaisseau bourré de monde, quand bien même il s'agissait des dirigeants d'un système cruel, brutal. Hors de question que j'emploie cette arme ; hors de question que Kaddus et Cruizell me retrouvent. Et je n'allais pas non plus retourner tête basse à la Culture.

J'ai terminé mon verre.

Je devais m'enfuir. Il existait d'autres villes et d'autres planètes que Vreccis, je n'avais qu'à filer et me cacher. Mais Maust me suivrait-il ? J'ai regardé encore une fois l'heure. Une demi-heure de retard, ça ne lui ressemblait pas. Pourquoi tardait-il ? Je suis allé à la fenêtre et l'ai cherché du regard dans la rue.

Un blindé de la police se mêlait à la circulation. Une simple patrouille de routine : sirène muette, artillerie rangée. Il se dirigeait vers le quartier des Hors-planète, où les forces de l'ordre s'affichaient pas mal ces temps-ci. Aucun signe de la svelte silhouette de Maust au milieu de la foule.

Cette peur, toujours. Qu'il se soit fait écraser, arrêter au club (pour indécence, corruption publique des mœurs, homosexualité... le pire crime de tous, pire encore que de ne pas régler sa « protection » !), ou, évidemment, qu'il ait rencontré, peut-être, quelqu'un d'autre.

Maust, rentre indemne, reviens-moi !

Je me rappelais ce sentiment d'injustice ressenti en me rendant compte, à la fin de mon changement de sexe, que les hommes m'attiraient toujours. Cela se passait il y a bien longtemps, quand ma vie dans la Culture me satisfaisait encore, et, comme beaucoup d'autres, je m'étais demandé ce que ça ferait d'aimer les personnes du même « genre » que moi. Il m'a semblé alors particulièrement déplacé que mes désirs n'aient pas suivi ma métamorphose biologique ! Il avait fallu Maust pour que je cesse de me sentir floué. Maust rendait tout supportable. Il était mon oxygène.

De toute manière, je n'aurais sûrement pas voulu être femme dans

cette société.

J'ai décidé qu'un autre verre me ferait du bien, suis passé près de la table.

« ... n'aura pas d'effet sur la stabilité de la visée de l'arme, mais le recul sera augmenté si priorité est donnée à la puissance, ou bien la puissance diminuée si...

— Ta gueule ! » ai-je crié au pistolet.

J'ai gauchement tendu la main vers son interrupteur et heurté le canon trapu. L'arme a glissé sur la table avant de tomber.

« Attention ! s'est-elle exclamée. Il n'existe pas de pièces amovibles dans cet objet ! Une désactivation irréversible sera mise en œuvre en cas de tentative, de quelque nature que ce soit, de démantèlement ou...

— Silence, petite saloperie ! »

Et elle s'est tue. Je l'ai ramassée, mise dans la poche d'une veste pendue sur le dossier d'une chaise. Saleté de Culture, saletés de pistolets, tous autant qu'ils étaient. Je me suis resservi, j'ai regardé encore une fois l'heure et senti un poids en moi. Reviens à la maison, je t'en supplie... pour partir après, partir avec moi...

Je me suis endormi devant la télévision, le ventre noué, la tête tourbillonnante, bercé par les informations et rongé d'inquiétude pour Maust. Il y avait trop de choses auxquelles je ne voulais pas penser. On parlait dans le poste d'exécutions de terroristes et de victoires éclatantes dans de petites guerres lointaines menées contre les étrangers à ce monde, les sous-humains. Le dernier reportage que je me rappelle couvrait une émeute urbaine sur une autre planète. On ne parlait pas de pertes civiles, mais je me souviens d'une prise de vue sur une grande avenue jonchée de chaussures piétinées. Le sujet prenait fin avec l'interview dans un hôpital d'un policier blessé.

J'ai eu mon cauchemar récurrent : j'ai revécu la manifestation où je m'étais fait coincer trois ans plus tôt. Je regardais, horrifié, un rideau mouvant de gaz incapacitant où jouait le soleil et dont surgissaient des montures de la police qui nous chargeaient ; elles paraissaient plus effrayantes encore que des véhicules blindés ou même des tanks, pas tant du fait de leurs cavaliers pourvus de casques à visière et de longues matraques électriques, mais parce que ces animaux déjà impressionnants portaient eux aussi des armures et des masques à gaz. Ils évoquaient des monstres échappés d'un cauchemar préfabriqué, conçu pour les masses, et produisaient un effet franchement terrifiant.

Maust m'a réveillé trois heures plus tard en rentrant à la maison. Une descente avait eu lieu au club et on ne l'avait pas laissé

m'appeler. Il m'a tenu dans ses bras pendant que je pleurais et m'a calmé jusqu'à ce que je me rendorme.

« Je ne peux pas, Wrobik. Risåret monte un nouveau show à la rentrée et il cherche du sang neuf ; c'est un truc énorme, un spectacle hétéro, pour ceux de la Haute Ville ! Je ne peux pas partir maintenant, alors que je suis sur un coup pareil. Je t'en supplie, comprends-moi. »

Il a voulu prendre ma main sur la table. Je l'ai écartée.

« Je ne peux pas faire ce qu'ils me demandent. Je ne peux pas non plus rester ici. Il faut que je parte ! Je n'ai pas le choix. »

J'entendais ma voix terne, sans relief. Maust a entrepris de débarrasser en secouant sa tête gracieuse, son visage étroit. Je n'avais pas mangé grand-chose, à cause de ma gueule de bois et de l'état de mes nerfs. On se trouvait en plein milieu d'une matinée brouillasseuse, débilitante. Le conditionnement d'air de l'immeuble était en panne, une fois de plus.

« Mais ce qu'ils te demandent, c'est vraiment si terrible ? » Maust a resserré sa robe de chambre d'une main, les assiettes en équilibre sur l'autre. J'ai regardé son dos mince quand il s'est dirigé vers la cuisine. « Enfin, tu ne veux même pas me dire de quoi il s'agit. Tu n'as pas confiance en moi ? »

Il me parlait maintenant depuis l'autre pièce. Qu'est-ce que je pouvais lui répondre ? Que je n'étais pas certain de lui faire confiance ? Que, oui, je l'aimais, mais qu'après tout... lui seul savait que je n'étais pas de cette planète ? Ç'avait été mon secret, je ne l'avais dévoilé qu'à lui. Alors comment Kaddus et Cruzell pouvaient-ils être au courant ? Et ceux du Chemin Lumineux ? Mon danseur adoré, ma liane, si érotique, si infidèle. Tu crois peut-être, parce que je me suis toujours tu, que je n'ai pas vu toutes ces fois où tu m'as trompé ?

« Maust, je t'en prie. Mieux vaut que tu ne saches rien.

— Oooh », a-t-il négligemment raillé. Ce beau rire qui me déchirait tant ! « Comme c'est dramatique ! Tu me protèges ; quel galant homme !

— Je parle sérieusement, Maust ! Ces gens veulent m'obliger à faire quelque chose que je ne *peux pas* faire. Et si je ne leur obéis pas ils... eh bien... ils me feront terriblement mal. Pour le moins. Je ne sais pas jusqu'où ils pourraient aller. Ils... ils pourraient essayer de m'atteindre en s'en prenant à toi. C'est pour ça que ton retard m'a tellement inquiété : j'ai cru qu'ils t'avaient peut-être enlevé !

— Mon pauvre chéri, mon Wrobbie ! s'est écrié Maust depuis la

cuisine. Moi aussi, j'ai eu une journée difficile. Je crois que je me suis fait une élongation au cours de mon dernier numéro, on ne va peut-être pas toucher notre paie à cause de la descente – à tous les coups, Stelmer va sauter sur cette excuse, même si les cognes n'ont pas piqué la recette – et j'ai encore le cul en feu à cause d'un de ces flics casseurs de pédés qui m'a foutu son doigt. Évidemment, rien d'aussi romantique que tes histoires avec les méchants gangsters, mais ça m'a usé ! J'ai déjà suffisamment de problèmes, et je crois que tu te fais une montagne d'un rien. Prends donc un cachet et va dormir. Tu verras, ça ira mieux après. »

Il m'a fait un clin d'œil avant de quitter mon champ de vision. Je l'entendais bouger à côté. Une sirène de police a gémi au-dessus de nos têtes. De la musique venait de l'appartement du dessous.

Je suis allé à la porte de la cuisine. Maust s'essuyait les mains.

« Ils veulent que j'abatte le vaisseau spatial qui ramènera l'Amiral de la Flotte au sol nonidi. »

Le regard de Maust s'est troublé une seconde, puis il a ricané. Il est venu vers moi et m'a pris par les épaules.

« Vraiment ? Et puis quoi encore ? Tu dois grimper la voie du Lev et voler jusqu'au soleil sur ton vélo magique ? »

Il a eu un sourire indulgent, amusé. J'ai posé mes mains sur les siennes et les ai lentement repoussées.

« Non. Je dois tirer sur ce vaisseau, c'est tout. J'ai... ils m'ont donné une arme. »

J'ai sorti le pistolet de la veste. Maust a froncé les sourcils, secoué la tête ; il a semblé perplexe un instant avant de rire à nouveau.

« Tu vas tirer avec ça, mon amour ? À mon avis, tu n'arrêterais même pas une trottinette à moteur avec ce petit... »

— Maust, je t'en prie, crois-moi ! Ce truc en est capable. Mon peuple l'a construit ; le vaisseau... le gouvernement n'a rien pour se défendre contre lui. »

Il a reniflé, sceptique, a saisi l'arme dont les lumières se sont éteintes.

« Comment on l'allume ? »

Il a changé sa prise sur la crosse.

« Suffit de le toucher. Mais je suis le seul à pouvoir le faire marcher. Il lit l'ADN sur ma peau et me reconnaît comme citoyen de la Culture. Ne me regarde pas comme ça, c'est vrai. Tu vas voir. »

Je lui ai montré. Le pistolet a récité le début de son monologue et j'ai placé le petit écran en mode holo. Pendant ce temps, Maust ne quittait pas l'arme des yeux.

« Tu sais, a-t-il dit au bout d'un moment, ce machin a sans doute

pas mal de valeur.

— Mais non, il ne peut servir qu'à moi. Impossible de contourner ses paramètres de fonctionnement, il se désactiverait.

— Une telle... fidélité », a commenté Maust. Il s'est assis, m'a regardé droit dans les yeux. « On dirait que tout est organisé pile-poil dans ta "Culture". Je ne t'ai pas vraiment cru quand tu m'as raconté ton histoire, mon amour, tu le savais ? Je pensais que tu voulais m'impressionner. Maintenant, il me semble que je vais te croire. »

Je me suis accroupi face à lui, posant l'arme sur la table et mes mains sur ses genoux.

« Alors crois-moi si je te dis que je ne peux pas faire ce qu'ils me demandent, et que je suis en danger. Nous le sommes peut-être tous les deux. Nous devons partir. Maintenant. Aujourd'hui ou demain au plus tard, avant qu'ils trouvent un autre moyen d'intimidation. »

Maust a souri et m'a gentiment ébouriffé les cheveux.

« Tu as vraiment la trouille, hein ? Toujours si désespérément anxieux. » Il s'est penché pour m'embrasser sur le front. « Wrobbie, Wrobbie... Je ne peux pas te suivre. Va-t'en si tu penses y être obligé, mais je ne peux pas partir avec toi. Tu ne comprends pas ce que cet engagement représente pour moi ? C'est quelque chose d'unique, je risque de ne plus jamais rencontrer une telle occasion. Je dois rester. Pars, toi, pars le temps nécessaire et ne me dis pas où tu vas. Comme ça, ils ne pourront pas faire pression sur moi. Qu'en dis-tu ? Tu me contacteras en passant par un ami, quand les choses seront un peu calmées, et nous verrons. Peut-être pourras-tu revenir, peut-être aurai-je de toute manière raté la chance de ma vie, dans ce cas c'est moi qui te rejoindrai. Tout ira bien, on va trouver une solution. »

J'ai laissé ma tête tomber sur ses cuisses. J'avais envie de pleurer.

« Je ne peux pas te quitter. »

Il m'a pris dans ses bras, m'a bercé.

« Allons, tu vas sans doute apprécier le changement. Où que tu ailles, tu auras un succès fou, mon beau. Je devrai sans doute me battre à mort dans un duel au couteau pour te regagner !

— Je t'en prie, je t'en supplie, viens avec moi ! ai-je sangloté, le nez dans son poignoir.

— Je ne peux pas, mon amour, ce n'est pas possible. Je viendrai te dire au revoir, mais je n'irai pas avec toi. »

Il m'a gardé contre lui pendant que je pleurais. Le pistolet restait sur la table, tout près, silencieux, inerte au milieu des reliefs de notre repas.

Je partais. L'escalier d'incendie de l'immeuble juste avant l'aube ; escalader deux murs sans lâcher mon sac de voyage ; un taxi de l'avenue du général Thétropsis jusqu'à la gare intercontinentale... Ensuite j'attraperais un train-tube jusqu'à Bryme où je prendrais le Lev et attendrais la première place qui se libérerait vers n'importe quelle destination sur un autre continent voire une autre planète. Maust m'avait prêté une partie de ses économies, et il me restait encore quelque chose sur le crédit que j'avais pris. Cela devrait suffire. J'ai laissé mon terminal à l'appartement. Il aurait pu m'être utile, mais les rumeurs disent vrai : la police sait les localiser, et je n'aurais pas été surpris que Kaddus et Cruizell aient eu un flic à leur solde dans le service idoine.

La gare était pleine de monde. Je me sentais en sécurité dans ces hautes salles sonores, immergé dans une foule affairée. Maust, à sa sortie du club, viendrait me dire au revoir. Il avait promis de s'assurer qu'on ne le suivrait pas. J'avais tout juste le temps de laisser le pistolet à la consigne. J'enverrais la clé du casier à Kaddus, histoire d'apaiser un peu sa fureur.

Il y avait beaucoup d'attente au guichet des consignes. J'ai rongé mon frein derrière des enseignes de la marine. Ils m'ont expliqué que la queue avançait lentement parce que les portiers fouillaient tous les bagages en quête d'une bombe : une nouvelle mesure de sécurité. J'ai quitté la file pour aller retrouver Maust. Il me faudrait me débarrasser de l'arme ailleurs. Envoyer ce fichu truc par la poste, ou le jeter tout bêtement dans une poubelle.

J'ai attendu au bar en buvant quelque chose d'inoffensif. Je n'arrêtais pas de vouloir regarder mon poignet et de me sentir ridicule. Le terminal se trouvait à l'appartement, j'en étais réduit aux cabines téléphoniques et aux horloges de la gare. Maust n'arrivait pas.

Une télé au bar passait des informations. J'ai dû repousser le sentiment aberrant qu'on me traquait déjà, que mon visage pouvait apparaître à tout moment sur l'écran, et j'ai suivi les mensonges du jour pour ne pas penser à l'heure.

Ils ont parlé du retour de l'Amiral de la Flotte le surlendemain. J'ai regardé le reportage avec un sourire nerveux.

C'est ça, et personne ne saura jamais que cet enfoiré a failli se faire balayer des cieux.

Pendant un instant ou deux je me suis senti important, héroïque presque.

Et puis le coup de théâtre ; une brève mention, en fait, une précision mineure qu'ils auraient très bien pu couper si le sujet avait duré un peu trop longtemps : l'Amiral allait amener un invité avec lui,

un ambassadeur de la Culture. J'ai avalé ma gorgée de travers.

Ç'aurait été *lui* ma véritable cible si je m'étais exécuté ?

Et d'abord, à quoi jouait la Culture ? Un ambassadeur ! Elle connaissait à fond la Communauté Économique de Vreccile, l'observait, l'analysait, se satisfaisait pour l'instant de la laisser livrée à ses pires penchants. Les sujets de cette étude minutieuse n'avaient qu'une idée minime de l'avance technologique de la Culture, ou de son étendue dans l'univers. Seules la cour et la Marine s'en rendaient compte, assez pour éveiller un peu (pas suffisamment en fait, loin de là) leur paranoïa. Quelle pouvait être l'utilité d'un ambassadeur ?

Et qui avait réellement commandité cet attentat ? Le Chemin Lumineux se moquerait comme d'une guigne du sort d'un unique outremondien, au regard du message retentissant de la destruction d'un vaisseau spatial, mais si l'arme ne venait en fait pas d'eux ? S'il s'agissait d'une faction de la cour, ou de la Marine ? La Communauté de Vreccile ne manquait pas de problèmes sociaux et économiques. Peut-être le président et ses proches envisageaient-ils d'appeler la Culture à l'aide, peut-être le prix de cette aide comportait-il des changements que les plus corrompus des officiels jugeaient inacceptables car menaçant leur luxe quotidien ?

Merde. Je n'en savais rien. Peut-être que tout ce bazar avait été déclenché par un dingue de la Sécurité ou de la Marine qui réglait un vieux compte, ou espérait sauter quelques échelons lors de sa prochaine promotion.

Je remâchais toujours ces idées quand on m'a appelé dans les haut-parleurs.

Je n'ai pas bougé. Mon nom a retenti trois fois dans la gare. On me demandait au téléphone. Je me suis dit qu'il devait juste s'agir de Maust, qu'il voulait m'informer d'un empêchement. Il savait que je laisserais le terminal à l'appartement et qu'il ne pourrait pas me joindre par ce biais. Mais irait-il jusqu'à faire clamer mon nom dans une gare pleine à craquer quand il connaissait la nécessité d'une totale discrétion ? Ne prenait-il toujours pas cette histoire au sérieux ? En tout cas, je ne voulais pas répondre. Je refusais même de penser à cet appel.

Mon train partait dans dix minutes. J'ai pris mon sac. On a répété l'annonce, en mentionnant cette fois Maust. Je n'avais pas le choix.

Je suis allé au guichet des renseignements. Il s'agissait d'un appel vidéo.

« Wrobik », a soupiré Kaddus en secouant la tête.

Il se trouvait dans un bureau quelconque, très anonyme, sans aucun signe distinctif. Maust, blême, l'air effrayé, se tenait debout

derrière le siège de Kaddus, Cruizell juste dans son dos, qui me faisait un grand sourire par-dessus sa fine épaule. Le sbire a un peu bougé et j'ai vu Maust broncher, se mordre la lèvre.

« Wrobik, a répété Kaddus. Tu voulais déjà nous quitter ? Je croyais que nous avions rendez-vous ?

— Oui, bien sûr, ai-je répondu calmement, les yeux plongés dans ceux de Maust. Quel imbécile je fais. Je vais... encore rester... quelques jours. Maust, je... »

L'écran s'est éteint.

Je me suis retourné dans la cabine ; j'ai regardé mon sac avec le pistolet dedans avant de le ramasser. Il m'a paru très lourd.

Je me tenais dans le parc, entouré d'arbres dégouttants et de roches usées. Des sentiers tracés dans l'humus épuisé se perdaient dans diverses directions. La terre avait une odeur moite et tiède. J'ai regardé depuis le sommet de l'élévation en pente douce les bateaux de plaisance qui avaient mis à la voile dans le crépuscule, et dont les lumières se reflétaient sur les eaux calmes du lac. Vers le coucher du soleil, au loin, la ville apparaissait comme un plateau lumineux embrumé. Des oiseaux se hélaient dans les arbres alentour.

Les balises lumineuses du Lev montaient tel un fil de perles rouges clignotantes dans le ciel bleu vespéral ; le port spatial à son sommet brillait – à cent kilomètres d'altitude, le soleil le frappait encore de plein fouet. Des lasers, des projecteurs et des produits chimiques phosphorescents ont illuminé l'atmosphère au-dessus des bâtiments parlementaires et du Parc Principal de la Cité Intérieure. Un spectacle organisé en l'honneur de l'Amiral victorieux, et peut-être aussi pour l'ambassadeur de la Culture. Je ne voyais pas encore le vaisseau.

Assis sur une souche, je m'enveloppais dans mon manteau. J'avais le pistolet à la main, en marche, prêt, chargé. J'avais voulu me montrer méticuleux, comme un professionnel, comme si je savais ce que je faisais. J'avais même loué un deux-roues pour le cacher dans les buissons de l'autre côté de l'élévation de terrain, en bas, non loin de la voie rapide et de sa circulation dense. Je pouvais m'en tirer – c'était du moins ce que je me racontais. J'ai regardé l'arme.

J'envisageais de m'en servir pour secourir Maust, voire pour me tuer. J'avais aussi caressé l'idée de l'apporter à la police (une forme plus lente de suicide). Ou bien d'appeler Kaddus pour lui dire que je l'avais perdue, qu'elle ne fonctionnait pas, que je ne pouvais pas tuer un compatriote de la Culture... n'importe quoi. Et finalement rien.

Si je voulais voir revenir Maust, je devais faire ce à quoi je m'étais engagé.

Quelque chose a scintillé dans les cieux au-dessus de la ville, un ensemble de lueurs dorées qui perdait de l'altitude. Celle au centre était la plus brillante, la plus grande.

J'avais cru ne plus rien pouvoir ressentir, mais un goût amer m'emplissait la bouche et mes mains tremblaient. Peut-être que j'allais perdre les pédales après avoir abattu ma cible ; attaquer aussi le Lev et tout faire s'effondrer sur le sol. (À moins qu'une partie aille tourner dans l'espace ? Si je tirais dessus, juste pour voir ?) D'où j'étais, je pouvais bombarder la moitié de la métropole (et puis non : avec les trajectoires incurvées, je pouvais toucher *toute* la ville). J'avais les moyens de descendre l'escorte du vaisseau-mère, les avions de combat, les blindés de la police. En fait, j'étais en mesure de donner à la population de Vreccile la plus grande surprise de sa vie avant qu'on ne m'abatte...

Les vaisseaux survolaient la cité. Maintenant qu'ils n'étaient plus au soleil, leurs coques-miroirs à l'épreuve des armes-lasers paraissaient plus ternes. Ils perdaient toujours de l'altitude, devaient se trouver à cinq kilomètres à présent. J'ai encore vérifié le pistolet.

Je me suis dit qu'il n'allait peut-être pas marcher.

Des lasers brillaient dans la poussière et la crasse de l'air, marquant de taches bien nettes les nuages flous en altitude. De vastes rayons lumineux classiques s'épalaient et s'amortissaient sur les mêmes obstacles, tandis que les feux d'artifice éclataient et se déployaient lentement en scintillant. Les vaisseaux aux lignes élancées avançaient, majestueux, à la rencontre de ces lueurs accueillantes. J'ai jeté un coup d'œil autour de moi sur la crête bordée d'arbres. J'étais seul. Une brise tiède m'apportait le son grommelant du trafic sur la voie rapide.

J'ai levé l'arme et visé. La formation en vol est apparue sur l'écran holo, brillante comme en plein jour. J'ai réglé le grossissement, faisant jouer du doigt un moignon de commande ; le pistolet, verrouillé sur le vaisseau porte-drapeau, s'est stabilisé tel un roc dans ma main. Un point blanc éblouissant marquait le centre de la cible.

J'ai encore regardé à droite et à gauche, le cœur battant à grands coups, la main soutenue par l'arme en visée. Toujours personne pour venir m'arrêter. Les yeux me brûlaient. Les vaisseaux se trouvaient maintenant à quelques centaines de mètres au-dessus des bâtiments gouvernementaux de la Cité Intérieure. L'escorte s'est arrêtée là. La nef au centre, le porte-drapeau, l'air très officiel et massif, descendait vers le Parc Principal tel un miroir où se reflétait la ville étincelante. Le pistolet a baissé le nez dans ma paume : il la suivait.

Après tout, peut-être que l'ambassadeur de la Culture ne se trouvait pas à bord de cette saloperie ? Peut-être tout cela n'était-il qu'une mise en scène de Circonstances Spéciales ? Peut-être la Culture s'apprêtait-elle à se mêler des affaires de Vreccile et les Mentaux planificateurs trouvaient-ils amusant d'utiliser un hérétique pour faire basculer les choses ? L'histoire de l'ambassadeur de la Culture pouvait servir de ruse au cas où je soupçonnerais... Je ne savais pas. Je ne savais rien, en fait, je flottais sur une mer de possibles qui me laissait démuni.

J'ai appuyé sur la gâchette.

L'arme a bondi en arrière et tout s'est illuminé. Un fil de lumière aveuglant est apparu entre moi et le vaisseau à dix kilomètres, d'une manière apparemment instantanée. J'ai ressenti une détonation brusque quelque part dans ma tête avant d'être éjecté de ma souche.

Quand je me suis rassis le vaisseau s'était abîmé. Le parc Principal s'embrasait, tout fumant, grouillant des langues étranges et hérissées d'une foudre épouvantable ; à côté, les lasers et feux d'artifice encore en activité semblaient bien ternes. Je me suis levé, tremblant, les oreilles qui tintaient, et j'ai regardé ce que j'avais provoqué. Des interceptvites lâchés à retardement par les navires d'escorte s'entrecroisaient dans l'atmosphère au-dessus de l'épave et frappaient le sol : l'incroyable vélocité du tir plasmatique avait trompé leurs systèmes d'alerte. Leurs missiles éclataient, éblouissants, dans les boulevards et les immeubles de la Cité Intérieure. Le mal sur le mal.

Le bruit de l'explosion d'origine a retenti, grondant, dans le parc où je me trouvais.

La police et les vaisseaux de l'escorte aérienne commençaient à réagir à l'attentat. J'ai vu les gyrophares des blindés de police qui s'élevaient depuis la Cité Intérieure ; l'escorte s'est mise à tracer des cercles au-dessus du point d'impact et des féroces lueurs clignotantes qu'il irradiait.

Remisant le pistolet dans ma poche, j'ai descendu en courant le sentier humide vers mon deux-roues. Je tournais le dos à la catastrophe. Derrière mes paupières, en rémanence, je voyais toujours la ligne étincelante qui m'avait relié pendant un instant au vaisseau spatial ; *un chemin lumineux, en vérité*, me suis-je dit, et j'ai failli éclater de rire. Un chemin lumineux dans la molle obscurité mentale.

Je me suis mêlé à tous les autres pauvres types qui couraient.

Curieuse jointure



DÉPRIMÉ, DÉSEMPARÉ, ses sentiments refoulés pesant en lui comme une pierre, Fropome regarda le ciel avec nostalgie puis secoua lentement la tête et, navré, baissa les yeux vers la prairie.

Un jeune brouteur qui progressait jusqu'alors muflé dans l'herbe, à l'instar du reste de la horde, se chamaillait avec un de ses congénères. En temps ordinaire, leur maître aurait observé avec amusement cette parodie de bagarre, mais cette fois il réagit en émettant un craquement sourd qui aurait dû mettre sur leurs gardes ces deux petites bêtes au sang chaud. L'une d'elles, branlante sur ses pattes, leva brièvement les yeux sur Fropome avant de revenir à son échauffourée. Le berger fit claquer un de ses membres flexibles et fessa les deux jeunots. Ils couinèrent, se séparèrent, retournèrent en glapissant, d'un pas mal assuré, vers leurs mères respectives, en marge du troupeau.

Fropome les regarda s'éloigner, puis, dans un bruit de froissement évoquant un soupir, revint au ciel orange vif. Oublieux des brouteurs sur leur prairie, il repensa à son amour.

Son cher amour, sa bien-aimée, celle pour qui il aurait avec joie gravi la plus haute taupinière, avancé dans la mare la plus menaçante, tout ça, quoi ! Son amour ; cet être froid, cruel, sans cœur, son amour indifférent.

Chaque fois qu'il pensait à elle, Fropome se sentait comme froissé, desséché en son for intérieur. Elle semblait si insensible, si détachée. Comment pouvait-elle l'ignorer de la sorte ? Même si elle ne lui rendait pas son amour, on aurait pu croire qu'au moins elle se sentirait flattée que quelqu'un lui déclare ses sentiments éternels. Le trouvait-elle donc si repoussant ? Pouvait-elle considérer comme insultante l'adoration qu'il lui portait ? Et quand bien même, en ce cas, pourquoi un tel silence ? S'il l'importunait, pourquoi ne pas le lui dire ?

Mutique, elle se comportait comme si tout ce que lui roucoulait Fropome, toutes ses tentatives, ne constituaient qu'un faux pas gênant, une gaffe qui ne valait pas même une once de considération.

Il ne comprenait pas. Imaginait-elle donc qu'il puisse tenir de tels propos à la légère ? Ne savait-elle pas qu'il s'était tourmenté sans fin sur ce qu'il allait lui dire, la manière de le faire, l'endroit, le moment ? Il n'en mangeait plus ! N'en dormait plus depuis des nuits ! Il

commençait à brunir et à se recroqueviller aux extrémités ! Les oiseaux-bouffe se mettaient à nicher dans ses piègelets !

Un autre jeune brouteur explora du museau le flanc de Fropome, qui saisit de sa vrille le petit animal à douce fourrure, le souleva bien au-dessus de sa tête, l'examina de ses quatre yeux pour en définitive l'asperger d'urticant et l'abandonner, geignant, dans un buisson proche.

Le buisson s'ébroua et grommela. Fropome lui présenta ses excuses tandis que le juvénile se dégageait et filait en se grattant furieusement.

Le berger aurait préféré rester seul avec sa mélancolie, mais il lui fallait surveiller son troupeau de brouteurs, les tenir à l'écart des clémacides, des fourmilys et des digestives pourpres, les mettre à l'abri de la bave stupéfiante des oiseaux-bouffe, leur faire éviter les bêtes à rocs qui écrasaient tout sur leur chemin.

Partout la prédation... L'amour ne pouvait-il échapper à cette loi ? Fropome secoua son feuillage flétri.

Enfin, elle devait bien ressentir quelque chose ! Ils étaient amis depuis tant de saisons... S'entendaient à merveille, avaient le même sens de l'humour et les mêmes opinions... S'ils se ressemblaient tant sous tant d'aspects, comment était-il possible qu'il éprouve pour elle une telle passion désespérée, enfiévrée, et qu'elle n'ait en retour aucun sentiment pour lui ? Se pouvait-il que cette profonde racine de leurs âmes soit si différente quand tout le reste paraissait si bien s'accorder ?

Oui, elle devait nourrir des sentiments pour lui. Imaginer le contraire était aberrant... elle ne voulait pas se montrer trop hardie, voilà tout. La réticence qu'elle affichait constituait une marque de prudence compréhensible, louable même. Elle ne tenait pas à s'engager trop vite, tout simplement ! Elle avait l'innocence du bourgeon non éclos, la timidité de la corollune, la modestie du cœur caché sous les feuilles...

... la pureté de l'astre céleste, pensa Fropome. La même pureté, le même éloignement. Il regarda une étoile étincelante, toute neuve, et voulut se convaincre que sa bien-aimée lui rendrait un jour sa tendresse.

L'étoile se déplaçait.

Fropome l'observa.

Elle clignotait, traversait lentement le ciel, se faisait de plus en plus brillante. Le berger fit un vœu : *Que l'étoile dans le ciel soit le signe de ma belle !* Peut-être s'agissait-il d'une étoile filante... Il n'avait jamais cru à ces contes jusqu'à présent, mais l'amour tourneboule les

cœurs végétaux.

Si au moins il pouvait s'assurer de ses sentiments, songea-t-il en regardant l'astre qui tombait doucement. Il avait tout son temps, il pouvait l'attendre toute la vie si seulement il savait qu'elle éprouvait quelque chose pour lui. C'était cette incertitude qui le torturait, le faisait osciller entre crainte et espoir dans une telle douleur !

Il considéra presque avec tendresse les brouteurs qui flânaient autour de lui, en quête d'une jolie touffe d'herbe intacte ou d'un frotteberk où déféquer.

Ces pauvres créatures simplettes... non, bienheureuses, d'une certaine manière : leur vie se résumait à la nourriture et au sommeil. Il n'y avait pas de place dans leurs petites têtes au front bas pour l'angoisse, dans leurs poitrails velus pour un réseau capillaire brisé.

Ah, quel soulagement, ce cœur simple, bête muscle !

Fropome leva de nouveau le regard vers le ciel. Les astres vespéraux semblaient impassibles, calmes, tels des yeux se posant sur lui sans passion... mis à part l'étoile filante sur laquelle il avait fait un vœu.

Il réfléchit vaguement à la sagesse douteuse de confier ses espoirs à une chose aussi évanescence qu'une étoile filante, même quand elle se révélait très lente, comme celle-ci.

Oh, quelles émotions perturbantes, bourgeonnantes ! Sa sève crédule était-elle donc si fiévreuse pour l'entraîner dans tant de confusion amère, tant d'incertitude ?

L'étoile tombait toujours. Elle se fit de plus en plus brillante dans le ciel du soir, perdit de l'altitude et en même temps changea de couleur, passa du blanc soleil au jaune lune, puis à l'orange ciel et au rouge crépuscule. Fropome l'entendait aussi, à présent : elle émettait un rugissement sourd, comme un vent agité bousculant les cimes d'arbres irritables. Cette étoile filante rouge n'était déjà plus un simple point lumineux mais avait pris forme, celle d'une grosse graine.

Fropome se dit soudain qu'il tenait peut-être bien là un présage ! Quel que soit ce phénomène, il venait des astres, après tout, et les étoiles n'étaient-elles pas les germes des Ancêtres, envoyés si haut qu'ils avaient quitté la Terre et pris racine dans les sphères célestes du feu froid, voyant tout, sachant tout ? Et si les antiques contes s'avéraient finalement, si les dieux avaient choisi de lui faire une révélation prodigieuse ? Il se sentit vibrer d'excitation ; ses tiges tremblèrent et l'humidité perla sur ses feuilles.

La graine se trouvait à présent toute proche dans le ciel orange assombri, elle semblait hésiter. Sa couleur ne cessait de foncer. Fropome comprit que l'être était brûlant ! Il pouvait sentir sa chaleur

à une demi-douzaine d'allonges.

Il s'agissait d'un ellipsoïde, de taille un peu inférieure à la hauteur de l'observateur. Il fléchit des racines étincelantes situées à son extrémité inférieure, puis glissa dans l'air pour atterrir sur le pré, l'air décidé mais prudent, à deux allonges de distance environ.

Fropome regardait, captivé. Il n'osait pas bouger. Peut-être était-ce d'une importance capitale... un *présage* !

Tout restait immobile : lui, les buissons ronchons, l'herbe chuchotante. Même les brouteurs semblaient perplexes.

La graine bougea ; une partie de son enveloppe s'effondra sur elle-même, révélant un orifice dans cette coque lisse.

Quelque chose en sortit.

C'était petit, argenté, ça se déplaçait sur ce qui ressemblait à des pattes arrière, ou à une paire de racines surdéveloppées. L'être s'approcha d'un des brouteurs et entreprit de lui adresser des sons. Dans sa surprise, l'animal bascula par terre et resta allongé, les yeux clignotants posés sur cette étrange créature d'argent. Les petits, terrifiés, rejoignirent leurs mères. D'autres brouteurs s'interrogeaient du regard ou jetaient un coup d'œil à Fropome qui ne savait trop quoi faire.

Le germe argent passa à un autre animal et répéta ses bruits. Dépassé, le brouteur émit une flatulence ; le germe se déplaça jusqu'à l'arrière-train de la bête et entreprit de lui parler plus fort.

Fropome fit claquer l'une contre l'autre deux de ses tiges pour se faire respectueusement connaître à l'attention de l'être argenté, puis étala devant le germe ces mêmes tiges terminées par deux grandes palmes en un geste d'imploration.

L'autre fit un bond en arrière, détacha un petit quelque chose situé en son milieu avec une de ses tiges supérieures – une espèce de moignon –, pointa ce quelque chose sur les membres de Fropome. Il y eut un éclair. Le berger ressentit une douleur aiguë en même temps que ses palmes se recroquevillaient, fumaient. D'instinct, il frappa la créature, la jetant à terre. Le fragment qu'elle avait pris sur elle vola par-dessus le pré et heurta un petit brouteur sur le flanc.

Fropome, bouleversé, sentit la colère monter en lui. D'un membre intact, il maintint au sol l'être qui s'agitait puis évalua ses blessures. Les palmes allaient sans doute tomber et mettraient des jours à repousser ! Il saisit le germe argenté avec une autre tige et le leva à hauteur de sa grappe d'yeux. Il le secoua puis le renversa, lui mit le sommet tout près des feuilles qu'il venait de brûler, le secoua encore.

Il le remonta pour l'examiner de plus près.

Quelle graine peut produire un truc pareil ? se demanda-t-il en

tiraillant un peu la créature. On aurait vaguement dit un brouteur, mais en plus fin et argenté ; la tête n'était qu'une sphère lisse réfléchissante. Fropome ne comprenait pas comment la créature parvenait à se tenir debout : son sommet extra large lui donnait une allure particulièrement déséquilibrée. Peut-être n'était-elle pas censée se déplacer longtemps... ces extrémités pointues, pareilles à des pattes, devaient en fait constituer des racines. Le phénomène se tortillait.

Fropome déchira un bout de cette écorce argent et le plaça dans un de ses piègelets pour le goûter. Il le recracha. Ce n'était ni animal ni végétal, on aurait dit un minéral. Très curieux.

Des radicelles roses frétilaient à l'extrémité du membre-moignon supérieur, là où Fropome avait arraché la couche extérieure. Le berger les considéra, réfléchit.

Il saisit un de ces petits filaments roses et tira.

Le bout effilé vint avec un léger « pop ». Un autre son, étouffé, émergea du sommet argenté de la créature.

Elle m'aime...

Fropome retira une autre radicelle. « Pop ». De la sève couleur soleil couchant s'échappa.

... pas du tout...

« Pop, pop, pop ». Il avait fini ce groupe de radicelles :

... elle m'aime...

Palpitant, Fropome retira l'écorce au bout de l'autre membre supérieur. Encore des radicelles.

... pas du tout...

Un brouteur juvénile s'approcha, tira sur une des branches basses de son maître. Il tenait dans sa bouche l'engin brûleur de l'être d'argent qui l'avait frappé au flanc. Le berger ignore l'animal.

... elle m'aime...

Le jeune brouteur renonça à attirer l'attention de Fropome. Il s'accroupit dans l'herbe, y laissa tomber l'objet et le tripota de la patte, inquisiteur.

Le germe argenté se tortillait avec conviction dans la prise de Fropome ; sa sève rouge jaillissait dans tous les sens.

Fropome termina la série du deuxième membre supérieur. « Pop ».

... pas du tout.

Oh non !

Le petit brouteur lécha le truc qui pouvait brûler, le tapota encore de la patte. Un autre jeune le remarqua en train de s'amuser avec ce jouet étincelant et se dirigea doucement vers lui.

Fropome eut une idée et arracha l'écorce recouvrant les racines grossières situées à la base de la créature. Ah ha !

Elle m'aime...

Le bibelot brillant commença à perdre de son intérêt aux yeux de l'animal à côté de Fropome. Il s'apprêtait à le laisser là quand il vit l'autre brouteur qui s'approchait, l'air intrigué. Il grogna, entreprit de ramasser l'objet par terre avec sa bouche.

« Pop ».

... pas du tout !

Mort de mes feuilles ! Mon pollen ne pourra-t-il jamais saupoudrer ses ravissants ovaires ? Maudit univers, si fade, si symétrique, si *pair* !

Furieux, Fropome déchira toute la partie inférieure de l'écorce de ce sale germe qui laissait échapper sa sève de partout (il ne luttait plus que faiblement).

La vie est si injuste ! Traîtresses étoiles !

Le juvénile, toujours grognant, parvint à refermer sa bouche sur l'objet.

Il y eut un déclic. La petite tête éclata.

Fropome n'y prit pas vraiment garde ; il observait avec attention l'être qu'il tenait, dépourvu de la moitié de son écorce.

... Voyons... mais oui, il restait bien quelque chose. Là, juste à l'endroit où les racines se rejoignaient...

Les cieux soient loués, ça avait finalement un nombre impair de radicelles !

Jour faste !

(« Pop ».)

Elle m'aime !

Descente



JE SUIS BIEN BAS, AUSSI bas que je peux l'être. Pour l'observateur extérieur, je ne représente qu'un point à la surface, un corps dans un scaphandre. En moi-même...

Tout est si pénible. J'ai mal.

Je me sens mieux, maintenant. J'en suis au troisième jour. Tout ce que je me rappelle des deux précédents, c'est qu'ils se sont passés. Je ne me souviens d'aucun détail. Mais je ne peux pas dire non plus que mon état s'améliore, parce que les événements d'hier me semblent encore plus flous que ceux d'avant-hier, quand j'ai dégringolé.

Je crois qu'à ce moment j'ai eu l'impression de naître, une naissance primitive, à l'ancienne, presque bestiale : sanglante, chaotique, dangereuse. J'en étais l'objet et en même temps le spectateur, le nouveau-né et sa propre naissance. Quand tout à coup j'ai senti que je pouvais bouger, je me suis dressé d'un bond, j'ai voulu m'asseoir et m'essuyer les yeux, mais mes mains gantées ont heurté la paroi vitrée quelques centimètres devant eux et je suis retombé en arrière dans un nuage de poussière. J'ai perdu conscience.

Cela dit, maintenant, au troisième jour, le scaphandre et moi sommes en bien meilleur état, prêts à bouger, à entreprendre le voyage.

Je suis assis sur un gros caillou rugueux dans un champ de roches, en plein milieu d'une grande pente douce. À mon avis, elle correspond à une ligne de faille plus loin. Il pourrait s'agir d'une élévation de terrain conduisant au rebord du cratère principal, mais je n'ai pas remarqué dans cette direction d'escarpement secondaire qu'un impact aurait pu provoquer, et il n'y a pas non plus trace de recouvrement de strates.

Une ligne de faille donc, probablement, et j'espère que le rebord n'en est pas trop raide. Je me prépare en me représentant le chemin à faire avant de commencer la marche. J'aspire dans le petit tube près de mon menton et recueille un brouet aigrelet que j'ai du mal à avaler.

Le ciel ici est rose vif. En cette matinée bien avancée, je ne distingue que deux étoiles à l'œil nu. Avec ma visière teintée et polarisée, j'aperçois tout juste, très haut, des nuages évanescents. Là où je suis, en bas, dans l'atmosphère immobile, la poussière ne bouge

pas. Je frissonne, ce qui me fait me cogner à la paroi de mon scaphandre, un peu comme si la solitude dans le vide suffisait à me heurter. Cela me rappelle le premier jour, quand j'ai cru que le scaphandre était mort.

« Êtes-vous prêt à partir ? » demande-t-il. Je soupire et me remets debout, hissant avec moi pendant un instant tout le poids de mon enveloppe avant qu'elle suive le mouvement avec lassitude.

« Oui. On y va. »

Nous marchons ; c'est mon tour. Le scaphandre est lourd, je ressens une douleur persistante, monotone, au côté. J'ai l'estomac vide. Le champ de roches s'étend, escalade le ciel lointain.

Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. J'en suis contrarié, alors que ça ne m'avancerait à rien de savoir. Cela ne m'aurait pas davantage servi au moment crucial, parce que le temps manquait pour agir. La surprise de l'embuscade a été totale.

Ce qui nous a touchés devait être très petit ou très lointain, sinon nous ne serions pas ici, vivants. Si le module avait subi l'impact direct d'un missile quelconque il ne resterait de nous que des radiations et des atomes, le choc ayant brisé jusqu'aux molécules. Même après un coup plus ou moins raté, il ne serait demeuré aucun fragment reconnaissable à l'œil nu. Seul un élément minuscule – pas nécessairement un missile, d'ailleurs, peut-être quelque chose qui allait très vite – ou une visée franchement à côté a pu laisser subsister une épave.

Je dois me rappeler ça, m'y accrocher. Même si je me sens vraiment mal, au moins je vis, alors que tout aurait dû m'empêcher de parvenir jusqu'ici, fût-ce à l'état de cendres... sans parler d'un corps humain entier, conscient et capable de se déplacer.

Mais pas intact. Non. Ni le scaphandre ni moi ne sommes intacts. Je suis blessé et lui aussi, ce qui est bien pire en définitive.

Son énergie lui vient pour l'essentiel de sources externes ; il absorbe de son mieux la chétive lumière de ce soleil, mais avec de telles pertes qu'il doit s'arrêter pendant la nuit, quand il nous faut dormir. Son système de transmission et son anti-gravité sont fichus, le recyclage et le kit médical en très mauvais état. Sans parler de cette petite fuite que nous n'arrivons pas à situer. J'ai peur.

Il dit que je souffre de lésions internes et que je ne devrais pas marcher, mais après discussion nous sommes tombés d'accord sur le fait que notre seule chance est de nous mettre en route, de progresser à peu près dans la bonne direction, et d'espérer que la base vers où, à

l'origine, allait le module, saura nous repérer. Elle se situe à un millier de kilomètres au sud de la calotte polaire septentrionale. Nous sommes tombés au nord de l'équateur, mais nous ne savons pas à combien au nord exactement. Ce sera une longue marche, pour le scaphandre comme pour moi.

« Comment te sens-tu, là ?

— Bien, répond le scaphandre.

— Quelle distance crois-tu que nous parcourrons aujourd'hui ?

— Vingt kilomètres, peut-être.

— Ce n'est pas énorme.

— Vous n'allez pas bien ; l'allure sera meilleure quand vous serez remis. Vous avez été très malade. »

Très malade... Il reste encore quelques traces de déjections et un peu de sang séché sur l'intérieur du casque (là où je peux voir). Ça ne sent plus mauvais, mais enfin ce n'est pas agréable à regarder. Cette nuit, j'essaierai encore de les nettoyer.

En plus de tout le reste, je me fais du souci parce que je crains que le scaphandre me cache des choses. Il dit qu'à son avis nous avons une chance sur deux de nous en sortir, mais je le soupçonne de n'en avoir aucune idée, ou bien de savoir que nous sommes encore plus mal. L'inconvénient d'avoir un scaphandre intelligent. Mais c'est ce que j'avais demandé ; c'était mon choix, je suis donc mal placé pour me plaindre. En outre, je serais sans doute mort sans l'habileté de cet équipement : il a réussi à nous amener tous les deux ici, hors du module ruiné, à nous faire descendre dans cette fine couche d'atmosphère quand je n'avais pas encore repris conscience après l'explosion. Un scaphandre ordinaire aurait peut-être réagi presque aussi bien, mais cela n'aurait pas suffi, je pense, dans une situation aussi précaire.

J'ai mal aux jambes. Le terrain est assez égal, toutefois je dois de temps en temps traverser une section un peu plus accidentée, des zones où le sol se plisse. La douleur s'étend aux pieds, mais mes jambes m'inquiètent davantage. Je ne sais pas si je pourrai avancer toute la journée, ce à quoi s'attend le scaphandre.

« Quelle distance avons-nous parcourue hier ?

— Trente-cinq kilomètres. »

C'est lui qui a marché tout le temps, il m'a porté comme un poids mort. Il s'est levé, a marché, m'a calé pour que je ne ballote pas à l'intérieur, a avancé avec les restes en haillon de ses cellules solaires de secours tramant dans la poussière derrière lui telles les ailes d'un insecte bizarre, à moitié écrasé.

Trente-cinq clicks. Et je n'en ai pas fait le dixième.

Je dois continuer, c'est tout. Je ne dois pas le décevoir, ce serait le laisser tomber. Il a réussi à nous sortir de là en un seul morceau et a marché tout du long de cette longue journée d'hier, m'a soutenu tandis que, l'œil vague, je marmonnais en bavant que j'évoluais dans un rêve, que j'étais un mort-vivant... alors je ne peux pas le laisser tomber. Si j'échoue, je nous nuirai à tous les deux parce que je diminuerai aussi les chances de survie du scaphandre.

La pente continue. Le sol reste désespérément uniforme, d'un brun rouille sans nuance. Aussi peu de variété m'effraie : il n'y a pas trace de vie. Parfois nous voyons sur un rocher une tache qui pourrait correspondre à un végétal, mais en fait je n'en sais rien, et le scaphandre non plus parce que l'essentiel de ses éléments visuels et tactiles ont été brûlés au cours de la chute et que son analyseur n'est pas en meilleur état que son anti-gravité ou son transcepteur. L'information qu'il a reçue sur cette planète ne comportait pas de volet Écologie détaillé, de sorte que nous ne savons même pas si, en théorie, ces décolorations des rocs pourraient trahir la présence de plantes. Peut-être sommes-nous la seule vie ici, peut-être ne trouve-t-on rien de vivant ou de sensible sur des milliers et des milliers de kilomètres. Cette idée m'épouvante.

« À quoi pensez-vous ?

— À rien.

— Parlez. Vous devriez me parler. »

Mais qu'est-ce que je peux lui dire ? Et puis pourquoi devrais-je parler ?

Je suppose qu'il espère ainsi me faire oublier cette marche monotone, l'avance pénible de mes pieds qui se soulèvent à deux centimètres au-dessus du sol ocre et désolé.

Je me rappelle que le premier jour, quand j'étais encore en état de choc, délirant, j'ai cru que je me trouvais à l'extérieur, que je voyais le scaphandre s'ouvrir, laisser s'échapper dans l'atmosphère réduite mon air si précieux, si confiné, et je me suis vu mourir dans ce froid vide. Ensuite j'ai vu le scaphandre, épuisé, me retirer lentement de lui-même, tout raide, nu, comme l'inverse d'une mue de reptile, une chrysalide en négatif. Il m'a abandonné, émacié, dépouillé, pathétique sur le sol poussiéreux, avant de s'éloigner en marchant, évidé, plus léger.

Et peut-être ai-je encore peur qu'il agisse ainsi, parce que si, ensemble, nous risquons fort de mourir, le scaphandre, j'en suis persuadé, s'en tirerait très bien tout seul. Il pourrait me sacrifier pour se sauver, c'est ainsi qu'agiraient beaucoup d'humains.

« Ça t'ennuie si je m'assois ? » je demande avant de m'affaler sur

un gros rocher sans laisser au scaphandre le temps de répondre.

« Où avez-vous mal ? s'inquiète-t-il.

— Partout. Surtout aux pieds et aux jambes.

— Il faudra quelques jours pour que vos pieds s'habituent et que vos muscles soient entraînés. Reposez-vous quand vous voulez, vous surmener ne servirait à rien.

— Hon... »

J'ai envie qu'il proteste, qu'il me dise d'arrêter de geindre et de me remettre à marcher... mais il ne joue pas le jeu. Je baisse les yeux sur mes jambes pendantes, je vois un revêtement noirci constellé de tout petits cratères, de balafres. Des filaments fins comme des cheveux ondoient, éraillés, brûlés. Mon scaphandre... je le possède depuis plus d'un siècle, et jusqu'à présent je m'en étais à peine servi. Son cerveau a passé le plus clair de son temps branché sur le système principal, chez moi, y a mené une vie de substitution à double titre. Même quand je partais en vacances, je restais pour l'essentiel à bord du vaisseau mère et évitais de m'aventurer au sein d'environnements hostiles.

Eh bien, le voilà l'environnement hostile, putain ! Tout ce que nous avons à faire, c'est traverser la moitié d'une planète sans air, surmonter tous les obstacles qui pourront se présenter sur notre chemin, et alors, si l'endroit où nous nous dirigeons existe toujours, si les différents systèmes du scaphandre ne cessent pas tout service, si le machin qui a démoli le module nous laisse tranquilles, si les nôtres ne s'avisent pas de nous faire exploser, alors nous serons sauvés.

« Vous sentez-vous prêt à repartir, maintenant ?

— Quoi ?

— Nous devrions reprendre la route, vous ne croyez pas ?

— Oh, oui. Bien sûr. »

Je me laisse glisser sur le sol désertique. Mes pieds me font très mal pendant un moment, mais à force de marcher la douleur s'apaise peu à peu. La pente n'a pas changé depuis tous ces kilomètres. Ma respiration s'est déjà faite plus profonde.

Soudain me vient une image très claire de la base telle qu'elle est peut-être, ou sans doute : un grand cratère fumant, un trou creusé dans la planète par l'attaque qui nous a abattus. Pourtant, même si cela correspond à la réalité, nous avons estimé tous deux qu'il restait logique de nous diriger par là, vers l'endroit où les secours ou les renforts se rendront en priorité. Nous avons une meilleure chance de nous y faire repérer que partout ailleurs. Et puis il ne restait plus d'épave du module auprès de laquelle bivouaquer. La vitesse de chute était telle qu'il s'est consumé (dans une atmosphère pourtant ténue),

comme nous avons failli le faire.

Reste le vague espoir qu'un satellite en orbite nous ait repérés, mais à présent je me dis que les chances en sont très faibles. Tout ce qui peut encore se balader là-haut observe sans doute l'espace externe. Si on nous avait vus tomber, ou même aperçus sur la planète, on nous aurait déjà récupérés, pas plus de quelques heures, je pense, après notre impact au sol. Nul ne sait que nous sommes là, et nous ne pouvons entrer en contact avec les secours. Il nous faut donc marcher.

Les rochers, les pierres, deviennent de plus en plus petits.

Je continue à avancer.

C'est la nuit. Je n'arrive pas à dormir.

Les étoiles m'offrent une vue époustouflante mais aucun réconfort. Et j'ai froid, ce qui n'aide pas. Nous gravissons toujours la pente, nous avons couvert un peu plus de seize kilomètres aujourd'hui. J'espère que demain nous serons au sommet de l'escarpement, ou qu'au moins nous verrons le paysage changer un peu. À plusieurs reprises dans la journée, pendant que je marchais, j'ai eu la conviction que malgré mes efforts je n'avancais pas. Tout est si uniforme !

Je hais la constitution de mes ancêtres, cette humanité de base ; mon flanc et mon ventre me font beaucoup souffrir. Mes jambes et mes pieds ont mieux résisté que je n'aurais cru, mais mes blessures internes me torturent. Ma tête aussi me fait mal. En temps normal, le scaphandre me bourrerait d'analgésiques, de calmants ou de somnifères, sans parler d'un produit quelconque qui aiderait mes muscles à se renforcer et mon organisme à se remettre. Car mon corps, contrairement à celui de la plupart des gens, ne sait pas sécréter ce genre de drogues, ce qui me met à la merci du scaphandre.

Il dit que son système de recyclage tient le coup. Je préfère me taire, mais le gruaux clair qu'il me dispense a un goût abominable. Il me dit aussi qu'il cherche toujours à cerner la fuite dans son enveloppe, sans succès jusqu'à maintenant.

J'ai ramené mes bras et mes jambes à l'intérieur, ce qui me réjouit parce qu'ainsi je peux me gratter. Le scaphandre reste étendu à terre, bras plaqués sur les côtés et ouverts sur la cavité du torse, jambes serrées en un seul espace, poitrine dilatée pour que j'aie davantage de place. Pendant ce temps, dehors, le dioxyde de carbone fait du givre et les étoiles luisent sans faiblir.

Je me gratte encore et encore. Une chose de plus que les humains améliorés n'ont pas à faire ! Moi, je suis incapable de faire disparaître les démangeaisons d'une simple pensée. Je ne suis pas vraiment à

l'aise là-dedans ; c'est pourtant le cas d'habitude : il y fait bien chaud et confortable, c'est très plaisant, chaque caprice chimique du corps contenu est pris en considération. Une vraie petite matrice où se rencoigner en rêvant ! Mais le revêtement intérieur ne sait plus se modifier comme avant, de sorte qu'il reste inflexible, et on y sent (dans les deux sens du terme) la transpiration. Le système d'évacuation empeste. Je me gratte le dos, me tourne.

Les étoiles. Je les considère, tâche de distinguer leur regard fixe à travers la surface embrumée, éraflée, de la visière de mon casque.

Je réintroduis mon bras dans celui du scaphandre et le détache du corps principal. Je tâtonne le haut du torse agrandi et sors de la poche antérieure mon antique appareil photo.

« Que faites-vous ?

— Je vais prendre une photo. Joue-moi un peu de musique, n'importe quoi.

— Très bien. » Le scaphandre me joue un des trucs que j'écoutais dans ma jeunesse tandis que je pointe l'appareil vers les étoiles. Après quoi je remets le bras en place puis dégage complètement l'objet du sas de la poitrine. Il est très froid, mon haleine fait de la buée dessus. L'objectif se déploie à moitié avant de se bloquer. J'essaie de le forcer avec mes ongles ; il ne bouge pas. Mais l'appareil fonctionne. Mes photos célestes sont bien, et si je considère le contenu de mémoires plus anciennes, il est également clair et net. Je regarde les images de ma demeure et de mes amis sur l'Orbitale, avec en fond sonore cette vieille musique qui porte à la nostalgie, me laisse gagner par un sentiment de réconfort et de tristesse mêlés. Ma vision se brouille.

Je laisse choir l'appareil, son écran se referme, l'objet roule dans mon dos. Je me redresse péniblement, le récupère, le rouvre et continue à regarder de vieilles photos jusqu'à m'endormir.

Je me réveille.

L'appareil photo est éteint à côté de moi, le scaphandre silencieux. J'entends battre mon cœur.

Peu à peu, je me rendors.

C'est toujours la nuit. Éveillé, je regarde les étoiles à travers mon casque meurtri. Je me sens aussi reposé que possible, mais ici la nuit dure presque deux fois le temps standard, et je vais bien devoir m'y faire : ni le scaphandre ni moi n'y voyons assez pour pouvoir nous mettre en marche dans l'obscurité ; en outre, j'ai besoin de sommeil, et

lui est incapable d'accumuler suffisamment d'énergie solaire pendant la journée pour progresser la nuit. Sa batterie interne produit à peine de quoi jouer les rampants, la lumière frappant les cellules énergétiques apporte le complément indispensable. Heureusement, il semble que les nuages ici ne soient jamais bien épais. Un plafond couvert m'obligerait à accomplir seul le travail musculaire, que ce soit mon tour ou pas.

J'allume l'écran de l'appareil photo, ce qui me donne une idée.

« Hé, scaphandre ?

— Oui ? répond-il d'un ton posé.

— Cet appareil dispose d'une batterie.

— J'y ai déjà pensé. Elle est très faible, et de toute manière mes systèmes énergétiques sont détruits au-delà du point de jonction, ce qui m'interdit l'appoint d'une autre source interne. Je ne vois pas non plus comment la relier à la prise pour les radiations externes.

— Alors nous ne pouvons pas l'utiliser ?

— Nous ne pouvons pas l'utiliser. Regardez tranquillement vos photos. »

Je regarde mes photos.

Aucun doute là-dessus : malgré tout l'entraînement imaginable, quand on est né et qu'on a été élevé sur une O, on ne peut jamais vraiment s'adapter à une planète, elle vous rend agoraphobe. On se sent toujours sur le point de se faire éjecter en tournoyant dans l'espace, d'être saisi et lancé, braillant désespérément, jusqu'aux étoiles désolées du ciel. On a plus ou moins l'impression d'une énorme masse mal conçue sous soi, qui distord la géométrie même de l'univers, qui se compresse sous son propre poids, mi-solide mi-fondue, frémissante sous sa pression énorme, craquante, et on est là, perché sur sa peau, à moitié mort de peur parce que, en dépit de tout ce qu'on sait, on va bientôt perdre prise et partir au loin, tourbillonnant et hurlant.

Et pourtant c'est là que nous sommes nés, c'est un de ces lieux que nous avons désertés il y a si longtemps ! Nous vivions là autrefois, sur des boules de roche et de poussière semblables à celle-ci. Tel était notre foyer avant que nous entendions l'appel de l'ailleurs, le trou perdu où nous habitions avant de fuir notre demeure, le berceau depuis lequel l'immensité autour nous a infectés comme une haleine démente, traversant nos crânes éperdus d'amour d'un vent métallique. La notion de la grandeur de ce qui nous entourait nous a perdus, nous avons titubé, enivrés par nos idées d'étoiles...

Je me rends compte que je les regarde encore, les yeux écarquillés, brûlants. Je me reprends, arrache mon regard à la vue sur

l'extérieur, reviens vers l'appareil photo.

Je vois un groupe pris sur l'Orbitale, des gens que je fréquentais : amis, amours, connaissances, enfants, tous debout dans la lumière d'une fin d'été, devant la maison de maître. Je me souviens de noms, de visages, de voix, d'odeurs, de contacts. Derrière, presque achevée, c'est la nouvelle aile (nouvelle à l'époque). J'aperçois, étalé dans le jardin, un peu du bois qui a servi à sa construction, blanc et brun sombre sur l'herbe. Tout le monde sourit. Je sens l'odeur de la sciure, je crois pousser une planche ; j'ai des cals sur les mains, je vois et j'entends le bois plan qui s'incurve sous la lame.

Des larmes, encore. Comment pourrais-je résister à mes sentiments ? Je n'aurais jamais imaginé ma situation actuelle, à l'époque. Je n'arrive pas à digérer la distance monstrueuse qui s'étend entre nous tous, cet abîme effroyable des années lentes.

Je regarde d'autres images : paysages de l'Orbitale, champs, villes, mers, montagnes. Peut-être, en fin de compte, peut-on tout percevoir comme un symbole ; peut-être notre vision étriquée des choses nous oblige-t-elle à découvrir des similarités mystérieuses, des talismans... en tout cas, cette vue du plan interne de l'Orbitale me donne une impression d'imposture, à présent que je suis en bas, si isolé, si solitaire. Le globe que constitue cette planète ordinaire, bête, contingente, me paraît tout à la fois la pointe acérée et la plate lame d'une existence adamantine, indiscutable, tandis que nos petites Orbitales si intelligentes et bien conçues manquent de cette réalité fondamentale.

J'aimerais pouvoir dormir. Je veux tout oublier dans le sommeil, mais je n'y arrive pas malgré ma fatigue. Là non plus le scaphandre ne peut pas m'aider. Je ne me souviens même pas d'avoir rêvé, comme si cette faculté était elle aussi abîmée.

Peut-être est-ce moi l'élément artificiel et non le scaphandre : lui au moins n'essaie pas de cacher sa nature. On m'a déjà reproché mon insensibilité, cela m'a blessé – me blesse toujours. Je ressens ce que je peux, je me dis qu'on ne peut pas m'en demander davantage.

Je me retourne, ce qui me fait mal, je me détourne des étoiles traîtresses. Je ferme les yeux et l'esprit à leur étude remémorative, j'essaie de dormir.

« Réveillez-vous. »

Je me sens tout ensommeillé, complètement décalé, de nouveau épuisé.

« Il est temps de partir ; allons. »

J'émerge, je me frotte les yeux, expire par la bouche pour tâcher de la débarrasser du mauvais goût qui y stagne. L'aube paraît froide, parfaite, immense et éparse dans cette couche inhospitalière de gaz ténus. La pente est toujours là, évidemment.

C'est au tour de la combinaison spatiale de marcher, je peux donc me reposer. Nous redéployons bras et jambes, le torse perd de son volume. Le scaphandre se dresse et se met en marche ; il me maintient aux mollets et à la taille, épargne à mes pieds douloureux l'essentiel de mon poids.

Il avance plus vite que moi. Selon son estimation, par rapport à l'humain moyen, il ne dispose guère actuellement que de vingt pour cent de force en plus. Une toute petite forme, pour lui. Le simple fait de devoir marcher l'exaspère sans doute (s'il est capable d'exaspération).

Si seulement l'anti-gravité fonctionnait ! Le voyage nous prendrait un jour, un malheureux jour...

Nous allons à grands pas sur cette plaine pentue, vers le sommet. Les étoiles disparaissent lentement, l'une après l'autre, évacuées des cieux grandioses par la lumière du soleil. Le scaphandre gagne un peu de vitesse grâce à l'énergie accrue qui frappe ses cellules. Nous nous arrêtons un moment, nous accroupissons pour examiner un des rochers décolorés : on a peut-être une possibilité, si nous découvrons un oxyde quelconque... mais la pierre n'emprisonne pas davantage d'oxygène que le reste, et nous continuons notre chemin.

« Quand et si nous arrivons au bout, qu'est-ce que tu deviendras ?

— Avec de tels dégâts ? Je pense qu'on va tout simplement jeter ce corps, il n'est pas récupérable.

— Tu en auras un nouveau ?

— Oui, bien sûr.

— Mieux que le précédent ?

— J'espère.

— Et que va-t-on conserver, seulement le cerveau ?

— Et aussi un mètre, à peu près, de colonne secondaire avec quelques sous-systèmes. »

Je veux qu'on y arrive, je veux qu'on nous repère. Je veux vivre.

En milieu de matinée, nous parvenons en haut de la montée. Bien que je n'aie pas marché, je me sens éreinté, ensommeillé. Je n'ai pas d'appétit. La vue doit être impressionnante, mais je n'en retire que la notion d'une descente qui s'annonce longue et difficile. La lèvre de la ligne de faille est dangereuse, instable, coupée de nombreuses ravines

et tranchées qui, un peu plus bas, se muent en canyons abrupts, obscurs, entre des pentes raides et de petits sommets déchiquetés. Des débris couleur de vieux sang séché s'étendent plus loin, très bas, sur le terrain au pied de la falaise.

La dépression m'enserme comme mon scaphandre.

Nous nous asseyons sur un rocher et prenons un peu de repos avant de descendre. L'horizon est très clair, nettement défini. Des montagnes s'élèvent beaucoup plus loin, et, entre elles et nous, sur la vaste plaine, j'aperçois une quantité de tranchées larges, en pente douce.

Je ne me sens pas bien. Mon ventre me fait mal en permanence et respirer profondément m'est aussi douloureux. J'ai peut-être une côte cassée. Je me dis que je n'ai pas d'appétit à cause du goût infect de la soupe que me dispense le recycleur, mais je n'en suis pas sûr. Quelques étoiles subsistent dans le ciel.

« Il ne serait pas possible de nous laisser glisser, par hasard ? » je demande.

Après tout, cette stratégie nous a permis de traverser l'atmosphère. Le scaphandre a employé le reliquat d'anti-gravité qui lui restait, et trouvé le moyen d'utiliser l'étoffe de ses cellules solaires en charpie comme un parachute.

« Non. Je suis à peu près sûr que l'anti-gravité va lâcher si on essaye de s'en servir encore, et pour ce qui est du parachute de fortune... nous aurions besoin de davantage d'espace, d'une distance beaucoup plus importante pour qu'il puisse se déployer.

— On va devoir suivre la paroi ?

— On va devoir suivre la paroi.

— Très bien, allons-y. »

Nous nous levons, approchons du précipice.

C'est de nouveau la nuit. Je n'en peux plus, je suis complètement recru mais n'arrive pas à dormir. J'ai mal au côté dès que je le touche, sans parler d'une migraine insupportable. Il nous a fallu tout l'après-midi et le début de soirée pour parvenir en bas, sur la plaine, en nous y mettant à deux. À un moment nous avons failli tomber. Nous avons dû dévaler au moins cent mètres, essayant en vain de nous accrocher à des bouts de roc qui rappelaient de l'ardoise, avant que le scaphandre réussisse à ancrer son pied. Ensuite, je me demande bien comment, nous sommes arrivés en bas sans choir, ni déchirer davantage les cellules solaires. À mon avis, il faut en remercier la chance davantage que notre habileté. Chacun de mes muscles me fait souffrir. Mes idées

s'embrouillent. Ce qui m'intéresse maintenant, c'est me tourner dans tous les sens jusqu'à trouver une position confortable, rien d'autre.

Je me demande si je pourrai supporter longtemps ce calvaire. Il nous faudra une centaine de jours au moins et, même si cette fuite toujours non localisée ne m'achève pas, je vais sans doute mourir d'épuisement. Si encore on nous recherchait ! Quelqu'un en train de marcher dans un scaphandre à la surface d'une planète, on le croirait difficile à repérer, mais pas tant que ça en fait. L'endroit est stérile, uniforme, mort : aucun mouvement à part nous, qui devons constituer la seule vie à des centaines de kilomètres à la ronde – au bas mot. Vu le niveau de technologie actuel, nous devrions ressortir dans le paysage tel un gros rocher au milieu d'un désert de sable... Sauf que soit personne ne regarde par ici, soit il ne reste plus personne en état de regarder.

Pourtant, si la base existe toujours, ils finiront bien par nous voir, non ? Les satellites ne passent pas tout leur temps braqués sur l'extérieur, quand même ! Ils doivent être censés repérer des atterrissages ennemis. Comment aurions-nous pu leur échapper ? Cela me semble improbable !

Je regarde encore mes photographies ; le viseur en présente une centaine à la fois, je touche celle que je veux voir remplir l'écran de ses souvenirs.

Je me frotte la tête et me demande quelle longueur peuvent atteindre mes cheveux. J'ai en tête l'image absurde mais étrangement effrayante de ma chevelure en train de pousser jusqu'à m'étouffer, de remplir mon casque, le scaphandre, de bloquer la lumière, de m'asphyxier. J'ai entendu dire que les cheveux continuaient à pousser après la mort, avec les ongles. Je m'étonne, parce que – malgré une ou deux de ces photos, et ce qu'elles me remettent en mémoire – je n'ai jusqu'à présent ressenti aucune excitation sexuelle.

Je me recroqueville en position fœtale. Je suis moi-même une petite planète toute nue, réduite à sa plus simple expression dans sa pauvre enveloppe de gaz confiné. Un microscopique astéroïde autour de ce lieu, qui suit son orbite erratique, très lente, très basse.

Qu'est-ce que je fabrique ici ?

J'ai l'impression d'avoir dérivé jusqu'à cette situation. Je n'avais jamais envisagé de combattre ou de me lancer dans quoi que ce soit de dangereux avant que cette guerre commence. J'approuvais ses objectifs (cela allait de soi), comme d'ailleurs tout le monde, en tout cas tous ceux que je connaissais. Et quant à se porter volontaire, à accepter d'y prendre part, eh bien, cela paraissait naturel. Je savais que je pourrais y perdre la vie, mais je me sentais prêt à courir le

risque ; c'était presque romantique ! Bizarrement, la possibilité de souffrances ou de privations ne m'est jamais venue à l'esprit. Suis-je vraiment aussi idiot que tous ceux qui, à travers l'histoire – tous ceux pour qui j'ai éprouvé pitié et mépris –, ont marché fièrement au front, la tête pleine de nobles idées et de perspectives de gloire facile, pour finir en hurlant, le corps déchiqueté dans la boue ?

Moi je me croyais différent, je croyais savoir ce que je faisais.

« À quoi pensez-vous ? demande le scaphandre.

— À rien.

— Oh.

— Et toi, pourquoi es-tu là, finalement ? Pourquoi as-tu accepté de me suivre ? »

Après tout, reconnu aussi intelligent que moi et jouissant de droits similaires, il aurait pu choisir un autre chemin. Il n'était pas obligé de partir en guerre.

« Pourquoi ne vous aurais-je pas suivi ?

— Mais qu'est-ce que ça peut te rapporter ?

— Et à vous ?

— Moi je suis humain, j'ai assez peu de contrôle sur mes motifs. Je me demande ce qu'une machine peut bien trouver comme excuse.

— Mais voyons, vous aussi êtes une machine. Nous constituons tous les deux des *systèmes*, de la matière consciente. Qu'est-ce qui vous fait croire que nous pouvons davantage que vous choisir notre manière de penser ? Ou, d'ailleurs, que *vous* n'avez pas le choix ? Nous sommes tous programmés, nous avons tous notre héritage. Vous plus que nous, et il est plus chaotique, voilà tout. »

Un dicton prétend que nous indiquons la fin aux machines et qu'en retour, elles nous fournissent les moyens. J'ai comme l'impression que le scaphandre s'apprête à me soumettre cet adage éculé.

« Est-ce que les péripéties de cette guerre t'intéressent, au moins ?

— Bien sûr », répond-il avec dans la voix comme une amorce de rire.

Je me rallonge, me gratte. Je regarde l'appareil photo.

« J'ai une idée ! Si je trouvais une image bien brillante et que je l'agite dans cette obscurité ?

— Vous pouvez toujours essayer, si ça vous dit. »

Il n'a pas l'air d'y croire. Je m'y mets quand même, mais bientôt mon bras fatigue à force de soulever l'appareil. Je le cale contre un rocher, il brille vers le zénith. Je trouve ça très étrange, dans la noirceur morte, poussiéreuse, cette image isolée d'un jour ensoleillé sur l'Orbitale, avec le ciel, les nuages, l'eau miroitante, des coques

étincelantes et de hautes voiles, des oriflammes flottant au vent, les éclaboussures. Et puis ce n'est pas si brillant en fait, guère plus, j'en ai peur, que le reflet des étoiles sur le sol. Ce serait très facile à manquer ; de toute manière personne ne regarde, on dirait.

« Je me demande ce que nous devenons tous, à la fin », prononcé-je en bâillant. Le sommeil a fini par me gagner.

« Aucune idée. Nous ne pouvons qu'attendre.

— On va bien rire », je murmure.

Puis je me tais.

Le scaphandre dit qu'on en est au vingtième jour.

Nous avons atteint les contreforts de l'autre côté des montagnes aperçues au loin depuis la ligne de faille. Je suis toujours vivant. Le scaphandre a réduit la pression en lui pour ralentir le débit de la fuite dont il a finalement décidé qu'elle ne provenait pas d'un trou en tant que tel, mais d'une osmose aggravée de plusieurs secteurs où une trop grande partie des couches extérieures a subi une abrasion pendant notre chute. Je respire de l'oxygène pur désormais, ce qui me permet de tenir avec une pression interne très diminuée. Il s'agit peut-être d'une coïncidence, mais la nourriture qui sort du tube du recycleur a meilleur goût depuis ce passage au gaz pur.

J'éprouve en permanence une douleur sourde dans le ventre, mais j'apprends à faire avec. Je crois que j'ai cessé de m'inquiéter : je survivrai ou je mourrai, mais me ronger les sangs et geindre n'améliorera pas mes chances. Le scaphandre ne sait trop comment réagir à cet état d'esprit. Il se demande si j'ai perdu tout espoir ou si la situation dans son ensemble finit par m'indifférer. Je n'ai aucun scrupule à le laisser dans le noir.

J'ai perdu l'appareil photo.

Il y a huit jours, j'essayais de photographier un rocher bizarre à forme humaine, plus haut en altitude, quand l'engin m'a glissé des mains et s'est logé dans une crevasse entre deux gros blocs. Le scaphandre en avait l'air presque aussi chagriné que moi ; en temps normal il aurait pu envoyer valser n'importe lequel de ces rocs, mais là, même en unissant nos forces, nous n'avons pas pu en faire bouger un.

Mes pieds sont durs à présent, pleins de cals, ce qui rend la marche beaucoup plus facile. D'une manière générale, je me suis renforcé. Je serai quelqu'un de meilleur quand je sortirai d'ici, c'est certain. Quand je fais part de cette idée au scaphandre, il grommelle d'un ton dubitatif.

Ces temps-ci, j'ai observé des couchers de soleil magnifiques. Ils devaient être là depuis le début, mais je n'y prenais pas garde. Désormais je tiens à les regarder, je m'assieds pour admirer l'air de la planète, tout tremblant quand il balaie le paysage, le va-et-vient des nuages en altitude, incurvés, tels des haillons, les multiples couches et niveaux de l'atmosphère qui traversent le spectre de leurs couleurs, décrivent des spirales de coquillages lisses, silencieux.

Une petite lune occupe également les cieux, je ne l'avais pas remarquée. Je règle le grossissement du verre extérieur au maximum et examine sa face grise, quand je peux la repérer. J'ai reproché au scaphandre de ne pas m'avoir rappelé que la planète avait un satellite, il m'a répondu qu'il pensait la chose sans importance.

La lune est blême, d'aspect délicat, pleine de cratères.

J'ai pris l'habitude de me chanter des chansons. Cela ennuie énormément le scaphandre, et, par moments, je fais comme si cette irritation constituait le principal intérêt de cette lubie vocale. Parfois je me persuade que tel est le cas. Ce sont de très mauvaises chansons, parce que je ne suis pas doué pour les inventer, et je me rappelle fort mal celles créées par d'autres. Le scaphandre assure qu'en plus j'ai une voix sans timbre, mais je crois que c'est par pure méchanceté. Une fois ou deux il a voulu se venger en jouant très fort de la musique dans mes écouteurs, mais j'ai réagi en haussant plus encore le ton et il a renoncé. J'essaye de le convaincre de chanter avec moi. Il boude.

*« Oh il était une fois un astronaute,
Comme il était heureux !
Il a volé en gravité,
Et vraiment il a tout goûté,
Mais un jour, j'en ai bien peur,
Un jour il a trébuché,
Atterri sur une planète
Dans la poussière.*

*Ç'aurait pu ne pas être si grave,
Mais restait le pire à venir ;
Son seul et unique compagnon
Était un tra-la-la de scaphandre,
Un vrai sac à merde
Qui prenait l'homme pour un gland,
Et ce qu'il voulait en fait
C'était se retrouver en-dedans en-dehors.
(refrain :)*

*En-dedans en-dehors, dedans en-dehors,
En-dedans en-dehors, dedans en-dehors ! »*

Etc. J'en ai d'autres, mais qui ne parlent guère que de sexe, et s'avèrent de fait très peu variées. Salaces mais monotones.

Mes cheveux poussent, j'ai un peu de barbe.

Je me suis mis à me masturber, une fois tous les quelques jours, pas davantage. Évidemment, les sous-produits partent au recyclage. Je dis que le scaphandre est ma maîtresse. Cela ne l'amuse pas.

Ma vie confortable me manque, mais au moins je peux vaguement suppléer au sexe, et tout le reste me semble irréel, comme un rêve. J'ai recommencé à rêver. C'est en général toujours la même chose : je fais une espèce de croisière, quelque part. J'ignore par quel moyen de transport je voyage, mais je sais quand même que je me déplace. Il pourrait s'agir d'un vaisseau spatial, d'un bateau, d'un avion, d'un train... je n'en sais rien. Tout ce qu'il se passe, c'est que j'avance le long d'un couloir pelucheux, que je passe devant des plantes et de petits bassins. Un paysage se déroule à l'extérieur, quand je peux voir l'extérieur, mais je n'y prends pas vraiment garde. Ce pourrait être une planète vue de l'espace, ou des montagnes, un désert, ou même des vues sous-marines. Cela ne m'intéresse pas. Je fais signe à des gens que je connais. Je suis occupé à grignoter un petit en-cas savoureux pour attendre le dîner, et j'ai une serviette de bain sur l'épaule. Je crois que j'ai décidé d'aller nager. L'air est doux. J'entends, sortant d'une cabine, une mélodie langoureuse, très belle, que je crois presque reconnaître. Où que je sois, quel que soit ce moyen de transport, il avance sans aucun heurt, en silence ; pas de bruit, de vibration, d'embarras quelconque. Sécurité parfaite.

Comme j'apprécierai tout cela si jamais je peux à nouveau l'avoir ! Je comprendrai alors ce que cela signifie de se sentir autant protégé, choyé, sans crainte et sûr de soi.

Dans ce rêve, je ne parviens jamais nulle part. Je marche, tout simplement, chaque fois. Toujours le même songe, toujours aussi délicieux. Il débute et se termine au même endroit, rien ne change jamais ; c'est prévisible, réconfortant. Tout est très clair, nettement défini, rien ne me manque.

*

* *

Trentième jour. Les montagnes sont loin derrière nous, et je – nous – longeons le sommet d'un ancien tunnel creusé par la lave.

J'attends de voir une brèche dans ce plafond parce que j'aimerais bien suivre le tunnel à l'intérieur – j'ai l'impression qu'il est assez large pour qu'on marche dedans. Le scaphandre me dit que nous n'allons pas tout à fait dans la direction de la base en longeant cette voie, mais nous ne devons pas en diverger beaucoup parce qu'il me laisse faire. Je mérite bien qu'on me passe mes caprices : la nuit, je ne peux plus me lover en petite boule. Il a décrété que nous perdions trop d'oxygène chaque fois que, en période de repos, nous accolions les membres au corps principal et augmentions le volume de la poitrine, aussi avons-nous cessé d'adopter cette configuration. Au début je détestais vraiment cette sensation d'enfermement (et je ne pouvais plus me gratter), mais je m'y suis fait. Désormais je dois dormir avec mes membres logés dans les membres correspondants du scaphandre.

Le tunnel de lave s'incurve dans le mauvais sens. Je le regarde, il s'éloigne en serpentant, gravit une grande pente jusqu'à un volcan éteint au loin. Ce n'est pas la route, bon sang !

« Si on laissait ça pour continuer dans la bonne direction, maintenant, d'accord ? suggère le scaphandre.

— Très bien », grommelé-je. Je quitte le sommet. Je suis en sueur. Je m'essuie le visage à l'intérieur du casque en le frottant de bas en haut, comme fait un animal pour se gratter. « Je transpire, je dis. Pourquoi me laisses-tu transpirer ? Ça ne devrait pas arriver ! Tu ne devrais pas me laisser transpirer. Tu deviens distrait. Allez, fais ton boulot !

— Désolé », répond le scaphandre sur un ton désagréable.

Je me dis qu'il devrait prendre mon confort un peu plus au sérieux. Après tout, il est là pour ça.

« Si tu veux que ce soit moi qui marche, je peux le faire, lui dis-je.

— Ce n'est pas nécessaire. »

J'espérais qu'il proposerait une pause. Je me sens de nouveau faible, étourdi, et je me rends bien compte que c'est lui qui a accompli l'essentiel du travail quand nous sommes descendus du haut de ce tube de lave. La douleur dans mon ventre me reprend. Nous nous remettons en route sur la plaine recouverte de cailloux. J'ai envie de discuter.

« Tu ne te demandes jamais si tout cela en vaut la peine ?

— Si quoi en vaut la peine ? »

J'entends de nouveau dans sa voix cette nuance de condescendance.

« Eh bien, tu sais, la vie... Vaut-elle tout ce... tracas ?

— Non.

— *Non ?*

— Non, je ne me le demande jamais.

— Et pourquoi pas ? »

Je tâche de poser des questions courtes pendant que nous avançons, histoire de garder mon souffle et mon énergie.

« Je n'ai pas besoin de m'interroger là-dessus, cela n'a pas d'importance.

— Pas d'importance ?

— La question est sans pertinence. Nous vivons, c'est suffisant.

— Oh. Pas plus compliqué, hein ?

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi ? »

Le scaphandre ne dit plus rien. J'attends qu'il parle, mais il se tait. Je me mets à rire, j'agite nos bras communs. « Je veux dire, enfin, quelles sont les fins dernières ? Quel est le sens de tout ça ?

— De quelle couleur est le vent ? Combien fait un bout de ficelle ? »

Là, je dois réfléchir. « Mais c'est quoi, la ficelle ? » finis-je par demander. J'ai l'impression d'avoir raté quelque chose.

« Peu importe. Continuez à marcher. »

Parfois je songe que j'aimerais voir le scaphandre. C'est bizarre, quand j'y pense, de ne jamais être en mesure de voir à qui je parle. Il n'y a que cette voix creuse, pas très différente de la mienne, qui résonne dans l'espace situé entre l'intérieur de mon casque et l'extérieur de mon crâne. Je préférerais pouvoir regarder un visage, ou même, simplement, un objet sur lequel je pourrais fixer mon attention.

Si j'avais encore l'appareil je pourrais prendre une photo du scaphandre et de moi ; si je trouvais de l'eau je pourrais nous voir reflétés...

Il est de ma forme, en plus large, mais son esprit n'est pas le mien, ne dépend pas de moi. J'en reste perplexe, pourtant je suppose qu'il y a une certaine logique dans tout ça. En tout cas, je me réjouis d'avoir choisi le modèle avec intelligence complète, version 1.0 : le type standard, 0.1, n'aurait pas pu me tenir compagnie. Peut-être la sauvegarde de ma santé mentale tient-elle à la place du point sur un numéro de série.

*

* *

La nuit, la cinquante-cinquième nuit. Demain sera le cinquante-sixième jour.

Comment vais-je ? Difficile à dire. Ma respiration se fait

laborieuse, et je suis certain d'avoir maigri. Mes cheveux ont pas mal poussé, et ma barbe a pris des dimensions respectables même si elle est inégale. Je perds des cheveux, et, chaque nuit, je dois me tortiller pour réussir à remettre un bras dans le corps principal du scaphandre et les introduire dans l'unité d'évacuation, sans quoi ils me grattent. Mes douleurs internes me réveillent régulièrement, comme une petite vie autonome qui se débat et me griffe pour sortir.

Parfois je rêve beaucoup, parfois pas du tout. J'ai arrêté de chanter. La plaine continue. J'avais oublié les dimensions monstrueuses des planètes ! Celle-ci est plus petite que la moyenne, pourtant on dirait qu'elle s'étale à l'infini. J'ai très froid, et la vue des étoiles me fait pleurer.

Des rêves érotiques me tourmentent, je ne peux rien y faire. Ils ressemblent à l'ancien, celui où je marche dans le vaisseau, le navire ou autre... mais dans celui-ci, les gens que je croise sont nus, échangent des caresses, et je sais que je vais rejoindre une amante... Quand je me réveille et entreprends de me masturber, il ne se passe rien. J'essaye encore et encore, mais ne parviens qu'à m'éreinter. Peut-être que si le rêve avait davantage de force érotique, davantage de variations... il ne change jamais.

J'ai beaucoup réfléchi à la guerre dernièrement, et je pense être arrivé à la conclusion qu'elle doit cesser. C'est nous que nous abattons en la conduisant, et nous nous détruirons en vainquant. Toutes nos statistiques, toutes nos prévisions signifient d'autant moins qu'elles semblent plus significatives. Avec nos manœuvres militaires, nous cédon pas à un ennemi donné mais à tout ce que nous avons toujours combattu en nous-mêmes. Nous ne devrions pas nous laisser entraîner, la sagesse est de ne pas agir ; nous avons échangé notre ironie raffinée pour une piété mécanique, et la foi contre laquelle nous luttons s'avère la nôtre !

Dégager, en-dehors, intact.

Est-ce que je viens de dire ça ?

Il m'a semblé que le scaphandre avait parlé ; je n'en suis pas sûr. Parfois je me dis qu'il me parle sans discontinuer pendant que je dors. Si ça se trouve, il me parle aussi sans discontinuer quand je suis éveillé, mais je ne l'entends que par moments. Je crois qu'il veut m'imiter, qu'il essaye de prendre exactement ma voix. Peut-être veut-il me rendre fou, je ne sais pas.

Parfois je me demande lequel de nous deux vient de dire quelque chose.

Je frissonne, je tente en vain de me retourner dans ma coquille. Je voudrais être ailleurs, je voudrais que rien de tout ça ne soit jamais

arrivé ! Je voudrais que cela ne soit qu'un songe, mais, de même que les couleurs de la terre et de l'air, tout est trop concret.

J'ai vraiment froid, et la vue des étoiles me fait pleurer.

« *“En-dedans en-dehors, dedans en-dehors,
En-dedans en-dehors, dedans en-dehors !”* »

« La ferme !

— Oh, vous vous décidez enfin à me parler...

— J'ai dit *la ferme* !

— Mais je ne disais rien.

— Tu chantaïs !

— Je ne chante pas, moi. C'est vous qui chantiez.

— Ne me mens pas ! Comment oses-tu me mentir ! Tu chantaïs !

— Mais je vous assure...

— Si, tu chantaïs ! Je t'ai entendu !

— Vous criez, là. Calmez-vous. Il nous reste beaucoup de chemin à faire, et nous n'y arriverons pas si vous...

— Ne t'avise pas de me dire de la fermer !

— Je ne l'ai pas fait, c'est vous qui m'avez dit de la fermer.

— Quoi ?

— J'ai dit...

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai...

— Quoi ? Qu'est-ce que... qui est là ?

— Essayez au moins...

— Qui est là, qui es-tu ? Oh non, pitié...

— Écou...

— Non ! Pitié...

— Quoi ?

— Pitié...

— Quoi ?

— Pitié... pitié... oh, pitié... »

Je ne sais pas quel jour nous sommes. Je ne sais pas où je suis ni jusqu'où je suis arrivé ni la distance qu'il reste à parcourir.

J'ai retrouvé ma santé mentale. Il n'y a jamais eu de voix du scaphandre. J'ai tout inventé, c'était ma propre voix depuis le début ! Dans quel état je pouvais bien être pour tout imaginer, pour être à ce point incapable de supporter de rester seul ici, en bas, tout seul, au point de créer quelqu'un à qui parler, comme un gamin malheureux qui s'invente un ami imaginaire... J'y ai cru quand j'entendais la voix, mais je ne l'entends plus. Même quand elle me paraissait entièrement

crédible, elle ne représentait jamais que le calme désolé de la démence. C'était provisoire, heureusement. Comme tout.

Je ne regarde plus les étoiles, de crainte qu'elles aussi se mettent à me parler.

Si ça se trouve, la base se situe dans le noyau planétaire. Peut-être que je marche sans fin autour sans jamais pouvoir m'en rapprocher.

Mes membres se meuvent d'eux-mêmes à présent, comme un mécanisme programmé. J'ai à peine besoin d'y penser. Tout est comme il se doit.

Nous n'avons pas besoin des machines, pas davantage qu'elles ont besoin de nous. Nous nous sommes seulement mis dans la tête qu'elles nous étaient nécessaires. Elles ne comptent pas, elles seules ont besoin d'elles. Bien sûr qu'un scaphandre intelligent m'aurait jeté dehors pour survivre ! Nous ne les avons pas créées pour qu'elles nous ressemblent, mais finalement c'est ainsi que ça fonctionne.

Nous avons bâti des êtres un peu plus proches de la perfection que nous-mêmes, et j'imagine que c'est là le seul moyen de progresser. À eux de faire de même. Je doute qu'ils y parviennent, aussi seront-ils, pour toujours, moins et plus que nous. Ce n'est qu'un ensemble, au final, un fragment chuchoté d'interrogation perdu dans les blizzards vides de bruit blanc qui hululent par tout l'univers, une oasis fugitive dans un désert infini, un morceau anormal de notre labeur où nous nous sommes transcendés ; ils n'en sont que le reliquat.

Devenir fou dans une combinaison spatiale. Putain.

Je crois que j'ai déjà dépassé depuis quelque temps l'emplacement de la base et qu'il n'y avait plus rien. Je marche toujours, je ne suis pas sûr de savoir comment m'arrêter.

Je suis un satellite : eux aussi ne se maintiennent en altitude qu'en dégringolant pour toujours.

Le scaphandre autour de moi est mort, brûlé, couturé, noirci, sans vie. Je ne comprends même pas comment j'ai pu le rêver vivant. Rien que l'idée me fait frissonner.

Le missile-couteau d'un drone sentinelle repéra sur l'horizon la silhouette à cinq kilomètres de distance ; elle suivait une crête peu élevée. Il prit soigneusement la mesure de l'objet, sans bouger de sa crevasse au milieu des rochers. Il opéra une triangulation grâce aux torsions sensibles de son monofilament externe, puis s'éleva lentement de sa cachette jusqu'à se trouver en vue d'un missile éclaireur logé sur une colline, dix kilomètres derrière lui. Il lui envoya un bref signal et reçut un peu plus tard la réponse de son drone distant.

Le drone arriva quelques minutes plus tard, décrivit une large courbe autour de la silhouette suspecte. Il lâcha, ce faisant, d'autres missiles, les déploya en un anneau centré sur la cible potentielle.

Que faire maintenant ? Le drone devait se forger sa propre opinion. La base ne transmettrait pas tant que les forces inconnues qui avaient frappé le dernier module en approche pouvaient rester dans les parages. L'attente avait été longue, mais ils avaient survécu jusqu'à ce moment, et l'armement lourd les rejoindrait bientôt.

Le drone observa la silhouette qui trébuchait, dérapait dans les scories au-dessous de la crête, laissant dans son sillage un panache mou de poussière. Elle parvint au bas de la pente, puis entreprit de traverser le grand bassin couvert de gravier, sans apparemment se rendre compte de l'attention qu'on lui accordait.

Le drone envoya un missile-couteau s'approcher de l'objet. Celui-ci flotta dans son dos, scanna de faibles émissions électroniques, essaya d'entrer en communication sans recevoir de réponse, puis contourna la silhouette pour lui faire face et transmettre par laser à son drone la vision qu'il avait de l'avant balaféré du scaphandre.

Lequel s'arrêta, demeura immobile. Il leva une main, comme pour faire signe au petit missile qui planait quelques mètres devant lui. Le drone s'approcha, en altitude, en observateur. Enfin, ayant suffisamment collecté d'informations, il descendit du ciel en une glissade silencieuse et s'arrêta à un mètre de la silhouette, qui montra du doigt la masse noircie que constituait le système de communication fixé sur sa poitrine. Ensuite elle désigna le côté de son casque et tapota sa visière. Le drone s'inclina une fois, comme pour acquiescer, puis flotta plus près et s'appuya doucement contre la visière du casque, transmettant ses paroles par vibrations.

« Nous savons qui vous êtes. Que s'est-il passé ?

— Il était vivant quand nous sommes tombés, mais je n'avais pas de médicaments disponibles. L'abrasion générale a provoqué une lente fuite d'oxygène, et finalement le recycleur a cessé de fonctionner. Je ne pouvais rien faire.

— Vous avez marché pendant tout ce chemin ?

— Depuis l'équateur, à peu près.

— Quand est-il mort ?

— Ça fait trente-quatre jours.

— Pourquoi n'avez-vous pas éjecté le corps ? Vous auriez pu avancer plus vite. »

Le scaphandre amorça un haussement d'épaules. « On peut appeler ça de la sentimentalité.

— Montez. Je vous porte vers une issue.

— Merci. »

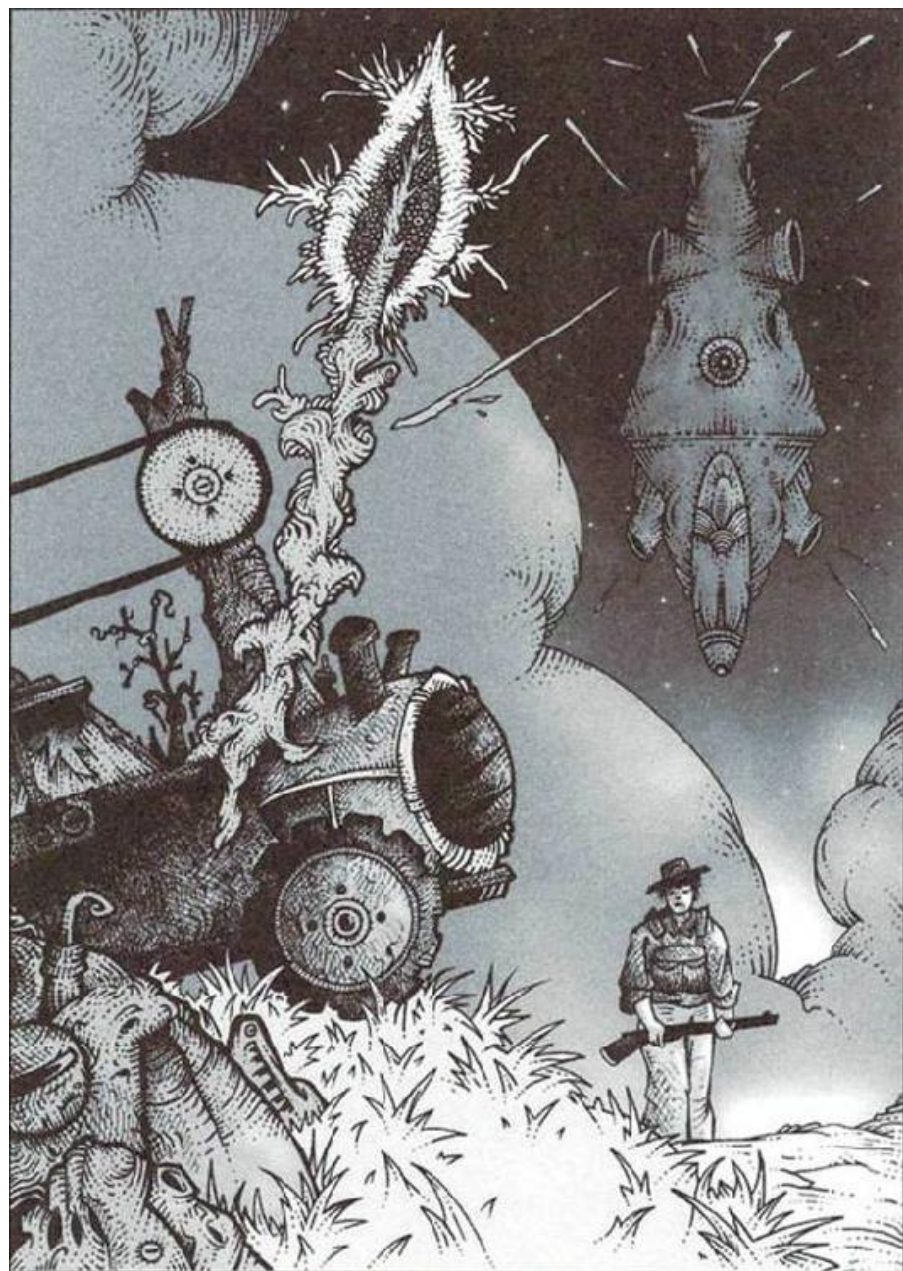
Le drone s'abaissa à mi-hauteur du scaphandre qui se hissa sur lui et s'assit.

Le cadavre à l'intérieur suivait mollement le mouvement. Il était encore très bien préservé, malgré la déshydratation qui avait tendu et bruni sa peau. Les dents s'exhibaient en un grand sourire entendu adressé au monde stérile, et le crâne partait en arrière sur les vertèbres supérieures bloquées en position, droites, triomphantes.

« Vous êtes bien installé ? » cria le drone à travers la matière du scaphandre, lequel hochait la tête sous l'œil d'un missile-couteau à proximité.

« Oui, mais tout m'est plus ou moins pénible. » Le scaphandre désigna la surface écorchée, brûlée, de son corps. « J'ai mal. »

Nettoyage



LE PREMIER DON TOMBA sur un élevage de porcs en Nouvelle-Angleterre. Il surgit de nulle part cinq mètres au-dessus d'une annexe décrépite, en traversa le toit, rebondit sur une citerne et démolit un tracteur dépouillé de ses roues dont le moteur actionnait une scie à bande.

Bruce Losey fonça hors de sa maison, son fusil de chasse à la main, prêt à envoyer l'intrus au royaume des cieux. Mais tout ce qu'il vit, ce fut une espèce de monstrueux tas de plumes de paon posé sur son vieux tracteur échoué sur le flanc ; l'engin perdait son carburant et paraissait bien ne plus jamais pouvoir remarcher. Bruce considéra le trou dans son toit et cracha dans une pile de bûches. « Putains de supersoniques ! »

Il essaya de déplacer l'objet qui avait bousillé son tracteur, troué son toit et cabossé sa citerne, mais se brûla les mains et sauta en l'air. Levant des yeux méfiants vers le ciel, il retourna dans sa maison pour appeler la police.

Cesare Borges, l'homme à la tête de la puissante Compagnie des Combinés Industriels et Militaires, était à son bureau, plongé dans la lecture d'un article fascinant intitulé *La prière, un guide pour l'investissement* ? Son intercom bourdonna.

« Oui ? »

— Le professeur Feldman demande à vous voir, monsieur.

— Qui ?

— Un certain professeur Feldman, monsieur.

— Ah ouais ?

— Oui, monsieur. Il dit qu'il vous apporte les résultats de l'étude préliminaire effectuée sur... » Il y eut quelques mots échangés, que Cesare ne saisit pas. « ... sur le Projet pour les Ressources Alternatives.

— Le quoi ?

— Le Projet pour les Ressources Alternatives, monsieur. Il semble que ce projet ait débuté l'année dernière. Le professeur attend déjà depuis un moment, monsieur.

— Je le verrai plus tard. »

Cesare éteignit l'intercom et revint à son numéro du *Reader's Digest*.

« Bon sang, moi je n'ai aucune idée de ce que c'est !

— Je me dis qu'il a dû tomber d'un supersonique. »

Le flic en uniforme se frotta le menton. Son coéquipier tâta du bout d'un bâton le gros tas étalé sur le vieux tracteur. Le truc faisait à peu près trois mètres de long, un de diamètre. On ne voyait pas ce que ça pouvait être, en tout cas ses couleurs n'arrêtaient pas de bouger, de changer, et tout ce qui le touchait se mettait à chauffer. Le morceau de bois fumait.

« Et d'abord, qui on peut bien avertir ? » s'interrogea le flic au bâton.

Il voulait régler cette histoire au plus vite afin de s'éloigner de la puanteur des cochons en provenance de la porcherie, de l'autre côté de la cour.

« Eh bien... la FAA^[1], je suppose, répondit l'autre, ou peut-être l'Air Force. J'en sais rien. »

Il ôta sa casquette et en tripota l'insigne, souffla dessus, le polit sur sa manche.

« En tout cas, je réclame des dommages et intérêts au propriétaire, quel qu'il soit », assura Bruce tandis qu'ils retournaient tous trois dans la maison. « Ce machin a fait un paquet de dégâts, et je vais en avoir pour des sous à réparer. Mon tracteur, là, il était presque neuf, vous savez. Je vous l'dis, moi : on n'est plus en sécurité nulle part avec ces gros avions.

— Hmm.

— Hon.

— Hé ! » Bruce s'arrêta et, l'air inquiet, regarda les deux flics. « Vous croyez que ça existe, des supersoniques libériens ? »

Le professeur Feldman attendait dans l'antichambre de l'antichambre de la suite de Cesare, au dernier étage de la tour CCIM à Manhattan, et, pour la quatre-vingtième fois à peu près, parcourait le résumé de son rapport.

Le secrétaire, un jeune homme à la coupe de cheveux bien nette, pourvu d'un terminal IBM 9000 et d'un pistolet mitrailleur, avait haussé les épaules non sans sympathie. Au moins avait-il bien voulu appeler directement Cesare dans son bureau. Suite à quoi le professeur avait annoncé qu'il ne lui restait plus qu'à attendre en retournant s'asseoir. Sept autres personnes souhaitaient voir Cesare ; deux d'entre elles étaient des généraux de l'Air Force, une autre le ministre des Affaires Étrangères d'un important pays en voie de développement.

Elles avaient toutes l'air nerveux sans leurs secrétaires respectifs, qui avaient dû rester dans l'antichambre de l'antichambre de l'antichambre pour ne pas encombrer l'antichambre de l'antichambre. Tous ces gens avaient déclaré attendre depuis au moins trois semaines, à raison de sept ou huit heures par jour et cinq jours par semaine.

Pour le professeur, c'était le premier jour.

Le vaisseau-manufacture se mouvait dans l'espace au milieu d'un des bras riches en poussière de la galaxie principale ; ses champs en réseau s'étendaient devant lui, immenses bras invisibles qui moissonnaient tel un chalut, convoaient le matériau ainsi piégé jusque dans les transmutateurs de premier niveau.

Au mess de la troisième équipe de nettoyage, les choses s'annonçaient mal pour Matriapoll Trasnevoleurken-iffregienlourdissime (Junior). Il avait presque bouclé un circuit complet autour de la salle sans toucher le sol quand une chaise pliable s'était pliée sous lui. Il lui fallait à présent tout reprendre du début avec une patte liée derrière le dos. Les autres membres de l'équipe pariaient sur son prochain point de chute et lui hurlaient des insultes.

« 7833 Matriapoll et ses auxiliaires convoqués salle de réunion quatorze ! » beugla le haut-parleur du mess.

En toute logique, Matriapoll aurait dû trouver l'interruption bienvenue, mais à ce moment précis il se tenait sur ledit haut-parleur, depuis lequel il essayait d'attraper un plafonnier ; le choc d'entendre crépiter l'engin sous lui le fit lâcher prise. Il s'affala par terre sous les rires et les huées.

« Enfoirés ! fit-il.

— Allons, Matty... » gloussèrent ses auxiliaires, Uno et Duo. Ils détachèrent très vite le membre lié de leurs petites mains agiles, époussetèrent leur maître, rajustèrent sa tenue puis filèrent devant tandis que Matriapoll réglait ses dettes aux autres membres de l'équipe avant de partir vers la salle de réunion.

L'Air Force non plus ne savait pas de quoi il s'agissait, en tout cas ils assurèrent que cela ne venait pas de chez eux. Et ils furent on ne peut plus clairs : ils ne verseraient aucun dédommagement. Ils décidèrent toutefois d'emporter le machin, histoire de voir de quoi il retournait.

Ils arrivèrent avec un gros camion qui peina à manœuvrer dans le sentier menant à la ferme et abattit un ou deux mètres de clôture.

Bruce affirma qu'il les poursuivrait en justice.

Ils emportèrent le paquet enveloppé dans de l'amiante.

À la base de Mercantile City, ils tâchèrent d'identifier l'objet, mais à part supposer – à en juger par son aspect – que cet emballage aux couleurs étranges qui ressemblait à de la nacre devait contenir quelque chose, ils avançaient assez peu.

Quelqu'un de la CCIM entendit parler de ce mystère ; la Compagnie se proposa d'ouvrir le contenant, ou du moins de poursuivre les tentatives dans ce sens, à supposer que l'Air Force veuille bien le lui remettre.

Les militaires y réfléchirent. Ce paquet impénétrable résistait à tous les efforts entrepris pour l'ouvrir, ou même en distinguer l'intérieur. Les outils en métal fondaient à son contact ; les flammes des chalumeaux à acétylène léchaient cette couche de pseudonacre sans produire aucun effet discernable ; idem pour les lances thermiques ; des explosifs à charge dirigée avaient soufflé le truc d'un bout du hangar à l'autre sans l'abîmer ; enfin, des rayons laser avaient rebondi dessus et sérieusement éraflé le toit.

Quelques jours plus tard, un camion quittait la base de Mercantile City en direction du laboratoire CCIM le plus proche.

Le professeur Feldman s'était lancé dans une série de parties d'échecs contre le ministre des Affaires Étrangères. Deux autres personnes avaient fait leur entrée dans l'antichambre de l'antichambre et attendaient. Un des généraux avait dû abandonner, on ne le voyait plus. Le professeur Feldman se rendait compte qu'il se passerait peut-être pas mal de temps avant que M. Borges lui accorde une audience. Il avait le sentiment décourageant que, lorsqu'il pourrait enfin voir le chef, tous les problèmes auxquels le PRA était supposé apporter un début de remède auraient disparu d'une manière ou d'une autre.

Le ministre des Affaires Étrangères n'était pas très bon aux échecs.

La navette en distorsion traversait l'espace.

Matriapoll fouillait ce qui, chez son espèce, tenait lieu de nez, considérant le spectacle présenté sur l'écran de la cabine de contrôle. Le programme était ennuyeux au possible : encore un de ces jeux télévisés où les gens répondaient à des questions scandaleusement faciles et gagnaient des cadeaux d'une valeur scandaleusement élevée, mais Matriapoll gardait l'œil dessus pour les mignonnes hôtesse

exhibaient les cadeaux au public. La verte, notamment, arborait le plus superbe trio de phnysthens qu'il ait jamais vu.

L'émission s'interrompt soudain pour être remplacée par une image du ciel et des étoiles. L'une d'elles avait été cerclée de rouge par l'ordinateur du vaisseau.

« C'est là qu'on va ? demanda une voix aiguë derrière Matriapoll.

Oui », répondit-il à Duo.

Le petit animal enroula ses bras autour du cou de Matriapoll, regarda par-dessus son épaule, se frottant le museau contre le col de son maître.

« C'est là qu'on a calé le transporteur ?

— Pile là, sur le soleil de ce système. » Matty fronça les sourcils.

« Du moins qu'on est *censé* l'avoir calé. »

Un autre Don fit son apparition au Kansas, un troisième au Texas. Les ouvriers d'une plate-forme pétrolière dans le golfe du Mexique en virent tomber un dans l'eau. On ne savait toujours pas comment les ouvrir. On essayait de les bombarder de lumière, d'ondes radio, rayons X et gamma ; on avait même employé des équipements à ultrasons. Les objets du Kansas et du Texas demeuraient eux aussi impénétrables.

Finalement, on plaça le premier paquet dans une chambre à vide. Cela ne donna rien non plus, jusqu'au moment où on pensa à chauffer un côté tout en gelant l'autre. La chose s'enroula comme un papier de bonbon, et, pendant un instant, les personnes hors de la pièce purent admirer un truc évoquant un hybride d'armure et de missile avant que le tout explose et prenne feu.

Il ne restait donc qu'un tas de débris vraiment bizarres, mais la fois d'après...

Cesare parlait au téléphone.

« Je suis débordé, compris ? Beaucoup de gens attendent que je les reçoive. De quoi s'agit-il ? »

Le combiné fit du bruit. Cesare leva les yeux sur les silhouettes des gratte-ciel de Manhattan, puis prononça : « Ah ouais ? »

L'appareil insista. Cesare hocha la tête. Il inspecta ses ongles, poussa un soupir.

À cet instant précis, un général passa derrière la fenêtre du bureau du grand homme ; il se balançait au bout d'une corde nouée à sa taille et s'efforçait d'attirer l'attention sur les plans d'un nouveau

bombardier d'altitude qu'il avait dans la main. Cesare regardait son téléphone.

« Quoi ? »

La corde réapparut, vide, et une liasse de documents flotta un instant de l'autre côté de la vitre avant que la brise s'empare des feuilles et les fasse dériver doucement sur quatre-vingts étages, jusqu'en bas.

« Et il flotte comme ça, sans moteur, sans bruit, sans rien ? »

La corde pendait à présent juste derrière la fenêtre, avec un reliquat de nœud mal fichu à son extrémité.

« De l'anti-gravité ? Ben voyons. »

Cesare raccrocha sans rien ajouter. *Cerné par les imbéciles*, se dit-il.

Les Dons se mirent à entrer en scène un peu partout. On en découvrit plusieurs en Europe, un en Australie, deux en Afrique, trois en Amérique du Sud.

La CCIM en avait treize : onze apparus sur le territoire des États-Unis, un venu d'Amérique du Sud et un d'Afrique. Elle savait désormais les ouvrir sans en abîmer le contenu, un contenu vraiment fort étrange.

Un des machins passait son temps à vouloir s'en aller sur ses cinq pattes ; il avait un peu l'allure d'une araignée. Un autre flottait simplement dans l'air sans aucun soutien apparent, il ressemblait vaguement à une machine à écrire avec des phares. Un autre encore, de la taille d'une petite automobile, s'adressait à toutes les personnes à cheveux blonds dans une langue exclusivement constituée, semblait-il, de grognements et de bruits de pets. Il y en avait un dont la forme et la taille paraissaient différentes chaque fois qu'on le regardait. Tous ces objets étaient très difficiles à démonter, et l'analyse des fragments qu'on réussissait à grand-peine à détacher ne donnait aucun résultat sensé.

Le professeur Feldman était assis à côté du chef de la police qui voulait voir Cesare pour lui demander s'il disposait d'informations concernant le général de l'Air Force qui, selon les éléments existants, s'était jeté du haut du toit de l'immeuble quelques jours auparavant. L'autre général, qui attendait toujours, avait indiqué son incapacité à aider les autorités civiles dans leurs investigations.

« Échec et mat, annonça le professeur Feldman au bout de huit coups.

— Vous êtes sûr ? » demanda le ministre des Affaires Étrangères en se penchant sur l'échiquier. Feldman allait lui répondre quand le jeune secrétaire lui tapa sur l'épaule.

« Professeur Feldman ?

— Oui ?

— Voulez-vous entrer ? M. Borges va vous recevoir tout de suite. »

L'homme alla se rasseoir. Le professeur, abasourdi, considéra les autres. Ils le fusillaient de ce regard tout particulier que les envieux réservent à l'indigne veinard. Le général survivant lui adressa sans se cacher une grimace avant de jeter un coup d'œil significatif à la mosaïque de décorations ornant un côté de sa poitrine. Feldman rassembla ses documents dans le plus complet silence, donna son panier-repas et ses magazines au policier. Il redressa sa cravate, marcha sur la porte de la démarche la plus ferme possible. Il se demandait, éperdu, pourquoi on le convoquait avant ceux qui avaient attendu beaucoup plus longtemps que lui.

Cesare Borges redressa sa cravate, repoussa son numéro du *National Geographic* et vida dans sa corbeille la petite boîte avec les noms des autres personnes présentes dans l'antichambre de l'antichambre. Le papier portant le nom du professeur Feldman marquait désormais la page dans la revue.

« Alors ? » demanda Cesare quand le professeur entra dans la pièce.

Il lui désigna un siège devant son immense bureau. Feldman s'assit, s'éclaircit la gorge. Il prit plusieurs documents, les étala avec déférence sur le meuble.

« Eh bien, monsieur, voici quelques-uns des éléments sur lesquels nous avons travaillé au cours de la première phase de ce que je me plais à dénommer...

— C'est quoi ça ? » grogna Cesare en prenant une feuille avec un dessin dessus.

« Ça ? Euh... ceci, c'est une conception entièrement nouvelle de presse à boue permettant de fabriquer des briques dans un environnement à basse technologie. »

Cesare le considéra, prit une autre feuille. « Et ça ?

— La vue en coupe de toilettes révolutionnaires – faible coût et haute longévité –, prévues pour économiser un maximum d'eau.

— Vous avez claqué deux millions des dollars de cette compagnie pour concevoir des *chiottes* ? s'enquit Cesare d'une voix rauque.

— Eh bien, monsieur, c'est vraiment important. Il ne s'agit là que d'un des éléments d'un système global d'infrastructures

interdépendantes de faible coût et d'usage pratique, conçues spécialement pour le Tiers Monde. Évidemment, leur production devrait sans doute amortir très vite les investissements mis en jeu pour leur développement, mais nous sommes tombés d'accord sur le fait qu'il serait excellent pour l'image publique de la compagnie et des universités associées au projet que la marge réelle du prix de vente final soit nulle.

— Ah bon ? »

Le professeur eut une toux nerveuse. « Je crois, monsieur. Cette idée a été évoquée lors de la dernière réunion des actionnaires. Les fonds pour le projet ont été alloués lors de cette même réunion, mais l'étude préliminaire de viabilité avait d'abord...

— Une minute », coupa Cesare en levant la main. Il posa l'autre sur l'intercom qui bourdonnait. « Oui ?

— Un appel sur la ligne deux, monsieur. »

Cesare décrocha. Feldman s'assit au fond de son siège et s'interrogea sur la suite. « Vous êtes sûr ? fit Borges. Et on peut vraiment utiliser ça ? Vous avez intérêt à ne pas vous tromper ! OK. Laissez tout en plan, j'arrive. » Il raccrocha le combiné, appuya sèchement sur un bouton de son intercom. « Sortez-moi l'hélicoptère et faites préparer le jet.

— Euh... monsieur Borges... » commença le professeur Feldman tandis que Cesare ouvrait un tiroir de son bureau et en sortait un sac de voyage. L'autre leva la main.

« Pas maintenant, vieux, je dois y aller. Vous attendrez dans l'antichambre de l'antichambre que je vous fasse rappeler, ce ne sera pas long. À la prochaine. »

Et il était parti, par son ascenseur réservé, sur le toit, dans son hélicoptère particulier qui l'emmènerait à l'aérodrome de la CCIM où l'attendait son avion privé. Le jeune secrétaire fit son entrée dans le bureau et ramena le professeur Feldman, avec ses documents, dans l'antichambre de l'antichambre où personne ne lui adressa la parole ; le ministre des Affaires Étrangères et le policier jouaient aux échecs avec son échiquier.

« Par les trous noirs ! s'écria Matriapoll.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Matty ? » s'inquiéta Uno.

Dans la cabine de contrôle, ils regardaient tous les trois un déploiement complexe de voyants et d'écrans qui leur fournissait une vue analytique de l'ensemble du système planétaire et de l'espace environnant. Une petite lumière rouge venait d'apparaître tout près de

la troisième planète en comptant à partir de l'étoile.

« Je vais te dire ce qui ne va pas, annonça Matriapoll en faisant claqueter ses sourcils, contrarié. Ce transporteur est hors service, et comment !

— Il ne fonctionne pas, Matty ?

— Il fonctionne, mais pas correctement. Il est censé déposer le bazar ici... », Matriapoll désigna une zone orange au-dessus de la surface de l'étoile, « ... mais ce n'est pas ce qu'il fait. Il le met là. »

Matty désigna un autre endroit sur l'écran : la troisième planète.

« Et c'est pas bien ? »

Leur maître regarda ses deux auxiliaires. Assis sur le dossier de sa chaise, ils lui rendirent son regard en penchant la tête de côté. Duo se lécha la figure.

« Bande de phnysthens, vous n'écoutez jamais pendant les briefings ?

— Mais si, bien sûr qu'on écoute !

— Alors vous devriez savoir que ce monde est habité.

— Oh, lui ? On croyait que c'était celui avec les jolis anneaux autour.

— Je rêve », soupira Matriapoll.

Il dirigea la navette vers la planète perturbatrice.

Le jet s'éleva sans un bruit au-dessus de l'aérodrome. Les généraux eurent l'air ravi, Cesare fit semblant de trouver la chose banale. L'avion se déplaçait à présent à l'horizontale, il était assez haut pour que les personnes dans la tribune voient le disque plat attaché dessous : c'était lui qui fournissait toute l'énergie. Le véhicule fila au-dessus du désert du Nevada.

Quelqu'un tendit à Cesare une paire de jumelles et lui indiqua où regarder. Tout ce qu'il vit, ce fut un blockhaus blanc éblouissant sous le soleil, à des kilomètres.

Et puis l'avion apparut au coin de sa vision magnifiée. Un éclair aveuglant en bondit, parvint instantanément au blockhaus et le réduisit en un nuage de poussière.

« Hmm, commenta Cesare.

— Qu'en pensez-vous, monsieur ? » demanda le responsable local de la CCIM, un jeune homme du nom de Fosse.

« Ça dépend ; peut-on produire ces engins ?

— Nous pensons en être capables d'ici peu, monsieur. L'une des dernières machines récupérées semble se complaire à démonter les autres. Nous pouvons envisager de comprendre précisément leur

conception, ce qui représente la moitié du chemin.

— Bon, mais d'où viennent ces trucs ?

— En toute franchise, monsieur, nous n'en savons rien. »

Ils se retournèrent vers le désert quand le grondement dû à l'explosion du blockhaus parvint à la tribune. Le jet arrivait lui aussi, il ralentissait pour son atterrissage vertical.

« Sommes-nous certains que ce n'est pas aux Cocos ?

— Oh, absolument, monsieur. S'ils étaient en mesure d'envahir notre espace aérien avec des engins d'une telle taille sans alerter nos radars, ils nous expédieraient des bombes H plutôt que la fine fleur de leur technologie !

— Oui, logique. »

Les généraux se mettaient en file pour quitter la tribune ; une flotte d'hélicoptères attendait les divers dignitaires, civils et militaires. Une poignée d'agents de sécurité s'assuraient que ni les gradés de l'armée ni les subordonnés de la CCIM ne viennent importuner Cesare pendant sa conversation avec Fosse.

« Je crois comprendre que le Président nous a donné carte blanche pour un développement en liaison avec les forces armées, monsieur.

— Qui ça ? Ah oui, le Président. Bien. Très bien. Faites, alors. Ceci m'intéresse, Fosse, je crois que je vais rester un petit moment en Californie, prendre un peu de repos, garder un œil sur cette affaire. C'est la folie là-bas à l'Est, vous savez.

— Naturellement, monsieur. »

« Oh, funérailles ! s'exclama Matriapoll. Ils les ont trouvés. Regardez ça ! » Il montra le manifeste de tous les objets que le transporteur défaillant avait déportés sur la Terre au lieu du soleil. Les deux petites créatures derrière lui firent « Tss, tss ! » et secouèrent la tête. « Mais regardez ça ! reprit leur maître. Un traducteur destiné au Grenbrethg, un ensemble d'inspection des égouts, une échelle d'escalade pour bambins, un hover-lit pour un bordel de Bloorthanaee, un réparateur modèle élémentaire, un sous-marin à gaz individuel, un symbole phallique striyen, un... oh non : une tapette à mouche Schpleebop !

— Ça sent mauvais, hein ? » remarqua Uno.

Matriapoll lui tapota la tête. « Bien senti, petit. Très mauvais. Un vrai désastre : on a peut-être déjà un culte du cargo là en bas, ou je ne sais quoi. Fais chauffer l'éthergraphe, je dois transmettre ça au vaisseau. »

« ... et aussi outré que cela puisse paraître, mon opinion est que, de même que notre grand pays a – du moins par le passé – jugé bon de fournir un support occulte aux démocraties en situation de subversion interne guidée par l'étranger, de même nous nous retrouvons à présent bénéficiaires de l'aide d'une super-puissance venue d'ailleurs. Et pourquoi cela ? Je vais vous le dire ! Parce qu'ils reconnaissent l'Occident, nos États-Unis d'Amérique, comme les véritables représentants de tout ce qui est honnêteté et décence sur cette planète. Ils veulent nous aider à contenir la menace soviétique ! Maintenant, que nous ayons ou non besoin de leur appui pour cela est un point de détail discutable, certes... mais s'ils tiennent à nous apporter leur aide, eh bien, moi, en tout cas, quand on me donne un cheval je n'en regarde pas les dents. Je dis : prenons-le par les cornes, fonçons ! »

Cesare s'assit sous des applaudissements mesurés.

La grande salle de réunion du Siège Côte Ouest de la CCIM était bourrée de personnel aussi bien civil que militaire. Tous avaient écouté avec attention ce que les scientifiques et les généraux avaient à dire ; la grande majorité découvraient toute l'histoire. La Compagnie et l'US Air Force, en liaison avec l'Army et même la Navy, lançaient un programme de Recherche & Développement conjoint sur la Nouvelle Technologie (ainsi qu'avait été désigné le phénomène), et comptaient bien disposer dans un proche avenir d'une avance décisive sur les Soviétiques.

En son for intérieur, Cesare était convaincu que ces Dons venaient de Dieu, mais on l'avait dissuadé d'en faire état en public. Les rédacteurs du discours semblaient pencher pour une intervention extraterrestre bienveillante ; et tant que les USA avaient de quoi écraser les cocos, Cesare n'y trouvait rien à redire.

« Superbe discours, monsieur, lui assura Fosse.

— Merci. Vous avez raison, je crois qu'ils ont bien compris ce qui nous attend désormais. Mais il nous faut à présent considérer avec la plus grande attention la question de la sécurité : à la moindre fuite, les Russkofs pourraient avoir vent de l'opération et procéder à une frappe préventive.

— Eh bien, je pense qu'ils finiront par découvrir la chose en dépit de toutes les précautions de sécurité, monsieur. Vous savez comment sont les scientifiques, parfois.

— Hmm. Cela suffirait à déclencher une Troisième Guerre Mondiale, avec ces malades !

— Certes. Il nous reste à espérer que nous serons en mesure de

développer assez rapidement la Nouvelle Technologie pour que...

— Hmm. »

Date stellaire : 0475 39709 GMT (Galactic Mean Time). Réf : 283746352 = 728495 / dheyquidhajvncjflzmxj / 27846 539836575/azertyuiop + drmsfltd/MMM. Début de message : ESPÈCES D'ABRUTIS IMBÉCILES FEIGNANTS INCOMPÉTENTS VOUS VOUS AMUSEZ À CRACHER DES OBJETS EN PLEIN SUR UNE DES BOULES DE ROCHES LES PLUS MALADIVEMENT EXPLOSIVES QUE J'AI JAMAIS EU LA MALCHANCE D'APPROCHER À MOINS D'UNE ANNÉE-LUMIÈRE. SI VOUS POUVIEZ VOIR LE FOUTOIR EN BAS VOUS EN DÉGUEULERIEZ. MOI JE L'AI VU ET J'AI DÉGUEULÉ PARTOUT SUR MES AUXILIAIRES QUI N'ONT PAS APPRÉCIÉ. ARRÊTEZ CE (Grossièreté ôtée du message par l'unité éthergraphique embarquée) DE TRANSPORTEUR AVANT QUE LES AUTRES DINGUES ÉCLATENT LA MOITIÉ DE LEUR PLANÈTE. DÉMONTÉZ LE BOUSIN OU DÉBITEZ-LE À LA HACHE SI BESOIN MAIS ARRÊTEZ-LE !

Bien cordialement,
7833 Matriapoll, U-N.S.3

Cesare était de retour dans son bureau de Manhattan avec Fosse, qu'il appréciait ; il l'avait ramené sur la côte Est pour que le jeunot ait une idée de la manière dont on réglait les choses au sommet.

« Vous avez terminé ? » demanda-t-il.

Fosse leva les yeux de l'article *L'intérêt d'accroître sa puissance de prière*. « Oui, monsieur.

— Hmm. »

Cesare reprit le petit magazine et fit glisser sur le bureau un exemplaire d'un pamphlet intitulé *Dieu fait des affaires*.

On toqua à la fenêtre.

Surpris, les deux hommes tournèrent la tête et virent une silhouette étrange assise sur ce qui avait tout l'air d'une table basse flottant toute seule juste à l'extérieur. Son identité et sa nature restaient indéterminées, mais la chose se tenait à son support d'une main – ou patte –, frappait sur la vitre d'une autre, employait une troisième à tripoter vaguement l'extrémité d'une corde qui pendait non loin.

« Sssssssssseigneur », balbutia Cesare.

Il tendit lentement la main vers un tiroir où se trouvaient un bouton d'alarme et une arme de poing. La créature sur la table basse poussa doucement la fenêtre, qui se brisa. L'être entra en époussetant des bouts de verre sur son scaphandre velu. Son visage était d'un rouge vif atroce.

« Première personne du singulier atteint l'orgasme en langage familier à l'intérieur d'une flatulence », annonça-t-il. Il eut l'air contrarié et émit quelques sons incohérents à l'adresse d'une grille située à hauteur de son ventre, laquelle répliqua. Il releva la tête et reprit : « Désolé. Comme je disais, je viens en paix. »

Cesare brandit l'arme et fit feu.

Les balles rebondirent sur un champ de forces invisible, l'une d'elles ricocha vers le bureau où elle détruisit un gadget hors de prix. La monstruosité sur la table à café sembla mal le prendre.

« Bande de salauds ! » cria-t-elle.

Elle sortit d'un holster un grand pistolet et l'actionna en direction de Cesare. Un nuage de gaz vert fluo enveloppa le visage de l'homme, qui perdit bientôt toute agressivité en même temps que son flingue.

« Bon sang, prononça-t-il dans un souffle, j'ai fait dans mon froc. »

Il se dirigea à petits pas trébuchants vers ses toilettes particulières, penché en avant, l'arrière du pantalon maintenu le plus loin possible de ses fesses.

La créature, l'œil plongé dans le canon de son pistolet, se grattait la tête du pied. « C'est marrant, indiqua-t-elle, en principe il fait exploser les yeux. »

Elle flotta vers Fosse, s'arrêtant un instant au bureau pour lécher d'un air de gourmet le liquide bleu visqueux qui s'écoulait lentement du gadget en miettes.

Fosse, en sueur, eut un sourire engageant. « Je crois que nous allons très bien nous entendre... » commença-t-il.

La police militaire vint chercher l'autre général de l'Air Force : il avait quitté son poste depuis si longtemps qu'on le supposait déserteur. On l'emporta hurlant et se débattant.

Le professeur observa l'incident avec flegme. Depuis que le ministre étranger avait appris que, à la suite d'un coup d'état dans son pays, il se retrouverait assigné à résidence dans l'ambassade s'il quittait l'immeuble, Feldman avait senti une profonde résignation l'envahir. Il avait même laissé le général qu'on venait à l'instant d'arrêter construire de petites maquettes en papier de son projet de bombardier avec les documents du Projet pour les Ressources Alternatives.

Il ne savait pas pourquoi il se donnait la peine de rester, mais après tout qu'importait...

« ... vous comprenez donc que, quand on produit en une telle quantité avec un vaisseau-manufacture, on doit rechercher le maximum tant en termes de nombre d'unités que de proportion d'unités valides sur le total. Avec la productivité rendue possible par l'emploi d'atomes isolés et de poussière qu'on réduit à ses molécules de base, lesquelles tiennent alors lieu de matériau brut de construction d'artefacts, il s'ensuit bien sûr une certaine proportion de produit fini ne répondant pas à nos critères très élevés de qualité.

» On rejette ces éléments à la surface de l'étoile la plus proche, ou, en cas d'articles conçus de sorte à présenter une résistance élevée à la chaleur, en son sein. Il n'est pas intéressant, économiquement parlant, d'en recycler les composants, car voyez-vous, d'une manière générale, les biens que nous produisons, même ratés, se révèlent très difficiles à briser ; en outre, les transmutateurs sont calibrés pour un apport régulier de matière, comparativement assez réduit. Dans le cas qui nous occupe, il semble qu'une erreur sérieuse se soit produite. La nouvelle machine que nous avons installée s'est trompée dans son relevé de coordonnées, et... bref, vous connaissez la suite.

— Vous voulez dire que tous ces trucs sont des ORDURES ? s'exclama Cesare depuis les toilettes.

— Oui, j'en ai peur. Vous n'en recevrez bientôt plus, j'ai déjà contacté le vaisseau-manufacture. Je vous prie d'accepter nos plus sincères excuses.

— Attendez un peu », intervint Fosse en voyant que l'alien se tournait déjà pour partir. « Ces choses ont-elles été expédiées *n'importe où* ? Je veux dire, le phénomène tient-il du pur hasard ?

— Oui. Au moins le transporteur a fonctionné correctement sous ce rapport : les unités se sont retrouvées équitablement distribuées sur votre monde. La plupart, bien sûr, ont sombré dans les océans, et il doit y en avoir encore pas mal disséminées dans les forêts tropicales, les déserts, l'Antarctique, etc., mais nous les repérerons grâce à leur emballage et vous en débarrasserons dès qu'une nouvelle machine aura été installée. » L'être leva trois pattes en voyant que Fosse allait reprendre la parole. « Je sais, vous aimeriez tout garder, mais je crains bien que ce ne soit pas possible. Nous avons des responsabilités à assumer, après tout ! Maintenant je vous prie de m'excuser. Au revoir. »

L'extraterrestre partit par la fenêtre et s'éleva tout droit dans le ciel, manquant de peu un supersonique.

Soudain l'alarme résonna. Cinq vigiles armés se ruèrent dans la pièce et entreprirent de maîtriser Fosse. Cesare parvint à les arrêter avant que le jeune homme souffre d'autre chose que de multiples

ecchymoses et d'une mâchoire brisée. Il chassa les sbires et referma la porte.

« Vous comprenez ce que cela signifie ? annonça-t-il à Fosse. Je vais vous le dire : nous nous servons de *rebut*. Voilà la conclusion à en tirer !

— Ch'est pire que cha, mchieur. Chette créature, là, a dit que les D... le rebut apparaissait chur toute la churfache de la Terre, che qui veut dire que pluche le pays est gg... – ouille ! – est 'rand, pluche il rechevra de ches machins. Et, rebut ou non, on peut chans doute les jutilijer.

— Et alors ?

— Chavez-vous quel pays dichpoge de la churfache terrechte la plugétendue chur notre planète, mchieur ? »

Cesare hocha la tête avec assurance. « Nos bons vieux États-Unis d'Amérique !

— Non mchieur. »

Fosse secoua lentement la tête. Cesare le regarda dans les yeux. Les siens s'écarquillèrent peu à peu, sa lèvre trembla. « Oh non, pas...

— Chi !

— Superzut ! »

Les Dons firent encore leur apparition pendant deux semaines, ce qui, supposa-t-on, devait correspondre au temps qu'il avait fallu pour que le message des aliens parvienne au vaisseau-manufacture et/ou le temps de transport de ses rebuts vers la Terre.

On continua à tester les engins récupérés ; on ne put rien trouver qui cloche chez eux. Ces extraterrestres avaient l'air bien pinailleurs.

Le tout dernier Don, pour autant qu'on sache, se révéla le plus intéressant de tous. Le Projet Nouvelle Technologie était en plein boum, son budget amplement augmenté à la suite de la découverte que les Rouges disposaient sans doute du même genre de matériel. Les satellites espions n'avaient rien remarqué, mais après tout, du côté de l'Occident, on était parvenu à garder le secret... aussi le manque de résultats du contre-espionnage ne prouvait rien.

Ils étaient non loin d'Alamogordo, là où le dernier Don – le plus gros – avait fait son apparition. On avait dû construire un bâtiment autour de lui pour ne pas brûler la couverture du projet. Cesare leva les yeux sur l'engin.

« Bon, qu'est-ce que ça fait ?

— Il s'agit d'un transmetteur de matière, affirma un scientifique.

— Non, pas du tout, objecta un autre. C'est tout ce qu'on veut sauf ça : il ne laisse pas l'original intact. Je pense qu'il emploie le continuum pour...

— Sottises. C'est bien un transmetteur de matière, monsieur Borges. Il nous est absolument impossible de recréer une chose pareille avec la technologie dont nous disposons, mais nous pouvons tout à fait nous en servir pour transporter divers biens comme des médicaments en urgence, du matériel de secours...

— Il fonctionne correctement ?

— Correctement ? Mais c'est l'engin possédant le fonctionnement le plus parfait sur toute cette planète ! Nous avons transmis deux cents Cadillac flambant neuves à Tampa et retour, juste pour voir. Il s'est exécuté au doigt et à l'œil, pile à l'endroit voulu.

— Parfait.

— Maintenant, comme je disais... nous pouvons employer cette machine pour augmenter dans d'énormes proportions la capacité de production de certaines industries clés, rendre possible un déploiement rapide de matériel de première nécessité en cas de situation de crise ou de catastrophe naturelle... »

Parfait, se disait Cesare. Nous pouvons nous servir de ça pour bombarder les Russkofs.

« Quoi ? » rugit Matriapoll quand il fut revenu à bord et eut appris la chose. « Vous lui avez dit de se mettre au rebut et il s'est transmis par son propre trouduc !

— Une erreur compréhensible, plaïda le contremaître.

— Mais ils vont s'en servir ! Ils vont infecter toutes les planètes et systèmes dont ils parviendront à déterminer les coordonnées !

— La machine va sans doute tomber hors service tôt ou tard, ne vous en faites pas. Au fait, où est passé votre autre auxiliaire ? Je n'en vois plus qu'un.

— Ne m'en parlez pas, répondit Matriapoll, morose. Cet imbécile a voulu s'offrir un petit vol d'agrément et s'est mangé un avion. »

« Vous êtes sûr que ça va marcher, monsieur ?

— Évidemment que ça va marcher ! » assura Cesare. Les deux hommes étaient en réunion avec tout un paquet de personnel de la CCIM et d'huiles politiques et militaires, dans le poste de commande souterrain situé à la verticale du transmetteur de matière. « On a fait le test en envoyant le même nombre de missiles – factices – autour du monde, retour ici. Résultat impeccable. On va tout balayer

proprement, ça ne peut pas rater. »

Le transporteur, néanmoins, était incongrûment sensible – entre autres – aux radiations, et s’emmêla quelque peu. Pour faire bref – un résumé rapide –, il vitrifia la côte Est des États-Unis, abîma un tantinet l’Atlantique, bombarda la Mauritanie, le Portugal et l’Irlande. À la suite de quoi il se bloqua. On ne put plus jamais le faire fonctionner.

Fosse se disait que M. Borges gardait bon moral, eu égard aux circonstances (on parlait d’une action en justice contre lui). Cesare, au téléphone, tâchait de contacter quelqu’un.

« Je connais la personne, monsieur ? »

Le chef leva les yeux du téléphone. Ses globes oculaires reflétaient les taches rouges embarrassantes étalées sur l’énorme mappemonde fixée au mur du fond. « Vous vous souvenez de Feldman, le professeur Feldman ?

— Non, monsieur. Je ne crois pas l’avoir jamais rencontré.

— Peu importe, il est mort. Mais je vais pouvoir joindre son bras droit à Chicago, il va bien. J’ai entendu parler de ce qu’il se passait dans l’Est, c’est affreux : famine, épidémies, cannibalisme, anarchie, inondations, sécheresse... toute la lyre. Une occasion en or de mettre en application un de mes projets préférés, que je nourris depuis plusieurs années, le Projet pour les Ressources Alternatives. Il est parfait dans la situation actuelle ! Nous nous trouvons dans une position unique pour en profiter. Du gâteau, croyez-moi. On va nettoyer tout ça. »

Fragment



SALUT FISTON ! FIGURE-TOI que je voulais lire un peu et me voilà à t'écrire. Je te dirai pourquoi plus tard, laisse-moi d'abord te raconter une histoire. (Allons, juste une petite... c'est en partie pour me changer les idées et ne plus penser à ce bouquin que je viens d'ouvrir, mais aussi pour te parler d'une coïncidence amusante. Bref.)

Voyons, ça s'est passé en... 1975, je crois, il faudrait que je vérifie dans mes carnets. J'avais terminé mes études au printemps et consacré l'été à parcourir l'Europe en auto-stop : ce circuit ébouriffant m'avait fait passer par Paris, Bergen-Belsen, Venise, Rabat, Madrid. Au bout de trois mois, j'avais repris le chemin du retour, j'avais séjourné un peu chez tante Jess à Crawley, puis employé mon reliquat d'argent à l'achat d'un ticket de bus Londres-Glasgow (inutile de vouloir quitter Londres en autostop). C'était un trajet de nuit qui prenait des siècles – on évitait l'autoroute, tu te rends compte ? À l'époque, il n'était pas question d'écrans vidéo, de minibars ou d'hôteses. On n'avait même pas de toilettes dans le bus. Ce vieux tromblon grognait et geignait en traversant l'obscurité et ses traînées de pluie, faisait des haltes devant des cafés routiers tout parpaings et formica, de froids îlots fluorescents dans le noir.

Ce moyen de transport n'était vraiment pas prévu pour les bourges. Moi, j'avais le rôle de l'auto-stoppeur débraillé en jeans et cheveux longs. Mon voisin, celui du vieux type vêtu d'un pantalon luisant d'usure et d'une veste de tweed fatiguée ; membres frêles, épais verres de lunettes. Devant nous, une dame âgée lisait *People's Friend*, deux jeunots derrière avaient le *Sun* de la veille. L'inévitable bébé chougnait au fond, à côté de sa jeune mère épuisée. Je regardais les lampes au sodium qui nous croisaient lentement en formant des lignes orange aux gouttelettes grenues, et changeais de temps en temps de position dans mon siège étroit : soit assis bien droit, soit avachi, avec mes genoux courbaturés calés contre le dossier de devant. Pendant une ou deux heures, au début, j'ai lu un roman de SF (dont j'ai bêtement oublié le titre).

Ensuite j'ai essayé de dormir. Pas évident. Dans ces cas-là, on balance entre sommeil et veille, sans jamais entrer franchement dans l'un ou l'autre, c'est très déplaisant. On reste toujours conscient des grommellements du changement de vitesse et de la douleur dans les genoux pliés qui craquent. Et puis le vieux type s'est mis à me parler.

Je ne suis pas vraiment sociable – tu le sais, bien sûr –, je m'efforce toujours d'ignorer mes compagnons de voyage. En plus, crois-le ou non, j'étais très timide alors. Je n'avais aucune envie de discuter avec un croulant à qui j'étais sûr de n'avoir rien à dire ! Mais c'est lui qui a entamé la conversation. Je ne pouvais pas ne pas répondre, ç'aurait été impoli. Si mon souvenir est exact, il a montré du doigt le bouquin de SF que j'avais calé entre ma cuisse et l'accoudoir.

« Alors comme ça, vous croyez à toutes ces histoires ? »

Il avait un peu d'accent écossais, des Scottish Borders ou peut-être d'Édimbourg.

J'ai poussé un soupir. C'est parti, j'ai pensé. « Pardon ? Que voulez-vous dire ? »

— Les OVNI, quoi, ces trucs.

— En fait, non. » J'ai feuilleté le livre, comme pour y chercher des réponses. « J'aime la science-fiction, voilà tout. C'est assez rare qu'on y parle d'OVNI ; celui-là, en tout cas, non. Je crois que je ne voudrais pas en lire un où il y aurait des OVNI.

— Ah bon. »

Il a regardé le bouquin (sa couverture criarde, déplacée, me faisait un peu honte ; je l'ai posé). « Vous êtes étudiant ? »

— Oui... enfin, non. J'ai eu mon diplôme.

— Ah. C'étaient des études scientifiques ?

— Lettres.

— Tiens. Mais vous aimez la science ? »

Je suis certain qu'il l'a dit de cette manière. J'ai retranscrit l'essentiel de ce dialogue le lendemain, j'ai même écrit un poème dessus (« Jack ») un ou deux mois plus tard, et je peux t'assurer que si j'avais mes notes avec moi elles confirmeraient ces termes : « Vous aimez la science ? »

C'est comme ça qu'on en est venus au sujet qu'il avait en tête depuis le début.

Il s'appelait bien Jack, au fait, et il n'arrivait pas à comprendre comment les gens pouvaient s'imaginer savoir ce qu'il s'était passé des millions d'années plus tôt. Comment pouvait-on affirmer ce qui avait eu lieu alors, à quel moment, où ? Vraiment, ça lui échappait ; il croyait en Dieu et la Bible lui paraissait franchement plus sensée.

T'es-tu jamais senti sombrer dans le désespoir ? Nous avions pris la route depuis deux heures, avions à peine passé Northampton, et je me retrouvais, sans doute pour tout le reste du voyage (si j'en jugeais à l'accent du type), coincé à côté d'un antique abruti pour qui l'univers avait été créé en 4004 avant Jésus-Christ, juste à temps pour le thé. Bordel de Dieu !

J'étais jeune et bête, j'ai sincèrement voulu expliquer la vie au monsieur (je regardais *Horizon* à la télé à l'époque, je lisais parfois le *New Scientist*).

Je vais laisser le poème te raconter tout ça (je le récris de mémoire, sois indulgent) :

Et Seigneur, cher lecteur, qu'y pouvais-je ?
Oh, j'ai essayé, vaguement, lamentablement.
Je lui ai dit que tout était lié, que ces lois
Physiques et chimiques et mathématiques qui le tenaient
Dans ce bus, non loin du moteur, sur la route,
Dictaient tout depuis la nuit des temps.
J'ai dit le carbone 14, sa décomposition sûre et lente,
Et même les alignements magnétiques figés dans la roche
Par d'antiques incendies ;
Les fossiles associés, la dérive des continents,
L'érosion, changement et continuité...
Mais dès la première syllabe lasse, avant en fait,
J'ai su que c'était vain.
Et, en retrait
De la vulgarisation bien assimilée,
Quelqu'un écoutait, une espèce de moi plus sincère,
Regardait les lunettes de ce vieillard.
Antiques, la monture épaisse, brun foncé.
Le verre épais aussi, avec une épaisseur de poussière.
Pellicules, écailles mortes de chair usée, poils
Cimentés là par la graisse et la sueur rance,
Opacifiaient encore ce que les griffures épargnaient.
Si l'ordonnance n'avait pas été dépassée depuis des lustres
Par sa vue en fin de vie,
La saleté, toute cette crasse à lui, universelle,
Annihilait l'emploi de ces lentilles massives ;
Si on les ôtait pour inspection,
Comment les yeux chiasseux, nus, pourraient-ils percevoir
L'aggravation de leur infirmité ?

(Je ne considérais la rime, à cet âge, que comme un effet poétique comme un autre, à consommer avec modération.) Ensuite, j'insiste assez lourdement sur les « vues », la pensée obscurcie, etc., pour conclure par :

Il n'a rien voulu savoir.

J'ai eu la gorge irritée.

Ce furent les Borders, il est parti, attendu par sa sœur
Dans une ville minable, affreuse, trempée de pluie.

Tu vois le tableau ? Bien, scène 2.

La semaine dernière. Moi, avec le noyau dur de l'Atelier d'Écriture, dans le train régional 125. Nous allions à Londres pour assister à une conférence à l'*Institute of Contemporary Arts* (Kathy Acker, Martin Millar, etc.). J'étais assis face à Mo, le bel Indien avec une moustache, très brillant. Il nous a choisis de préférence à Cambridge, je me demande bien pourquoi. Donc, j'ai pris ma topette de whisky, m'en suis versé une mesure, et puis j'ai sorti le bouquin que je voulais commencer. C'est là que Mo s'est crispé. Je ne suis pas expert en langage corporel, je rate beaucoup de nuances, j'en suis conscient (tu vois que j'écoute ce que tu me dis), mais là j'ai eu l'impression qu'il se changeait en statue de glace, et j'ai senti des vagues d'hostilité réfrigérée se ruer sur moi à travers la table ! Les autres l'ont noté aussi, tout le monde s'est tu.

Bon, j'avais sorti *Les Versets sataniques* de Salman Rushdie de ma bonne vieille sacoche, tu vois ? Et Mo avait l'air de s'attendre à le voir bouillonner, se trémousser et s'enflammer spontanément entre mes mains.

Alors, je ne sais pas ce que tu as entendu de tout le bazar qui a accompagné la sortie du livre (ça n'a pas fait les gros titres, j'espère bien que ça ne les fera jamais), mais, depuis sa publication, une fraction non négligeable des musulmans a exigé son retrait, sa censure ou je ne sais quoi parce qu'il comporte – selon eux – une partie plus ou moins blasphématoire à l'égard du Coran. J'en avais discuté pendant un ou deux de mes cours d'une manière très générale, évoquant le thème « liberté de l'auteur contre censure religieuse », mais je n'avais toujours pas lu le roman, et vraiment il ne m'était jamais venu à l'esprit que Mo (lequel, je précise, n'avait pas assisté aux cours où on avait évoqué le sujet) pourrait être du côté des fanatiques.

« Il y a un problème, Mo ? »

— Ce livre n'est pas bien, monsieur Munro », a-t-il répondu, les yeux sur le bouquin et non sur moi. « Il apporte le mal, le blasphème. »

Les autres gardaient un silence embarrassé.

« Écoute, Mo, je vais le mettre hors de vue s'il te choque », ai-je annoncé. Et c'est ce que j'ai fait. « Cela dit, je crois que nous devons

en discuter. J'admets ne pas avoir encore lu cet ouvrage, mais l'autre jour, j'en parlais avec le Dr. Metcalf, et il m'a dit que lui l'avait lu, et que les fameux passages que certains trouvent déplacés représentaient, eh bien, une ou deux pages au grand maximum. Il ne voyait pas pourquoi on faisait tant d'histoires à ce propos. Enfin, Mo, il s'agit d'un roman, non d'un... manifeste religieux ; il doit être pris comme une fiction !

— Là n'est pas la question, monsieur Munro. » Mo considérait ma petite sacoche rouge comme si elle cachait une bombe atomique. « Rushdie a insulté tous les musulmans, il a craché au visage de chacun d'entre nous. Il aurait aussi bien pu traiter nos mères de prostituées !

— Mo », ai-je répliqué sans pouvoir m'empêcher de sourire. J'ai posé le sac par terre. « Ce n'est qu'une histoire.

— La forme ne compte pas. Dans ce livre, Allah est insulté. Vous ne pouvez pas comprendre, monsieur Munro, il n'y a rien au monde que vous teniez pour aussi sacré.

— Tiens donc ? Et la liberté de parole ?

— Pourtant, quand le Front National a demandé à se réunir dans le bâtiment des étudiants, vous avez manifesté avec nous pour protester, non ? Que faisiez-vous alors de la liberté de parole ?

— Eux veulent la retirer aux autres. Voyons, Mo : il ne s'agissait pas de leur retirer leur liberté, mais de protéger celle des gens qu'ils persécuteraient s'ils avaient le moindre pouvoir.

— Mais, dans l'immédiat, vous leur déniez bien le droit d'exprimer publiquement leurs idées, oui ou non ?

— Tout comme je dénierais à quiconque le droit de pointer une arme à feu sur la tête de quelqu'un d'autre et d'en presser la détente, c'est vrai.

— Donc, de toute évidence, votre croyance en la liberté dans son ensemble peut passer devant celle en un droit particulier : les différentes libertés ne sont pas absolues, parce que rien n'est sacré pour vous, monsieur Munro. C'est inévitable, puisque vous basez vos opinions sur les aboutissants de la pensée humaine. Vous pouvez très bien croire en ceci ou cela, mais vous n'avez pas la foi ! Elle seule s'accompagne d'une soumission à la force de la révélation divine.

— Alors, parce que je n'ai pas ce que je considère comme de la superstition, parce que je pense que nous existons par hasard, et crois en... la science, l'évolution, peu importe, je ne serais pas aussi... digne de respect qu'une autre personne qui aurait foi en un antique bouquin et en un Dieu cruel né dans le désert ? Excuse-moi, Mo, mais pour moi le Christ et Mahomet n'étaient que des hommes ; charismatiques,

doués de bien des façons, certes, et, pour autant, des êtres humains mortels. Je veux bien que les érudits, moines, disciples et historiens qui ont écrit à leur propos ou retranscrit leurs idées aient été inspirés, mais pas par Dieu. Par quelque chose situé en eux, quelque chose que possède tout écrivain... toute personne, en fait. Pense aux définitions, Mo ! La foi, c'est la croyance sans preuve ; moi, je ne l'accepte pas. Néanmoins, le fait que toi tu l'acceptes ne me dérange pas, aussi pourquoi cela devrait-il te contrarier à ce point, que je pense à ma manière et Salman Rushdie à la sienne ?

— Il est clair que votre âme ne regarde que vous, monsieur Munro, et celle de Rushdie que lui. Si vous pensez le blasphème, vous limitez le péché à votre for intérieur, mais blasphémer en public constitue une agression délibérée de ceux qui croient. C'est comme un viol de nos âmes. »

Tu imagines ? Ce type tient la tête de sa promotion. Il a un père astrophysicien, bon sang ! Mo va probablement finir prof de fac (rien que ce « il est clair », au début de sa phrase, mon Dieu, il a déjà fait la moitié du chemin !)... On est presque en 1989, mais il suffit d'un livre pour que minuit sonne dans la nuit de l'obscurantisme qui, au détour de la page, peut surgir des crânes.

On a donc débattu, pendant que les arbres dépouillés et les champs bruns et froids défilaient derrière les doubles vitrages du wagon, que le sempiternel bébé criait un peu plus loin.

Mais il n'y a rien eu à faire. Je lui ai parlé de ces gamins qui foncent à moto sur les champs de mine pour dégager le chemin à l'armée iranienne en explosant. Pour moi, c'est de la folie. Pour Mo, les mêmes sont peut-être malavisés, voire manipulés, mais pour autant des héros. Je lui ai dit que, même si je n'avais pas lu *Les Versets sataniques*, je connaissais le Coran, et que je le trouvais presque aussi ridicule et inepte que la Bible... ensuite, je me suis un peu énervé, en même temps que Mo se retirait de la discussion, se faisait très raide et sec. Une tierce personne a dû intervenir verbalement pour nous calmer. (Tiens, une coïncidence : j'ai lu le Coran édité par Penguin, et Mo affirme que c'est un Juif qui a fait le travail éditorial et l'a rendu blasphématoire en changeant l'ordre des sourates, d'autre part les éditions Viking, qui ont publié *Les Versets sataniques*, font partie du même groupe... de quoi élaborer toute une théorie de la conspiration, hein ?)

Mo et moi nous sommes serré la main, ensuite, mais la journée était bel et bien gâchée.

Je m'arrête, on vient de nous appeler.

Me revoilà. Je me tiens là, *bloody mary* dans une main et stylo dans l'autre, avec le bouquin de Rushdie comme support. Je suis du côté de l'allée, le siège voisin est vide, je peux donc m'étaler (j'ai déjà retiré mes chaussures). C'est un peu moins plein que j'aurais cru à cette époque de l'année. À nous deux, Jacksonville ! (Je me dis que, si Harvard m'avait invité, ils m'auraient payé la Business Class, mais on ne peut pas tout avoir.)

Bon, j'en reviens aux coïncidences dont je te parlais. J'ai entamé *Les Versets sataniques* dans la salle d'attente avant le départ, et il faut que ça commence par deux types qui dégringolent dans l'air, soufflés par l'explosion d'un Jumbo Jet ! Super. Je veux dire, je n'ai pas peur en avion, rien de tel, mais on n'a pas spécialement envie de ce genre d'histoires juste avant d'embarquer, tu es d'accord ? Premier point. J'en ai deux autres : ces deux occasions où, au cours d'un voyage, une conversation (dispute) a été déclenchée par un livre (deux différents), et où le sujet était à chaque fois l'opposition entre la raison et la foi, j'ai comme l'impression qu'elles se rapprochent de ce voyage-ci. J'ajoute l'occurrence du bus, du train, de l'avion, la sainte trinité des moyens de transports apportés par notre technologie moderne si efficace, à comparer et opposer aux psychoses paranoïaques provoquées par la foi religieuse.

Qu'est-ce qu'on peut bien faire de gens pareils ? (Je ne parle même pas de ce qu'eux pourraient nous faire si jamais ils se retrouvaient du côté du manche ; aurais-je la moindre chance de donner un cours sur « Raison et compassion dans la poésie du vingtième siècle » à Téhéran ?) La raison met en œuvre l'avenir en même temps que la superstition infecte le présent...

Et les coïncidences convainquent les crédules ! Il suffit que deux événements se produisent en même temps, ou en succession, pour que nous supposions un lien entre les deux : nous avons sacrifié une vierge l'année dernière et il y a eu une moisson abondante, alors, hein ? Bien sûr que la cérémonie qui fait lever le soleil fonctionne : il se lève tous les matins, non ? Je fais mes prières tous les soirs, et la fin du monde n'est toujours pas arrivée...

Pensée de bousier ! La vie est trop complexe pour que ne s'y produisent pas constamment des coïncidences, et il nous faudra bien un jour admettre la vérité : elles se produisent sans être organisées, certains événements ont lieu sans cause établie, il ne s'agit ni de châtement ni de récompense. Bon sang, ce qui marquerait vraiment, sans conteste, gravée dans le marbre, une intervention divine, ce serait

bien l'absence totale de coïncidences ! Ça, oui, ce serait louche.

Et puis je ne sais pas, peut-être est-ce moi qui ai tort... Je ne veux pas dire que, peut-être, les chrétiens ou les musulmans détiennent en fait la vérité, que les borborygmes gâteux de Rome ou les postillons hystériques de Qom contiennent quoi que ce soit qui se rapproche, même de loin, de la vérité profonde des grandes question « d'où-venons-nous ? » ou « quel-est-le-sens-de-la-vie ? », mais qu'ils, borborygmes et postillons, si ça se trouve, représentent la manière dont l'humanité souhaite réellement voir les choses. Peut-être incarnent-ils son image la plus fidèle, et la raison est-elle aberrante (que vais-je penser là !) ?

Une petite fille – longs cheveux blonds bouclés, immenses yeux bleus, tenant de ses deux mains potelées un de ces gobelets en plastique avec couvercle pour ne rien renverser – vient de faire son apparition dans l'allée, tout près de moi ; elle a l'air très sérieux. Elle me regarde avec cette intensité lointaine dont seuls les tout-petits, apparemment, sont capables. Elle s'en va.

Qu'elle est mignonne ! Mais qui me dit que ses parents ne sont pas des fondamentalistes chrétiens et qu'elle ne grandira pas en croyant de tout son cœur que Darwin était un envoyé du Diable et sa théorie de l'Évolution une absurdité dangereuse ?

Personne, sans doute. Personne, et cela ne changerait rien si je pouvais en être sûr. Les cinglés peuvent bien brûler les disques de rock et aller chercher l'Arche de Noé en haut du mont Ararat ; qu'ils se ridiculisent donc pendant que nous forgeons l'avenir ! Il nous reste seulement à espérer que nous resterons plus nombreux qu'eux, ou au moins que nous aurons toujours davantage d'influence qu'eux, garderons notre place aux commandes... peu importe.

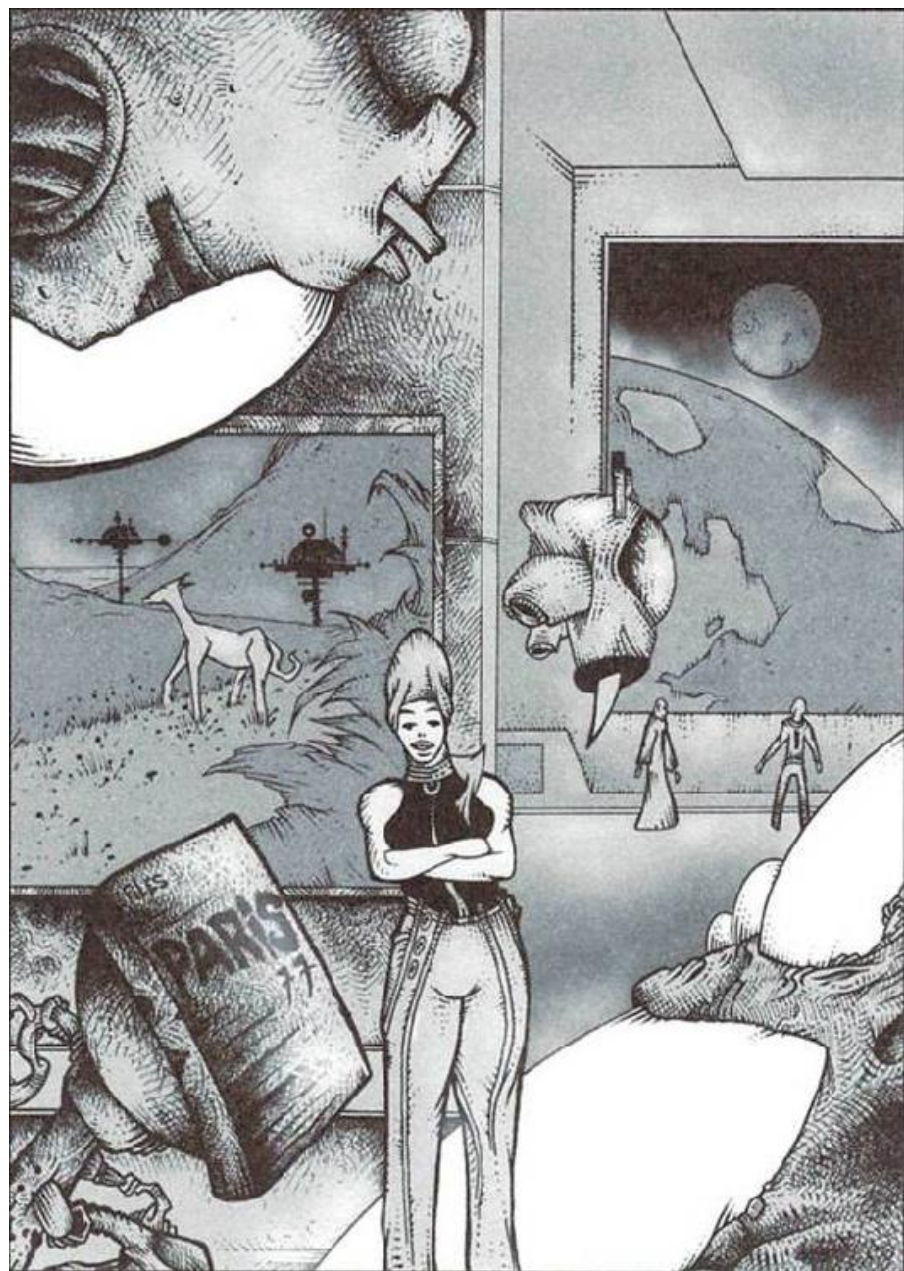
Oui, peu importe. Je sens une odeur de nourriture. Mes canaux semi-circulaires m'apprennent, me semble-t-il, que nous nous stabilisons, atteignons notre altitude de croisière. Il fait noir derrière les hublots. Une dernière coïncidence :

Je ne le précise à aucun moment dans le poème, mais la joyeuse petite bourgade – ce trou affreux sous la pluie – dont je parle dans « Jack » avait pour nom Lockerbie (tu n'as guère pu voir ou entendre ce nom qu'au cours de nos trajets en voiture dans le coin, elle est juste à la sortie de l'A74, tout au sud de l'Écosse). Et, si j'en crois cette carte que je dénêche à point nommé dans l'exemplaire du magazine de vol gratuit fourni rien que pour moi par la Pan-Am, nous devons nous trouver pile à sa verticale. J'imagine que le vieux Jack a dû casser sa pipe depuis bien des années, et connaître la rétribution qu'il croyait devoir lui revenir, mais, à supposer qu'il soit toujours vivant, et qu'il

regarde par la fenêtre ce soir (si toutefois il s'est décidé à nettoyer ses lunettes), je me demande s'il

(Fragment PP/n.k.n° 29271, découvert sur l'emplacement de référencement matriciel NY 241 770, à 14h35 le 24/12/88. Feuille A4, incomplète, déchirée.)

L'Essence de l'art



SOMMAIRE

1. Excuses Et Accusations
2. Moi-même, Encore Plus Déplacée Ici
 - 2.1 : Je Passais Dans Le Coin
 - 2.2 : Vaisseau Avec Vue
 - 2.3 : Complice Involontaire
3. Mon Impuissance Face À Ta Beauté
 - 3.1 : Synchronisez Vos Dogmes
 - 3.2 : Une Victime De Plus De La Moralité Ambiante
 - 3.3 : Développement Incomplet
4. Hérésiarque
 - 4.1 : Rapport Minoritaire
 - 4.2 : Propos D'Imbécile Heureux
 - 4.3 : Ablation
 - 4.4 : Dieu M'A Dit De Le Faire
 - 4.5 : Crédibilité Entamée
5. Tu Le Ferais Si Tu M'Aimais Vraiment
 - 5.1 : Victime Sacrificielle
 - 5.2 : Présence Non Souhaitée À Bord
6. Intrus Indésirable
 - 6.1 : Plus Tard Tu Me Remercieras
 - 6.2 : La Nature Exacte De La Catastrophe
 - 6.3 : Effet De Halo
 - 6.4 : Issue Dramatique, *ou* Merci Et Bonne Nuit
7. Perfidie, *ou* Quelques Mots Du « Drone »

1. Excuses Et Accusations

De : Rasd.À Codanengyisa
Diziet Listach
Embless Ja'andeesih
Sma Petrain
da'Marenhidedam Kotosklo
(c/o C.S.) (lieu-dit)

2.288-93

Cher M. Petrain,

Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses pour le retard que j'ai mis à vous répondre. Vous trouverez ci-inclus (enfin !) l'information que vous sollicitez depuis si longtemps. Je vais pour ma part aussi bien qu'on peut aller, et vous remercie de prendre si gentiment de mes nouvelles. On vous l'a sans doute déjà appris, et de toute manière le lieu d'expédition (ou plus exactement, son absence) vous l'indique : je ne fais plus partie du simple Contact ; mon travail chez Circonstances Spéciales fait que je dois parfois quitter mon lieu de résidence actuel pour de fort longues périodes, et ne dispose souvent que de quelques heures de battement pour régler mes affaires les plus importantes. En dehors de ces périodes d'agitation, ma vie est toute de luxe nonchalant sur une planète phase trois-quatre (non contactée) des plus sophistiquées, où je jouis pleinement des délices d'un endroit étranger, intéressant même si pas très exotique, suffisamment civilisé pour que les manières y soient courtoises, sans pâtir outre mesure de l'uniformité globale qui accompagne si souvent le progrès.

C'est donc une existence agréable que je mène, et, quand je dois répondre à un appel, ma mission fait davantage penser à des vacances qu'à une interruption malvenue de l'ordinaire. En fait, ma seule source notable d'irritation provient d'un drone offensif relativement imbu de lui-même et du souci exagéré qu'il a de ma sécurité physique (il se moque de ma tranquillité mentale), lequel se révèle souvent plus exaspérant que réconfortant. (Ma théorie est que CS recrute des drones que leur état d'esprit trop combatif

a menés par le passé à une violence exagérée, puis ordonne à ces machines malades de garder un œil vigilant sur leur humain de Circonstances Spéciales sous peine de se retrouver réduites à leurs composants. Soit dit en passant.)

Bref, entre l'isolement de ma demeure et la bonne centaine de jours que j'ai passés hors planète (avec mon drone, bien sûr), sans compter le temps nécessaire pour consulter mes notes et tenter d'extraire de ma mémoire ce que j'ai pu comme fragments de conversation et souvenirs d'« ambiance », puis pour me tracasser sur la meilleure manière de mettre en forme les données obtenues... enfin, il m'a fallu fort longtemps, et, pour être tout à fait honnête, le rythme tranquille de ma vie actuelle ne m'a pas aidée à mener cette tâche avec l'allant que j'aurais voulu.

Je me réjouis d'entendre que vous n'êtes qu'un étudiant parmi d'autres voulant prendre la Terre pour spécialité ! Je me suis toujours dit que l'endroit valait qu'on s'y intéresse, et peut-être même a-t-il à nous apprendre. Je serai donc heureuse de vous transmettre toutes les informations qui peuvent se révéler pertinentes pour appréhender ce monde, et vous présente d'avance mes excuses si les pièces jointes vous paraissent parfois redondantes ; je m'en suis tenue à la réalité des événements intervenus voilà déjà cent quinze ans, au plus près que la mémoire (mécanique ou humaine) le permettait, mais me suis néanmoins efforcée d'effectuer une présentation des faits et de mes impressions aussi complète et cohérente que possible. J'ai pensé que tel était le meilleur moyen de répondre à votre requête : obtenir un récit de ce qu'on ressentait vraiment, sur le moment, à se trouver là-bas. Je crois que cette combinaison de faits et de sentiments n'affectera fâcheusement l'utilité pour vous ni des uns ni des autres, quand vous en viendrez à compulsier ce récit au cours de vos études, néanmoins, dans le cas contraire, ou si vous souhaitez toute autre précision sur la Terre à cette époque et pensez que je puisse vous aider à l'obtenir, surtout n'hésitez pas à me joindre ; je serai ravie de partager les quelques lumières que je possède sur cet endroit. Il a profondément – et surtout, je le soupçonne, de manière permanente – marqué tous ceux qui l'ont alors connu.

Ce qui suit, donc, représente tout ce que j'ai pu reconstituer avec l'aide de ma banque de données. D'une manière générale, j'ai retranscrit de mémoire les conversations ; à l'époque, je n'avais

pas l'habitude de pratiquer l'enregistrement systématique car le vaisseau – ce n'était qu'un aspect mineur de son idée (systématiquement) excentrique de l'étiquette – ne voulait pas de « sur-surveillance » (comme il disait) de la vie à bord. Une partie des dialogues s'est néanmoins retrouvée sur bande, principalement les conversations ayant eu lieu sur la planète, et j'ai distingué ces sections en les encadrant de chevrons (< >). J'ai dans ce cas lissé quelque peu les propos (j'en ai ôté le plus gros des « euh », « hum », etc.), mais si vous le souhaitez, les enregistrements originaux vous demeurent de toute manière accessibles depuis ma banque de données sans que vous deviez me redemander l'autorisation. Afin d'alléger les transcriptions, j'ai réduit les noms des intervenants à un ou deux termes et fait de mon mieux pour les angliciser. Toutes les heures et dates sont terrestres, basées sur le calendrier chrétien.

J'ajoute que j'ai eu grand plaisir à avoir grâce à vous des nouvelles d'*Arbitraire* et de ses pérégrinations au cours des dernières décennies ; j'avoue avoir plus ou moins perdu le contact avec lui, et entendre parler de cette caricature de machine m'a rendue toute nostalgique !

Mais revenons à la Terre, il y a si longtemps. Au fait, mon anglais a souffert, après un siècle passé sans le pratiquer... C'est le drone qui effectue la traduction de cette lettre. Considérez-le comme responsable de toute erreur éventuelle.

Diziet Sma

2. Moi-Même, Encore Plus Déplacée Ici

2.1 Je Passais Dans Le Coin

Au printemps de l'année 1977 après JC, l'Unité Contact Général *Arbitraire* avait pris place depuis près de six mois au-dessus de la planète Terre. Le vaisseau, classe Escarpement, milieu de gamme, était arrivé en novembre, ayant croisé, au cours d'une exploration prétendument aléatoire, la limite extérieure du champ électromagnétique propre aux émissions radio de ce monde. La part réelle de hasard dans le périmètre d'exploration du vaisseau, je ne la connais pas ; la machine pouvait tout aussi bien avoir eu en sa possession une information dont elle ne nous disait rien, un brimborion de rumeur à moitié oubliée extraite des archives depuis longtemps caduques d'une personne quelconque, traduite et retransmise moult fois, vague, des plus incertaines après tout ce temps, tous les déplacements et changements : une simple mention qu'il existait dans le coin une espèce intelligente, à forme humaine, ou, au moins, l'amorce d'une telle espèce, la promesse... Vous pourriez sans problème vous adresser directement au vaisseau pour le savoir, mais je ne vous garantis pas qu'il répondra (vous connaissez les UCG).

Bref, nous nous trouvions au-dessus d'une planète phase trois avancée très classique. On l'aurait crue sortie tout droit d'un manuel qui, à défaut d'un chapitre entier, lui aurait bien consacré une note de bas de page. Je crois que tout le monde, vaisseau y compris, était ravi. Nous connaissions tous les faibles probabilités de tomber sur quelque chose ressemblant à la Terre, même en cherchant dans les coins les plus favorables (ce que, officiellement, nous n'avions pas fait), et voilà qu'il nous suffisait d'allumer le premier écran venu ou notre propre terminal pour la voir suspendue dans l'espace, pour de vrai, à moins d'une microseconde de déplacement, brillant en bleu et blanc (ou d'un noir velouté parsemé d'étincelles), son innocente figure ronde toujours en mouvement. Je me rappelle qu'il m'arrivait de l'admirer des heures durant ; si nous étions stationnaires, j'observais le lent tourbillon de ses structures météorologiques, et lorsque nous bougions sa courbe d'eau, de nuées et de continents qui défilait. Elle avait l'air à la fois sereine, chaleureuse, implacable, vulnérable. Ces impressions contradictoires me tracassaient sans que je sache pourquoi ; il en

résultait un vague sentiment d'appréhension déjà bien installé, une idée que cet endroit, bizarrement, était trop près de la perfection, que son caractère archétypal allait lui nuire.

Voilà qui, de toute évidence, appelait à la réflexion. Dès le moment où *Arbitraire* avait infléchi sa direction et décéléré, alors qu'il remontait d'antiques ondes radio vers leur source, il pesait lui aussi le pour et le contre tout en informant le Véhicule Système Général *Mauvais Pour Les Affaires*, qui arpentait les cieux à un millier d'années-lumière vers le noyau galactique, et que nous avions quitté à peine un an plus tôt après une période de repos et de maintenance. (Si ce deuxième vaisseau en a ensuite contacté un autre pour se pencher sur le problème, vous pourrez sans doute le trouver indiqué quelque part ; de mon côté, je n'ai pas jugé ce détail assez important pour m'en assurer.) *Arbitraire* décrivait de gracieuses orbites bien calculées autour de la Terre, nos brillants Mentaux se demandaient si nous allions ou non entrer en contact, et la plupart d'entre nous nous préparions avec le plus grand sérieux.

Au cours des premiers mois de son séjour, *Arbitraire* s'est comporté en éponge gigantesque, absorbant sans relâche la moindre petite parcelle d'information qu'il pouvait dénicher partout sur la planète, balayant bandes et cartes magnétiques, fichiers, disques, microfiches, films, tablettes, pages, rouleaux, enregistrant, filmant et photographiant, mesurant, relevant et cartographiant, collectant, triant et analysant.

On a bourré d'une fraction de cette avalanche de données (dérisoire, en fait, nous a assuré le vaisseau) les têtes de ceux d'entre nous qui, du fait d'un physique suffisamment proche de celui des indigènes, seraient en mesure de passer pour humains sur Terre après un minimum d'altération (on m'a ajouté deux orteils, ôté une articulation à chaque doigt et opéré assez radicalement les oreilles, le nez et les pommettes ; on a aussi insisté pour que je modifie ma façon de marcher). Si bien que, début 77, je parlais couramment allemand et anglais, et en savais sans doute davantage sur l'histoire et la situation courante de ce monde que l'immense majorité de ses habitants.

Je connaissais plus ou moins Dervley Linter ; il faut dire que tout le monde connaît tout le monde sur un vaisseau ne comportant que trois cents personnes. Il se trouvait à bord de *Mauvais Pour Les Affaires* en même temps que moi, mais nous ne nous étions vus que deux fois avant qu'il embarque sur *Arbitraire*. Nous faisons tous deux partie de Contact depuis environ une moitié de temps de service standard, on ne pouvait donc nous considérer comme des novices. Ce qui rend à mes yeux d'autant plus surprenantes les décisions qu'il prendrait par la

suite.

En janvier et février, j'étais basée à Londres et partageais mon temps entre la visite de musées au pas de course (je voyais des expositions dont le vaisseau possédait déjà des hologrammes 4D impeccables, sans bien sûr accéder aux artefacts en caisses, remisés par manque de place et relégués dans les caves ou ailleurs, dont ledit vaisseau possédait *également* des hologrammes impeccables), les séances de cinéma (bien sûr, le vaisseau avait d'excellentes copies de tous les films), et – ce qui était peut-être plus intéressant – les concerts, pièces de théâtre, événements sportifs, toutes les espèces de rassemblements et de rencontres dont *Arbitraire* entendait parler. J'ai aussi passé beaucoup de temps à me promener et observer, à discuter avec les gens. Je me suis acquittée avec application de ces tâches pas si simples et dénuées de stress qu'elles en ont l'air : ainsi, les mœurs sexuelles étonnantes des indigènes pouvaient rendre très déplacé, pour une femme, d'aborder ouvertement un inconnu. J'imagine que, si ma taille n'avait pas été de dix bons centimètres supérieure à celle du mâle moyen local, j'aurais pu avoir de sérieux ennuis.

Mon autre problème venait du vaisseau lui-même. Il voulait tout le temps me faire visiter le plus d'endroits possibles, bouger le plus possible, voir autant de gens que possible. Regarder ci, écouter ça, voir cette femme, parler à cet homme, assister à ce spectacle, porter cette robe... ce n'était pas tant une divergence de nos envies qui me contrariait là-dedans (*Arbitraire* n'allait pas souvent contre mes goûts) que cette espèce de pression permanente pour que je ne reste inactive *à aucun moment*. Il m'avait détachée dans cette ville, j'étais sa petite radicelle unique, le canal par où il aspirait de toutes ses forces, tâchait d'alimenter le puits apparemment sans fin qu'il appelait sa mémoire.

Je m'éloignais par moments de cette frénésie, me rendais en des lieux retirés, sauvages : la côte atlantique de l'Irlande, les Highlands ou des îles écossaises. Dans les comtés de Kerry, Galway, Mayo, les districts de Wester Ross, Sutherland, sur les îles de Mull ou de Lewis, je flâuais, tandis que le vaisseau s'efforçait de me ramener en ville par des menaces, des cajoleries, des aperçus tentants du travail qu'il voulait me confier.

Début mars, j'en avais fini avec Londres. J'ai été envoyée en Allemagne avec pour instructions de me balader, d'aller au hasard un peu partout, mais avec quelques points d'ancrages spatio-temporels : choses à faire, à voir, sur lesquelles réfléchir.

À présent que j'avais de fait cessé de pratiquer l'anglais, je me sentais enfin libre de lire pour le plaisir les ouvrages écrits en cette langue, et c'est ce à quoi je consacrais mes loisirs (le peu qu'il en

restait).

La saison avançait. La neige se faisait plus rare, l'air se réchauffait, et, après des milliers de kilomètres de routes et de lignes de chemin de fer, après des dizaines de chambres d'hôtel, le vaisseau m'a rappelée à son bord fin avril pour un *debriefing* de mes réflexions et sentiments. Il s'efforçait de prendre le pouls de la planète, de parvenir à une compréhension intime dont le matériau de base ne pouvait provenir que du contact humain direct. Il triait, réarrangeait les données, les battait comme des cartes avant de les retrier, recherchait des structures, des thèmes, tâchait d'évaluer toutes les sensations que ses envoyés humains avaient pu éprouver et de tisser un lien entre elles, les mettait en perspective avec ses propres conclusions tirées de son immersion dans l'océan de faits et de chiffres déjà extraits de ce monde. Nous étions loin d'avoir fini, évidemment. Comme tous les autres délégués sur place, j'en avais encore pour des mois, mais le vaisseau pensait le moment venu d'un premier bilan.

2.2 Vaisseau Avec Vue

« Tu estimes donc que nous devrions les contacter, c'est ça ? »

J'étais allongée, somnolente, bien repue et satisfaite après un dîner copieux, vautreée sur un canapé plein de coussins situé dans une aire de détente aux lumières tamisées, pieds sur l'accoudoir, bras croisés, yeux fermés. Une douce brise tiède, aux senteurs vaguement alpines, promenait l'odeur de la nourriture que je venais d'absorber en compagnie de quelques amis partis jouer à je ne savais pas quoi ni où. J'entendais tout juste leurs voix par-dessus les accords de Bach, un compositeur que j'avais persuadé *Arbitraire* d'apprécier et qu'il diffusait alors pour me faire plaisir.

« Oui, et comment. Le plus vite possible.

— De quoi les chambouler.

— Tant pis. C'est pour leur bien. »

J'ai ouvert les yeux et adressé ce que j'espérais bien être un sourire manifestement forcé au drone du vaisseau, lequel s'était installé de biais sur un accoudoir du canapé. Puis j'ai refermé les paupières.

« Oui, sans doute, mais en fait là n'est pas la question.

— Où est-elle, alors ? »

Je ne connaissais déjà que trop bien la réponse, mais persistais à espérer qu'*Arbitraire* réussirait à m'en fournir une meilleure que celle qu'il s'apprêtait à me servir. Une autre fois, peut-être.

« Comment, m'a demandé le vaisseau par l'intermédiaire de son drone, comment pouvons-nous être sûr de la justesse de nos actions ? Comment savoir ce qui est – serait – pour leur bien sans pratiquer des observations comparatives dans différents domaines, sur une très longue période de temps, afin de peser les conséquences du contact ou de son absence ?

— Nous devrions dès à présent en savoir assez pour trancher. Pourquoi sacrifier cet endroit dans le but de mener une expérience dont nous connaissons déjà la conclusion ?

— Pourquoi le sacrifier pour apaiser ta conscience tourmentée ? »

J'ai ouvert un œil, considérant le drone posé sur l'accoudoir. « Nous sommes tombés d'accord à l'instant sur le fait que les contacter serait probablement le mieux pour eux. Évite d'embrouiller les choses ! Nous sommes en mesure de le faire, et ce serait le mieux. Voilà ce que je pense.

— Certes, mais quand bien même... Des difficultés techniques subsistent eu égard au caractère volatil de la situation. Ces gens se trouvent à l'orée d'une ère nouvelle ; il s'agit d'une civilisation très hétérogène, mais dont les composantes sont étroitement liées, et ce de manière conflictuelle. Je ne suis pas sûr qu'une approche univoque parviendrait à cerner l'ensemble des besoins de ses différents sous-systèmes. L'étape particulière de communication où ces humains sont parvenus, à la fois très rapide et très ciblée, aux signaux en général parasites et presque toujours incomplets, a pour conséquence que ce qui passe chez eux pour la vérité doit le plus souvent se propager à la vitesse où les mémoires s'effacent, où les attitudes changent et où les générations émergent. Même quand ils sont conscients de ce handicap spécifique, la seule mesure qu'ils adoptent en réponse est de le codifier, le manipuler, le lisser. Leurs tentatives pour filtrer le message ont pour effet de le brouiller davantage, et ils semblent incapables de réfléchir à ce sujet autrement que pour tâcher de simplifier un ensemble dont l'appréhension passe par une reconnaissance de sa complexité.

— Euh... certes », ai-je répondu, en faisant de mon mieux pour avoir une idée de ce dont le vaisseau parlait.

« Hmm », a ajouté *Arbitraire*.

Quand il dit « Hmm », il cherche à gagner du temps. Ce bestiau pense à peu près instantanément, et s'il fait semblant du contraire, c'est sans doute qu'il attend une réaction de son interlocuteur. Sauf que je me suis montrée plus rusée que lui et que je me suis tue.

Cela dit, en repensant à cette conversation, son contenu, en essayant de comprendre de quoi il était question en réalité, je crois

vraiment que ce moment précis a été celui où il a décidé de m'utiliser comme il l'a fait. Ce « Hmm » marque l'instant où *Arbitraire* a choisi de m'impliquer dans l'affaire Linter comme je l'ai été, et c'était cela qui, en réalité, le préoccupait – de cela qu'il me parlait pendant le dîner et toute la soirée par allusions sibyllines et questions occasionnelles. Mais alors je n'en savais rien. J'étais engourdie, repue, satisfaite, bien au chaud et, allongée, je m'adressais au vide tandis que le drone, sur le canapé, s'adressait à moi.

« Oui, a enfin soupiré le vaisseau, malgré toutes nos données, notre sophistication, nos analyses, nos généralisations statistiquement correctes, ces choses demeurent incertaines, difficiles à évaluer.

— Oooh, ai-je raillé, comme c'est dur d'être UCG ! Pauvre vaisseau, pauvre Papageno...

— Tu peux toujours te moquer, ma poulette, a répliqué *Arbitraire* sur un ton de feinte indignation. La responsabilité finale n'en reste pas moins mienne.

— Tu n'es qu'une vieille machine arnaqueuse, va. » J'ai adressé un grand sourire au drone. « Tu n'obtiendras aucune compassion de ma part. Tu sais très bien ce que j'en pense, je te l'ai dit.

— Tu ne crois pas que nous allons tout gâcher ? Tu penses vraiment qu'ils sont prêts à notre irruption, à ce que nous leur ferions subir, avec les meilleures intentions du monde ?

— *Prêts ?* Mais quelle importance ? Qu'est-ce que ça veut seulement dire ? *Évidemment* qu'ils ne sont pas prêts, bien sûr que nous allons tout gâcher ! Tu crois qu'ils sont davantage prêts pour leur Troisième Guerre Mondiale, que nous pourrions provoquer davantage de désastre que ce à quoi ils parviennent tout seuls en ce moment ? Quand ils ne sont pas en train de se massacrer les uns les autres avec application, ils inventent de nouveaux moyens de le faire avec plus d'efficacité, à moins qu'ils ne se consacrent à provoquer des extinctions d'espèces, de l'Amazonie à Bornéo... ou bien ils déchargent toute leur merde dans l'océan, l'air, le sol. Ils auraient du mal à vandaliser plus complètement leur planète, même si nous leur donnions des leçons.

— Pourtant tu les apprécies tels qu'ils sont, en tant qu'humains, je veux dire.

— Non, c'est *toi* qui les apprécies comme ils sont, ai-je répondu au vaisseau en pointant le doigt sur le drone. Ils flattent ton amour du désordre. Tu crois peut-être que je ne t'écoutais pas quand tu dégoisais sur la manière dont “nous infectons toute la galaxie de stérilité”... c'est l'expression que tu emploies, non ?

— J'ai peut-être prononcé de telles paroles, a plus ou moins

avoué *Arbitraire*, mais ne penses-tu pas...

— Oh, là je n'ai pas le courage de penser », ai-je répliqué en me soulevant du canapé. Je me suis mise debout en bâillant, me suis étirée. « Où sont-ils tous partis ? »

— Tes amis s'apprêtent à regarder un film amusant que j'ai déniché sur cette planète.

— Parfait. Je vais aller le voir moi aussi. C'est par où ? »

Le drone s'est élevé au-dessus de l'accoudoir. « Suis-moi. » J'ai quitté l'alcôve où nous avions dîné. L'engin s'est retourné tout en se faufilant au milieu des chaises, des tables et des plantes ; il me regardait. « Tu n'as pas envie de discuter avec moi ? Je veux seulement t'expliquer...

— Tu sais quoi, vaisseau ? Tu restes là, moi je vais redescendre et te trouver un prêtre auprès de qui tu pourras te soulager. *Arbitraire* entendu en confession ! Les temps sont mûrs pour ça... »

J'ai fait signe à quelques personnes que je n'avais pas vues depuis un bout de temps, ai donné deux ou trois coups de pieds pour écarter des coussins par terre. « Et tu pourrais ranger un peu ! »

— Tes désirs sont des ordres... »

Le drone a poussé un soupir et s'est arrêté un instant pour s'occuper des coussins qui s'étaient mis sagement en devoir de se ranger tout seuls. J'ai pénétré dans une zone obscure, insonorisée, pleine de gens assis ou étendus devant un écran 2D. Le film commençait tout juste. De la science-fiction, tiens ! Le titre en était *Dark Star*^[2]. Juste avant de franchir la limite du champ d'isolation sonore, j'ai entendu le drone derrière moi qui soupirait encore une fois : « C'est donc bien vrai ce qu'on dit, avril est le plus cruel des mois... »

2.3 Complice Involontaire

Une semaine plus tard, avant mon retour sur le terrain (Berlin), le vaisseau m'a prise une nouvelle fois à part. Les choses se déroulaient comme à l'ordinaire : *Arbitraire* passait son temps à établir des cartes détaillées de tout ce qu'on pouvait ou non voir, à localiser les satellites américains et soviétiques, à fabriquer, puis à envoyer sur la planète des centaines de milliers de bestioles mécaniques qui surveillaient ouvrages imprimés, kiosques à journaux et bibliothèques, scannaient musées, ateliers, studios et boutiques, examinaient intérieurs humains, jardins et forêts, suivaient les cars, les trains, les bateaux, les avions. Pendant ce temps ses effecteurs, ajoutés à ceux des satellites les plus

importants, sondaient chaque ordinateur, écoutaient chaque ligne de communication terrestre par câble ou ondes, se penchaient sur chaque émission de radio.

Toutes les machines de Contact sont des pillards-nés. On les conçoit pour adorer fourrer leur grand pif dans les affaires des autres. *Arbitraire*, excentrique ou non, suivait la règle. Je ne crois pas qu'il soit jamais plus satisfait qu'en se livrant à une aspiration en règle au-dessus d'une planète suffisamment sophistiquée. Quand nous serions prêts à partir, il aurait en mémoire – dûment transmis à ses congénères – le moindre bit de données jamais stocké au cours de l'histoire de ce monde, et qui n'aurait pas été effacé par la suite. Chaque 1, chaque 0, chaque lettre, pixel, son, la plus fine nuance de ligne et de texture jamais élaborée. Il connaîtrait l'emplacement de tous les gisements, de tous les trésors cachés, de toutes les épaves ou tombes oubliées ; sans parler des secrets du Pentagone, du Kremlin, du Vatican...

Sur Terre, bien sûr, personne ne se doutait de l'existence en orbite d'un vaisseau d'un million de tonnes venu de l'espace, outrageusement puissant et hautement indiscret. Comme de juste, les indigènes se livraient à leurs activités habituelles : assassiner, mourir de faim, mutiler, torturer, mentir, etc. Rien de bien extraordinaire, en somme, ce qui me tracassait plus qu'un peu, mais j'espérais toujours que nous nous déciderions à intervenir et à faire cesser le plus gros de ce bordel. C'est à peu près à cette époque que deux Boeings 747 sont entrés en collision au sol, dans une île tropicale appartenant à l'Espagne.

Je lisais alors *Le Roi Lear* pour la seconde fois, assise sous un grand palmier. Le vaisseau avait déniché cet arbre destiné à la destruction en République Dominicaine – un bulldozer allait l'arracher pour laisser place à un nouvel hôtel. *Arbitraire* s'était dit que ce serait sympa d'avoir quelques grandes plantes à bord ; il avait profité de la nuit pour enlever le palmier, l'avait récupéré avec toutes ses racines et plusieurs mètres cubes de sol sablonneux avant de le planter en plein passage. Tout ce cirque avait demandé beaucoup de réaménagements, aussi ceux qui dormaient au cours de l'opération avaient-ils eu la surprise au réveil d'ouvrir la porte de leur cabine sur un arbre de vingt-trois mètres de haut dressé en plein milieu d'un tout nouvel espace central vertical. Sur Contact, cela dit, les gens sont habitués à ce genre de caprice des machines, et personne n'a fait d'histoire. De toute manière, si on disposait d'une échelle pertinente de l'excentricité chez les UCG, ce genre de blague inoffensive, des plus bénignes, y figurerait à peine.

J'étais installée en vue de la cabine de Li 'ndane. Il en est sorti ; il

bavardait avec Tel Ghemada. Il lançait des noix du Brésil en l'air, puis courait en avant ou se penchait en arrière pour les rattraper dans sa bouche tout en s'efforçant de poursuivre la conversation. Tel trouvait ça amusant. Une des pichenettes de Li s'est révélée trop forte : il a plongé en se tordant pour suivre sa trajectoire, s'est étalé par terre et a glissé jusqu'au tabouret sur lequel j'avais posé mes pieds (oui, j'aime me prélasser quand je suis dans un vaisseau, j'ignore pourquoi). Il s'est alors mis sur le dos, a regardé tout autour de lui en quête de sa noix du Brésil. Il semblait perdu. Tel a secoué la tête en souriant, fait au revoir de la main. Elle faisait partie du malheureux contingent qui s'évertuait à saisir les principes économiques terrestres, et méritait bien un peu de détente. Je me rappelle que, tout au long de cette année-là, leur air un peu hagard et leurs yeux vitreux suffisaient à identifier les économistes. Li, quant à lui, eh bien ce n'était jamais qu'un taré engagé dans un jeu perpétuel destiné à choquer la sensibilité du vaisseau.

« Merci, Li », ai-je dit en remettant mes pieds sur le tabouret renversé.

Il restait allongé par terre, essoufflé, levait les yeux sur moi. Il a écarté les lèvres dans un large sourire pour me révéler la noix coincée entre ses dents, l'a avalée, s'est levé, a descendu son pantalon jusqu'aux genoux et entrepris de se soulager à même le tronc de l'arbre.

« C'est bon pour sa croissance, m'a-t-il assuré en surprenant mon regard désapprobateur.

— Ce ne sera sûrement pas bon pour la tienne si le vaisseau te voit et t'expédie un missile-couteau pour t'apprendre à vivre.

— Je vois très bien ce que fait monsieur 'ndane et n'avais pas l'intention d'accorder à ce genre de comportement ne fût-ce qu'un simple commentaire », a prononcé un petit drone qui descendait en flottant hors du feuillage.

C'était un de ceux que le vaisseau avait construits pour suivre en permanence un couple d'oiseaux nichant dans le palmier au moment où on l'avait embarqué. Il fallait nourrir les bestioles et nettoyer leurs fientes (*Arbitraire* s'enorgueillissait fort du fait que, jusqu'à présent, elles aient toutes été interceptées avant de toucher le sol). « Cela dit, j'admets trouver son attitude quelque peu préoccupante. Peut-être a-t-il envie de nous exprimer ainsi ses sentiments vis-à-vis de la Terre, ou de moi, ou, pire encore, n'en sait-il rien lui-même.

— C'est bien plus simple, a assuré Li en rangeant sa queue. J'avais envie de pisser. »

Il s'est penché et m'a ébouriffé les cheveux avant de s'affaler près

de moi.

« Alors comme ça, l'urinoir de tes quartiers a mis les bouts ? a grommelé le drone. On le comprend...

— J'ai entendu dire que tu retournes dans la brousse demain », a déclaré Li. Il a croisé les bras, me regardant d'un air sérieux. « Je suis libre ce soir, dès maintenant en fait. Si ça te dit, je peux envisager de te manifester un petit témoignage de mon profond respect : une dernière nuit avec un garçon civilisé avant que tu partes infiltrer les sauvages.

— Petit ? » ai-je répondu.

Li a souri, écarté largement les mains. « Eh bien, ma modestie me l'interdit, certes, mais...

— C'est moi qui te l'interdis.

— Tu commets une erreur navrante, tu sais. » Il s'est levé d'un bond et s'est frotté le ventre distraitemment en jetant un coup d'œil à l'aire de repas la plus proche. « Je suis en pleine forme en ce moment, et je n'ai rien de particulier à faire cette nuit.

— Pour sûr. »

Haussant les épaules, il m'a envoyé un baiser à distance avant de filer. Li faisait partie des gens qu'on n'aurait absolument pas pu faire passer pour Terriens sans leur avoir infligé de profondes modifications physiques (trop velu, sans même parler de sa morphologie : imaginez un hybride de Quasimodo et d'un singe), mais en toute franchise, je crois que si on l'avait envoyé en bas sous l'apparence ordinaire d'un commercial d'IBM, il aurait quand même trouvé le moyen de se retrouver dans l'heure pris dans une bagarre ou jeté en prison. Il était incapable d'accepter les bornes comportementales qu'un monde comme la Terre tient à maintenir.

Ne pouvant donc se mêler aux indigènes de la planète, Li dispensait des conseils de son cru aux personnes en partance – quand elles consentaient à l'écouter. Il se cantonnait à des formules laconiques et brutales, par exemple il s'approchait de son interlocuteur, lâchait : « L'essentiel à se rappeler est que, pour l'essentiel, ce que vous verrez sera merdique[3]^{*} », puis s'en allait.

« Chère Sma... »

Le petit drone flottait dans l'air ; il s'est posé dans le creux laissé par les fesses de Li. « Je me demandais si tu voudrais bien me rendre un petit service quand tu redescendras demain.

— Quel genre de service ? » ai-je répliqué en reposant Regan et Goneril.

« Eh bien, je te serais très reconnaissant de passer à Paris avant de partir à Berlin... si cela ne te dérange pas.

— Euh... non. »

Je n'avais encore jamais été à Paris.

« Parfait.

— Quel est le problème ?

— Aucun problème, j'aimerais simplement que tu ailles voir Dervley Linter. Je crois que tu le connais, non ? Rends-lui une petite visite en passant, rien de plus.

— Hum. »

Je me demandais à quoi jouait le vaisseau, mais j'en avais une petite idée (qui se révéla erronée). *Arbitraire*, comme toutes les machines que j'ai jamais rencontrées chez Contact, adore tout ce qui est intrigue et manigance. Ces mécaniques passent tout leur temps libre à mijoter farces et canulars ; elles élaborent leurs petits plans secrets, cherchent des occasions de se distraire en manœuvrant subtilement pour amener les gens à faire ou dire des choses, à se conduire de telle ou telle manière. *Arbitraire* était un entremetteur réputé, toujours persuadé de savoir très exactement qui conviendrait à qui, et il s'efforçait systématiquement de modifier les tableaux de service de l'équipage de manière à créer un maximum de combinaisons de couples (ou autres arrangements) envisageables. Je l'ai soupçonné alors de se livrer à ce genre de jeu ; il devait s'inquiéter de ma chasteté, ces derniers temps, ou du fait que mes quelques partenaires récentes aient été des femmes (pour une raison qui m'échappe, ce vaisseau a toujours préféré les comportements hétérosexuels).

« Une petite visite, oui... Histoire de savoir comment il va, tu vois. »

Le drone s'est élevé en douceur. Je l'ai attrapé, l'ai placé sur *Le Roi Lear* posé sur mes genoux, ai scruté sa bande sensorielle avec ce que j'espérais constituer mon propre œil d'acier avant de demander : « Où veux-tu en venir ?

— Nulle part ! a protesté la machine. Je souhaite simplement que tu rendes visite à Dervley, histoire que vous échangiez tous les deux vos impressions à propos de la Terre ; pour une synthèse, en somme. Vous ne vous êtes jamais rencontrés depuis notre arrivée ici, et ça m'intéresse de savoir ce que vous pouvez avoir comme idées... sur la manière dont nous pourrions les contacter, par exemple, si c'est ce que nous décidons finalement, ou sur ce que nous allons faire dans le cas contraire. C'est tout, ma chère Sma, il n'y a là aucune manigance !

— Hmm. » J'ai hoché la tête. « Admettons. »

J'ai lâché le drone qui a flotté vers le haut.

« Parole ! » a insisté le vaisseau. L'aura du drone a pris une

nuance rosée conciliante. « Aucune manigance. » La petite machine a oscillé vers l'avant, désignant ainsi le livre sur mes genoux. « Profite de ton *Lear*, moi j'y vais. »

Un oiseau est passé à toute vitesse, suivi de près par un autre drone ; mon interlocuteur a foncé derrière eux, j'ai secoué la tête. Voilà qu'ils se battaient pour récupérer des fientes.

J'ai considéré l'animal et les deux machines filant le long du couloir. On aurait dit la conclusion insolite d'un combat de chiens... Je suis revenue à

Scène IV. Le camp français. Une tente.

Entrent avec tambours et fanions Cordelia, le docteur, des soldats.

3. Mon Impuissance Face À Ta Beauté

3.1 Synchronisez Vos Dogmes

Je me dois de préciser qu'*Arbitraire* n'était pas cinglé. Il faisait parfaitement son boulot, et, pour autant que je sache, aucun de ses petits jeux n'a jamais blessé personne (du moins physiquement). Mais il faut quand même se méfier un minimum d'un vaisseau qui collectionne les flocons de neige.

Cela doit venir de ses origines. *Arb* a été produit dans une des manufactures des Orbitales Yinang, vers Dahass-Khree. J'ai vérifié : ces usines ont construit un bon pour cent du million, plus ou moins, d'UCG qui grouillent dans l'espace. Ce qui fait pas mal de vaisseaux, [4]* et, à ma connaissance, ils sont tous un peu cinglés. C'est sans doute à cause des Mentaux du coin, à mon avis ; ils aiment bien créer des machines excentriques. Des noms ? Eh bien, peut-être avez-vous entendu parler de ceux-ci et de leurs petites fantaisies : *Mauvais Caractère*, *Rien Qu'Un Peu Tordu*, *Je Croyais Qu'Il Était Avec Toi*, *Monstre De L'Espace*, *Suite D'Explications Improbables*, *La Grosse Bébête Qui Monte*, *Ne Parle Jamais Aux Étrangers*, *Ce Sera Fini Pour Noël*, [5]** *Pourtant Ça Avait Marché L'autre Fois...*, *Bouh !*, *Le Vaisseau De Tous Les Vaisseaux – Deuxième Du Nom*, etc. Inutile de rajouter quoique ce soit, non ?

Bref, fidèle à sa réputation, *Arbitraire* m'avait réservé une petite surprise que j'ai découverte en entrant le lendemain matin dans le hangar du haut.

Le bourrelet de l'aube avançait comme un tapis d'ombre et de lumière sur les plaines septentrionales de l'Europe, rosissant les pics neigeux des Alpes, tandis que je suivais le couloir principal vers la Baie en bâillant et en vérifiant mon passeport et divers papiers (plus ou moins pour contrarier le vaisseau ; je savais bien qu'il n'avait commis aucune erreur), sans oublier de m'assurer que le drone à ma suite portait bien toutes mes valises.

En posant le pied dans le hangar, j'ai tout de suite remarqué le gros break Volvo rouge. Il étincelait au milieu de l'assortiment de modules, drones et autres plates-formes. Je n'étais pas d'humeur à ergoter, aussi ai-je laissé mon escorte placer mes bagages à l'arrière pour aller m'asseoir en secouant la tête sur le siège avant côté conducteur. Il n'y avait personne d'autre dans le coin. J'ai fait au

revoir de la main au drone tandis que l'automobile prenait gentiment de l'altitude et suivait son chemin vers l'arrière du vaisseau, par-dessus les autres engins situés dans la Baie. Ils brillaient sous les lumières vives du hangar, et mon imposant véhicule, roues inertes, était poussé dans l'air jusqu'au champ des portes, puis dans l'espace.

Il est passé en-dessous du vaisseau, a entamé un virage ; la Baie s'est refermée, coupant la lumière venue de l'intérieur. Je me suis retrouvée un instant dans une complète obscurité, puis *Arbitraire* a allumé les phares de la voiture.

« Euh... Sma ? a-t-il dit par le truchement de l'autoradio.

— Quoi ?

— Ta ceinture. »

J'ai soupiré, je me le rappelle bien. Je crois que j'ai également, encore une fois, secoué la tête.

Nous avons chu dans le noir, toujours pris dans le champ interne du vaisseau. Alors que nous achevions notre virage, les phares de la Volvo ont révélé le flanc massif d'*Arbitraire*, qui arborait un blanc terne au milieu de son champ de camouflage. C'était en fait très impressionnant, et, bizarrement, assez apaisant.

Le vaisseau a coupé les phares quand nous avons quitté le champ externe. Je me trouvais tout à coup dans l'espace, pour de vrai, avec une immense obscurité étoilée devant moi, et la planète comme une vaste gouttelette d'eau en-dessous, parsemée des têtes d'épingle lumineuses des Amériques Centrale et du Sud. Je pouvais repérer San José, Panama City, Bogota, Quito. J'ai regardé derrière moi ; même avertie de la présence du vaisseau, je n'avais aucun moyen de le discerner sous son camouflage impeccable d'étoiles factices.

Je le faisais toujours, me retourner, et ressentais toujours la même pointe de regret, voire de crainte, à quitter notre refuge si sûr... mais je me suis vite reprise pour apprécier ce voyage vers la Terre, la traversée de l'atmosphère dans ce véhicule à moteur aberrant. Le vaisseau a rallumé l'autoradio et diffusé *Serenade*, du Steve Miller Band. Quelque part au-dessus de l'Atlantique (au large du Portugal, je crois), pile quand j'entendais : « Le soleil se lève, brille tout autour de moi... », devinez ce qu'il s'est passé ?

Tout ce que je peux vous suggérer, c'est de jeter un coup d'œil à une quelconque photo où on peut voir ça, ce monde à moitié noir avec son milliard de lueurs un peu partout, et les rais colorés de l'aube. Moi, je ne peux pas le décrire... Nous avons rapidement perdu de l'altitude.

La voiture a atterri au milieu d'anciens terrils, dans cette région ingrate du nord de la France, non loin de Béthune. Il faisait alors

grand jour. Le champ situé autour du véhicule a émis un *pop* et disparu, les deux petites plates-formes en-dessous se sont montrées, éclats d'argent dans la brume du matin. Elles ont disparu avec leur *pop* à elles quand le vaisseau les a déplacées.

J'ai conduit jusqu'à Paris. Pendant mon séjour à Kensington, j'avais possédé un véhicule plus petit – une Golf –, et cette Volvo me donnait l'impression d'un tank. *Arbitraire* m'indiquait par mon terminal (une broche) la route à prendre pour la capitale, ensuite il m'a guidée en ville jusqu'au domicile de Linter. Malgré son aide, l'expérience s'est révélée assez désagréable : apparemment, toute l'agglomération se retrouvait bloquée par une course cycliste. Quand j'ai enfin débouché dans la cour toute proche du boulevard Saint-Germain où Linter avait son appartement, je n'ai pas été ravie de constater son absence.

« Bon sang, où est-il ? » ai-je demandé d'un ton cassant, plantée sur le perron juste devant chez lui, les mains sur les hanches, avec un regard furieux à sa porte fermée. Il faisait beau, la température commençait à monter.

« Je n'en sais rien », a répondu le vaisseau par ma broche.

J'ai baissé les yeux sur l'objet – pour ce que ça m'avancait !
« Quoi ?

— Dervley a pris l'habitude de laisser son terminal chez lui quand il sort.

— Il... »

Je me suis tue, inspirant deux ou trois fois, puis je me suis assise sur les marches avant d'éteindre pour un moment mon propre terminal.

Il se passait quelque chose. Linter était toujours à Paris, alors qu'il s'agissait là du premier lieu de résidence qu'on lui avait assigné. En principe, son séjour n'aurait pas dû durer plus longtemps que le mien. Personne sur le vaisseau ne l'avait vu depuis nos débuts sur le terrain ; en fait, il semblait bien qu'à aucun moment, contrairement aux autres personnes détachées, il n'était revenu sur *Arbitraire*. Pourquoi restait-il ainsi en bas ? À quoi pensait-il, d'ailleurs, pour sortir sans son terminal ? C'était de la folie : n'importe quoi pouvait lui arriver ! S'il se faisait renverser ? (Ce qui paraissait très vraisemblable, à en juger par mon aperçu de la manière de conduire des Parisiens.) Ou tabasser pendant une bagarre ? Et puis pourquoi le vaisseau traitait-il cela à la légère ? Sortir sans son terminal, c'était envisageable quand on habitait une petite Orbitale bien tranquille, habituel sur un Roc ou à bord d'un vaisseau, mais là ! Cela revenait à se promener sur un champ de bataille sans arme... les indigènes faisaient ça tout le temps,

d'accord, mais ce n'en était pas moins dingue.

J'avais à présent la certitude que ce petit saut à Paris se révélerait beaucoup moins anodin qu'*Arbitraire* avait voulu me le faire croire. J'ai essayé de tirer les vers du nez à cette grosse bête, mais elle a continué à jouer les idiots. De guerre lasse, la voiture bien garée dans la cour, je suis partie me promener.

Descendant à pied le boulevard Saint-Germain jusqu'au Saint-Michel, j'ai pris vers la Seine. Il faisait beau et chaud, les magasins étaient pleins, la foule aussi cosmopolite qu'à Londres, mais peut-être, dans l'ensemble, habillée avec un peu plus d'élégance. Je crois que j'ai d'abord été un tantinet déçue, car l'endroit semblait assez banal. Les mêmes produits que d'habitude, les mêmes enseignes – Mercedes-Benz, Westinghouse, American Express, De Beers... Toutefois, peu à peu, l'animation propre à la ville, sa saveur particulière, s'est imposée à moi. Cela se rapprochait davantage du Paris de Miller (j'avais feuilleté *Tropique du Cancer* la veille au soir, tropique que j'avais d'ailleurs traversé au matin), même si le passage des années l'avait un peu assagi.

Je rencontrais un mélange subtilement altéré des mêmes éléments classiques : traditionalisme, mercantilisme, patriotisme... J'aimais bien la langue. Je pouvais me faire à peu près comprendre (le vaisseau m'avait juré trouver mon accent « formidable »), et parvenais plus ou moins à lire les panneaux et les publicités, mais au rythme normal d'une conversation, je ne saisisais guère qu'un mot sur dix. Ainsi, dans les bouches de ces Parisiens, j'entendais une curieuse musique, un flot sonore incessant.

D'un autre côté, ils semblaient n'accepter d'utiliser une autre langue qu'à contrecœur, même quand ils en avaient la capacité, et, selon mon estimation, on trouvait encore moins de gens à Paris disposés à parler anglais (et en mesure de le faire) qu'à Londres d'habitants prêts à se frotter au français. Un snobisme post-colonial, peut-être bien.

À l'ombre de Notre-Dame, je demeurais plongée dans mes réflexions, avec sous les yeux cette morne écume de pierre brune qui en constitue la façade (je ne suis pas entrée ; j'en avais soupé des cathédrales, et à l'époque même ma passion pour les châteaux pâlisait). Le vaisseau voulait que je discute avec Linter, pour des raisons qui m'échappaient et qu'il ne comptait pas m'expliquer. Personne n'avait vu ce type, personne n'avait pu le joindre, personne n'avait reçu le moindre message de lui depuis tout le temps qu'on était sur Terre. Que se passait-il ? Et qu'attendait-on de moi au juste ?

J'ai longé les quais en réfléchissant, cernée par cette masse

d'architecture chargée.

Je me rappelle l'odeur du café torréfié (à l'époque, le prix du café s'envolait ; eux et leurs « matières premières » !), la lumière qui frappait les pavés lorsque les balayeurs répandaient de l'eau dans les caniveaux pour les nettoyer. Ils se servaient de vieux torchons qu'ils disposaient contre le bord des trottoirs pour aiguiller le liquide.

Malgré mes interrogations stériles, c'était tout de même extraordinaire de se trouver là. Oui, on éprouvait quelque chose de spécial dans cette ville, un sentiment qui vous rendait heureux de vivre.

Je ne sais pas trop comment j'ai fini par arriver sur la pointe amont de l'île de la Cité alors que mon intention au départ était de me rendre au Centre Pompidou avant de revenir sur mes pas pour traverser le pont des Arts. J'ai trouvé là un minuscule square triangulaire, une manière de proue verte qui faisait face aux eaux urbaines de la vieille Seine polluée.

Pénétrant dans ce parc mains dans les poches, sans but précis, j'ai aperçu des marches très étroites, austères – presque inquiétantes – qui descendaient entre deux masses de pierre blanche grossièrement taillée. J'ai hésité avant de les emprunter, pensant me rapprocher du fleuve, pour en fait déboucher dans une cour fermée ; la seule autre issue que j'y voyais allait bien vers l'eau, mais une structure d'acier noir aux arêtes déchiquetées m'en barrait l'accès. Je me sentais mal à l'aise. De la géométrie sèche de cet espace émanait une impression de menace qui me rapetissait, me rendait vulnérable. Toute cette roche blanche, pesante, m'évoquait d'une manière indéfinissable la fragilité pathétique des os humains. Il me semblait être seule. Intriguée malgré moi, j'ai franchi un seuil sombre et étroit qui menait plus bas encore, sous le parc inondé de soleil.

J'étais entrée dans le Mémorial de la Déportation.

Je me rappelle mille menues lueurs alignées le long d'un tunnel aux parois calcinées, une cellule reconstituée, de nobles mots gravés... mais tout demeure nébuleux. Cela fait plus d'un siècle à présent, pourtant je ressens encore le froid de cet endroit ; en prononçant ces mots, un frisson remonte mon échine. Je les modifie sur l'écran et ma peau frémit tout le long de mes bras, sur mes côtés, à mes chevilles.

L'effet ne s'est en rien atténué avec le temps.

Les détails du lieu se sont fait vagues quelques heures après ma visite et le sont restés jusqu'à maintenant. Ils le demeureront jusqu'au jour de ma mort.

3.2 Une Victime De Plus De La Moralité Ambiante

Je suis ressortie assommée. Et alors je leur en ai voulu. De me surprendre ainsi, d'être arrivés à m'émouvoir à ce point. Évidemment, leur stupidité me mettait en colère, leur barbarie effrénée, leur obéissance animale, irrationnelle à l'autorité, leur cruauté abominable : tout ce qu'évoquait ce mémorial... Mais ce qui m'avait frappée avant tout, c'était que ces gens soient en mesure de créer un témoignage si éloquent de leurs actions les plus ignobles, qu'ils puissent produire quelque chose si humainement imprégné de leur inhumanité ! Je ne les en aurais pas crus capables, malgré tout ce que j'avais déjà lu et vu, et je déteste qu'on me surprenne.

J'ai quitté l'île et suivi la rive droite en direction du Louvre, errant dans ses différentes salles et couloirs sans trop rien voir – j'essayais de me calmer un minimum. J'ai endocriné un peu de *douxdesuite*[6]* pour accélérer le processus, et de fait, quand je suis arrivée devant Mona Lisa, j'avais retrouvé tout mon sang-froid. La Joconde m'a déçue : trop petite, obscurcie, cernée par la foule, les caméras, les vigiles. La grande dame, derrière une épaisse plaque de verre, gardait son sourire serein.

Je ne voyais de siège nulle part et mes pieds commençaient à me faire mal, aussi suis-je sortie pour me promener dans le Jardin des Tuileries, suivant de larges allées poussiéreuses entre des arbres rabougris pour enfin dénicher un banc à côté d'un bassin octogonal où de petits garçons accompagnés de leurs papas faisaient voguer des maquettes de voiliers. Je les ai regardés.

L'amour, c'était peut-être l'amour. Était-ce envisageable ? L'inter avait une liaison, et le vaisseau s'inquiétait de le voir refuser de repartir le moment venu ? Un vrai cliché, oui, mais ce genre de choses n'en arrive pas moins.

Je suis restée un moment près de l'eau à réfléchir. La brise ébouriffant mes cheveux faisait battre les voiles des petits bateaux qui voguaient çà et là sous ce souffle incertain, cognaient les bords du bassin ou, sous l'impulsion de mains potelées, repartaient tanguer dans les vaguelettes.

J'ai fait le tour par les Invalides, où les trophées guerriers étaient plus prévisibles : de vieux chars Panther, des rangées d'antiques canons alignés comme des cadavres contre un mur. J'ai déjeuné dans un petit bistrot enfumé non loin du métro Saint Sulpice. On vous installait sur un tabouret de bar, on sélectionnait pour vous un morceau de viande rouge qu'on déposait, dégouttante de sang, sur une grille posée au-dessus de braises ardentes. La viande grésillait sous vos

yeux pendant l'apéritif, il fallait signaler quand la cuisson vous convenait. Le serveur n'arrêtait pas de vouloir me l'apporter, et moi de lui répondre en français : « *Non, non ; un peu plus... s'il vous plaît.* »

L'homme à côté de moi l'avait prise bleue ; le sang coulait de son morceau de viande. Après quelques années passées au sein de Contact, on s'habitue à ce genre de choses, mais cela me surprenait quand même, surtout après le Mémorial, d'assister à pareil spectacle, d'en faire même partie. Je connaissais tellement de personnes que la seule idée aurait choquées ! D'ailleurs, à y réfléchir, des millions de végétariens sur Terre auraient éprouvé le même dégoût (je me demande même s'ils auraient voulu de notre viande élevée en cuves).

Cette grille noire au-dessus de la fosse pleine de charbon de bois me rappelait celles que j'avais vues au Mémorial. Je me suis forcée à avaler mon plat – enfin, une bonne partie. J'ai bu aussi un ou deux verres de vin rouge âpre que j'ai laissé faire effet, de sorte que, à la fin du repas, je me sentais de nouveau moi-même, voire assez bien disposée envers les autochtones. J'ai pensé à payer sans qu'on me le demande (à mon avis, il est impossible de pleinement s'habituer à cette idée d'*achat*), et suis ressortie sous le soleil radieux. Je suis retournée à pied chez Linter en regardant les magasins, les immeubles, et en tâchant de ne pas me faire jeter à terre dans la bousculade. J'ai acheté un journal en chemin, histoire de voir ce que nos hôtes inconscients jugeaient digne de faire les gros titres. Le pétrole. Jimmy Carter essayait de persuader les Américains d'en brûler moins, et une plate-forme norvégienne en mer du Nord avait explosé. Le vaisseau avait évoqué ces deux nouvelles dans ses derniers bulletins, mais *lui* savait, bien sûr, que les mesures de Carter ne passeraient pas au Congrès sans des amendements radicaux et qu'il y avait eu une pièce montée à l'envers sur le trépan. J'ai aussi choisi un magazine, et suis donc arrivée chez Linter mon exemplaire du *Stern* bien serré dans mon poing ; je m'attendais à devoir repartir sans l'avoir vu, aussi avais-je déjà établi un brouillon d'itinéraire qui me mènerait à Berlin en passant par les cimetières de la Première Guerre Mondiale et ses champs de bataille. Je filerais ainsi jusqu'à plus soif le thème de la guerre, de la mort et des mémoriaux avant d'arriver à la capitale alors divisée du Troisième Reich.

Mais la voiture de Linter se trouvait dans la cour, garée à côté de la Volvo : une Rolls-Royce Silver Cloud (le vaisseau pensait préférable de se montrer généreux avec nous ; d'ailleurs, il affirmait qu'exhiber sa richesse constituait une meilleure couverture que de vouloir faire profil bas, car le capitalisme occidental accordait aux plus fortunés une latitude dans l'excentricité qui camouflait à merveille les

bizarreries induites par notre nature extraterrestre).

En haut des marches, j'ai sonné. Il y avait du bruit dans l'appartement, mais on n'est pas venu ouvrir tout de suite. C'est alors que j'ai remarqué une affiche de l'autre côté de la cour, qui m'a arraché un sourire amer.

Linter est apparu à sa porte, il ne souriait pas. Il s'est effacé avec une petite courbette.

« Sma... Le vaisseau m'a averti de ta visite.

— Bonjour. »

Je suis entrée dans un appartement beaucoup plus grand que je ne me l'imaginais. Il sentait le cuir et le bois neuf, était lumineux, aéré, décoré avec goût, plein de livres, disques, cassettes, magazines, peintures et divers objets d'art. Rien à voir avec l'endroit que j'avais occupé à Kensington : il semblait habité.

Linter m'a indiqué un siège de cuir blanc au bout d'un tapis persan recouvrant un parquet de teck, puis s'est placé devant une commode. « Tu prends quelque chose ? » m'a-t-il demandé en me tournant le dos.

« Du whisky, ai-je répondu en anglais. Avec ou sans "e" avant le "y". »

Je ne me suis pas assise, préférant regarder la pièce de plus près.

« J'ai du Johnny Walker Black Label.

— Parfait. »

Je l'ai observé tandis qu'il prenait la bouteille carrée et versait la boisson. Dervley Linter était plus grand que moi, charpenté. Pour un œil exercé, quelque chose n'allait pas (en termes d'anatomie humaine) dans la position de ses épaules. Il surplombait de manière menaçante bouteilles et verres, comme s'il comptait user d'intimidation pour faire passer le liquide des unes aux autres.

« Glaçons, eau ?

— Non merci. »

Il m'a tendu mon verre, s'est penché sur un petit frigo, en a sorti une bouteille et s'est versé une Budweiser (la vraie, de Tchécoslovaquie). Enfin, après avoir sacrifié à sa petite cérémonie, il s'est assis dans une chaise Bauhaus qui m'a paru authentique.

Il avait un visage sérieux, composé, où chaque trait semblait digne du même intérêt : la grande bouche mobile, le nez aux larges narines, les yeux brillants, enfoncés dans leurs orbites, les sourcils épais de méchant de série B et le front étonnamment ridé. J'ai essayé de me rappeler à quoi il ressemblait avant sans y parvenir vraiment, de sorte qu'il m'était impossible d'évaluer à quel point son apparence actuelle provenait de ce qu'on pouvait considérer comme son physique

« normal ». Il faisait tourner son verre de bière dans ses longues mains.

« Le vaisseau a l'air de penser que nous devrions discuter », a-t-il commencé.

Il a avalé la moitié de sa bière d'une seule goulée, puis posé le récipient sur une table basse de granit poli. J'ai réajusté ma broche.

< « Mais tu n'es pas d'accord, c'est ça ? » >

Il a largement écarté ses deux mains avant de croiser les bras. Il portait une veste et un pantalon de costume noirs à l'aspect cossu.

< « Je crois que cela risque de ne rien donner.

— Eh bien... je ne sais pas... tout doit-il absolument *donner* quelque chose ? Je me disais que... le vaisseau a suggéré que nous parlions, voilà...

— Vraiment ?

— ... tout. Mais oui. » > J'ai toussoté. < « Je ne... il ne m'a pas dit ce qu'il se passait. » >

Linter m'a jeté un regard pénétrant puis a baissé les yeux sur ses pieds chaussés de mocassins noirs. J'ai examiné la pièce tout en sirotant mon whisky, en quête de signes d'une occupante ou de tout indice possible d'une autre personne vivant ici. Je ne suis pas parvenue à trancher. Je voyais énormément d'objets. Gravures (la plupart des Breughel ou des Lowry) et toiles sur les murs, lampes Tiffany, une chaîne hi-fi Bang & Olufsen, des horloges anciennes, une bonne dizaine de ce qui m'avait tout l'air de figurines de Dresde, un cabinet chinois laqué noir, un grand paravent à quatre pans brodés de paons dont les innombrables plumes évoquaient des yeux...

< « Que t'a-t-il dit, concrètement ? » > a demandé Linter.

J'ai haussé les épaules. < « Ce que je viens de te répéter. Il voulait que nous discussions tous les deux. » >

Il a souri, l'air peu intéressé, comme si l'ensemble de la conversation en valait tout juste la peine, puis a détourné les yeux pour regarder dehors. Il ne semblait pas disposé à me raconter quoi que ce soit. Un éclat de couleur a attiré mon attention, et j'ai remarqué une grande télévision, un de ces modèles avec une porte à doubles battants qui cachent l'écran et font passer le meuble pour une commode. Ils n'étaient pas hermétiquement clos, le poste derrière fonctionnait.

< « Tu veux... ? a proposé Linter.

— Non, ce n'est... » > ai-je commencé, mais il s'était déjà levé en s'appuyant sur les élégants accoudoirs de son siège, s'était rendu jusqu'au meuble et en avait ouvert la porte d'un geste théâtral avant de retourner s'asseoir.

Je ne tenais pas du tout à regarder la télévision, mais, le son

coupé, elle ne me dérangeait pas trop.

< « Tu as la télécommande sur la table, m'a indiqué Linter en s'accompagnant du geste.

— J'aimerais bien que toi, ou qui ce soit, consente à m'informer. » >

Il m'a regardée, l'air de trouver mon ton peu sincère, a jeté ensuite un coup d'œil à l'écran. Il devait s'agir d'une des chaînes émises par le vaisseau : le canal changeait sans cesse, montrant divers programmes émis d'un peu partout, avec différents procédés techniques. On pouvait à tout moment s'arrêter sur celui qu'on voulait. Un groupe avec des tenues rose vif dansait de manière guindée sur un air que je n'entendais pas. Une image de la plate-forme Ekofisk a remplacé les danseurs, elle crachait une fontaine brun sale de pétrole boueux. Puis le poste est passé à autre chose, nous a montré la scène de la cabine remplie à bloc dans *Une nuit à l'opéra*.

< « Alors tu ne sais rien ? » >

Linter a allumé une Sobranie. Ce geste, à l'instar des « Hmm » du vaisseau, devait servir de manœuvre dilatoire, sauf à supposer qu'il aimait ça, et j'avais du mal à l'imaginer. Il ne m'a pas proposé de cigarette.

< « Non, non et non. Je ne sais rien ! Écoute... je me rends bien compte que le vaisseau m'a envoyée ici pour autre chose qu'une simple discussion... mais ne te mets pas toi aussi à jouer avec moi. Ce machin délirant m'a fait prendre la Volvo *tout au long* du chemin ! Je n'aurais même pas été étonnée s'il avait négligé de la camoufler et si deux Mirage étaient venus m'intercepter. Je vais devoir maintenant conduire jusqu'à Berlin – pas la porte à côté –, alors... mets-moi au courant ou dis-moi de partir, tu veux bien ? » >

Il a tiré sur sa cigarette, m'étudiant à travers la fumée. Enfin il a croisé les jambes, brossé une bouloche imaginaire sur son ourlet de pantalon et examiné ses chaussures. < « J'ai annoncé au vaisseau que je resterais sur Terre. Quoi qu'il arrive. » > Il a haussé les épaules. < « Que nous les contactions ou non. » > Il m'a regardée d'un air de défi.

< « Euh... une raison particulière ? » >

Je m'efforçais de ne pas paraître décontenancée. Je croyais toujours qu'il y avait une histoire de femme là-dessous.

< « Oui. J'aime cet endroit. » > Il a fait un bruit sarcastique, entre reniflement et rire. < « Pour une fois je me sens vivant. Je tiens à rester, et je vais le faire. Je veux vivre ici.

— Et y mourir ? » >

Il a souri, détournant les yeux avant de croiser de nouveau mon

regard. < « Oui. » >

Aucun doute dans le ton. J'en suis restée muette un moment. Je ne me sentais pas à l'aise, je me suis levée pour arpenter la pièce en détaillant les livres qu'elle contenait. Il semblait bien avoir autant lu que moi. Je me suis demandé s'il avait tout englouti ou s'il en avait absorbé une partie à vitesse linéaire normale : Dostoïevski, Borges, Greene, Swift, Lucrèce, Kafka, Austin, Grass, Bellow, Joyce, Confucius, Scott, Mailer, Camus, Hemingway, Dante... < « Alors tu mourras sans doute ici, ai-je noté d'un ton léger. Je soupçonne le vaisseau de vouloir observer sans contacter. Bien sûr...

— Ça me va. C'est parfait.

— Hmm. Eh bien, ce n'est pas encore... officiel, mais je... c'est la conclusion vers laquelle on s'achemine, à mon avis. » > Je me suis détournée des bouquins. < « *Parfait*, donc ? Tu tiens vraiment à mourir ici, tu es sérieux ? Comment... » >

Il était assis sur le bord de sa chaise, peignait ses longs cheveux noirs d'une main, enfonçant ses grands doigts bagués dans ses boucles. Il avait un bouton d'argent incrusté dans le lobe de son oreille gauche. < « *Parfait*, a-t-il répété. Cela me convient à merveille. Nous gâcherons tout ici si nous nous en mêlons.

— Ils s'en chargeront eux-mêmes dans le cas contraire.

— Évite les clichés, Sma. » >

Il a brutalement éteint sa cigarette, l'a cassée en deux sans presque l'avoir fumée.

< « Et s'ils font tout sauter ?

— Hmm.

— Alors ?

— Alors quoi ? » > a-t-il répliqué d'un ton hargneux.

Une sirène a résonné sur le boulevard Saint-Germain, nous a gratifiés de son effet Doppler.

< « C'est peut-être bien le chemin qu'ils prennent. Tu veux les voir finir en poussière à la suite de leurs...

— Arrête tes conneries. » >

Son visage s'est plissé de contrariété.

< « Conneries ? Mon œil ! Ils ont réussi à inquiéter le vaisseau, pour te dire. La seule raison qui les empêche de sauter le pas, c'est qu'ils savent la catastrophe que cela produirait à court terme.

— Sma : je m'en fous. Je refuse de partir. Je ne veux plus rien avoir à faire avec le vaisseau, la Culture, ou quoi que ce soit d'approchant.

— Mais tu es dingue ! Aussi dingue qu'eux. Ils te tueront. Tu vas te retrouver écrasé sous un camion, ou déchiqueté dans un accident

d'avion, ou... calciné dans un incendie, ou je ne sais quoi encore...

— Je prends le risque.

— Bon... et “l'aspect sécurité”, comme ils disent ? Suppose que tu sois blessé et qu'on t'emmène à l'hôpital ? Tu n'en ressortirais jamais ! Un seul coup d'œil à tes organes, à ton sang, et ils sauraient que tu viens d'ailleurs. L'armée te tomberait dessus, tu finirais *disséqué* !

— Ce n'est pas très vraisemblable. Mais si ça doit arriver, tant pis. » >

Je me suis rassise. Ma réaction était telle que prévue par le vaisseau. Je trouvais Linter cinglé, *Arbitraire* aussi, et il se servait de moi pour tâcher de lui remettre un peu de plomb dans la cervelle. Il avait certainement déjà essayé de son côté, mais il me paraissait clair que ce qui avait amené Linter à prendre sa décision faisait également du vaisseau l'interlocuteur le moins apte à pouvoir l'influencer : il représentait, d'un point de vue technologique et moral, la fine fleur de ce que la Culture pouvait produire. Ce qui, en l'occurrence, rendait la machine impuissante.

Je dois admettre que l'attitude de Linter ne manquait pas de m'impressionner, même si je l'estimais toujours stupide. Il nourrissait bel et bien, peut-être, des sentiments pour une personne du coin, mais j'avais déjà la certitude que le fond du problème se situait ailleurs et s'avérait bien plus délicat. Peut-être l'homme était-il tombé amoureux, oui, mais pas de quelqu'un d'autre. Il semblait avoir une idylle avec la Terre, avec toute cette fichue planète. Chapeau bas pour la sélection opérée par Contact, qui avait pour tâche spécifique de rejeter les gens susceptibles de tomber dans ce genre de piège ! Si cette hypothèse se vérifiait, alors le vaisseau était plutôt mal barré. S'enticher de quelqu'un, dit-on, c'est un peu comme avoir un air en tête dont on n'arrive pas à se débarrasser... en beaucoup plus fort ; et il me semblait clair que s'attacher à une planète (le chemin que, selon toute apparence, suivait Linter) constituait une obsession infiniment plus intense que l'amour pour une autre personne, tout comme un tel amour obsède infiniment plus qu'une ritournelle vous tournant dans la tête.

Je me suis sentie tout à coup en colère, contre Linter et contre le vaisseau. < « Je trouve que tu es prêt à prendre un risque égoïste et stupide, pas que pour toi et la... pour nous, mais aussi pour ces gens ! S'ils t'attrapent vraiment, s'ils te percent à jour, alors, oui, ils deviendront carrément paranoïaques. Ils pourraient se sentir menacés, réagir par la suite avec hostilité à toute amorce de contact, par nous ou d'autres. Tu pourrais les rendre... cinglés. Dingues pour de bon.

— Tu as dit qu'ils l'étaient déjà.

— Et puis ton espérance de vie va sûrement s'en retrouver diminuée ! Même dans le cas contraire, si tu vis plusieurs siècles... Comment comptes-tu l'expliquer ?

— Ils peuvent très bien avoir développé une technologie antigériatrique d'ici là. D'ailleurs, je peux toujours changer de coin.

— Ils n'auront pas d'anti-gériatriques avant cinquante ans, davantage s'ils régressent, et pas besoin d'une catastrophe pour ça. Ben voyons : déménagement, deviens un fuyard, un étranger, marginalise-toi. Tu te retrouveras aussi coupé d'eux que de nous. Bon sang, quoi qu'il arrive tu le seras ! » > J'avais élevé la voix. J'ai désigné ses livres. < « Bien sûr, lis leurs bouquins, regarde leurs films, va aux concerts, au théâtre, à l'opéra, tout le bordel : pour autant, tu ne deviendras jamais ce qu'ils sont ! Tu auras toujours le regard et le cerveau que t'a donnés la Culture ; tu ne peux pas... non, tu ne peux pas le nier, prétendre que ça n'a jamais eu lieu. » > J'ai tapé du pied. < « Mais merde, Linter, à la fin, quel ingrat tu fais !

— Écoute, Sma. » > Il s'est levé, a pris sa bière, commencé à arpenter la pièce en regardant dehors. < « Aucun d'entre nous ne doit quoi que ce soit à la Culture. Tu le sais bien : être redevable, avoir des responsabilités, des obligations, toutes ces choses... ce sont des préoccupations propres à ces gens-là ! » > Il s'est tourné pour me regarder en face. < « Mais pas pour moi, pas pour nous. Tu fais ce dont tu as envie, le vaisseau de même. Moi, je fais ce dont j'ai envie. Comme il se doit. Fichons-nous tous la paix, simplement, d'accord ? » >

Il a de nouveau considéré la petite cour en finissant sa bière.

< « Tu veux être comme eux, mais sans leurs responsabilités.

— Je n'ai pas dit que je voulais être comme eux ! Et à supposer que ce soit le cas, alors j'accepte les mêmes responsabilités qu'eux, ce qui n'implique pas de m'inquiéter de l'opinion d'un vaisseau de la Culture. Aucun des Terriens, en général, ne s'en préoccupe.

— Et si Contact, contrairement à toute attente, décide de se faire connaître ?

— J'en doute.

— Moi aussi, beaucoup ; ce qui me fait dire que ça pourrait fort bien se produire.

— Je ne pense pas. Même si c'est nous qui avons besoin d'eux, non le contraire. » > Linter s'est encore retourné pour me défier du regard, mais je n'avais pas envie d'entamer un autre sujet de polémique. < « En tout cas, a-t-il ajouté après un bref silence, la Culture se débrouillera sans moi. » > Il a étudié son verre vide. < « Il faudra bien. » >

Je suis restée silencieuse un moment, regardant la télévision qui passait d'une chaîne à l'autre. < « Mais, et toi ? ai-je finalement demandé. Pourras-tu faire sans elle ?

— Pas de problème ! » > Linter a ri. < « Écoute, tu crois que je n'ai...

— Non. *Toi*, écoute-moi. Combien de temps crois-tu que les choses resteront en l'état ici ? Dix ans, vingt ? Tu ne vois donc pas à quel point cet endroit va changer, rien qu'en... en un siècle ? Nous avons tellement l'habitude que tout demeure bien stable, que la société et la technologie, du moins celle que nous utilisons chaque jour, ne s'altère qu'un minimum au cours de notre existence, que... je ne crois pas qu'aucun de nous puisse supporter longtemps de vivre sur Terre. À mon avis, ça te perturbera bien davantage que les autochtones : tout change toujours autour d'eux, très vite. Alors, parfait, tu apprécies l'environnement de maintenant, mais que va-t-il arriver par la suite ? Et si 2077 se révélait aussi différent du moment présent que 1977 l'est de 1877 ? Peut-être nous trouvons-nous à la fin d'un âge d'or, guerres mondiales ou non. Quelles chances donnes-tu à l'Occident de conserver le *statu quo* actuel avec le Tiers-Monde ? Je te le dis, à la fin de ce siècle tu te sentiras solitaire, tu auras la trouille, tu te demanderas pourquoi on t'a abandonné, tu seras le pire réactionnaire qu'ils aient jamais vu parce que tu te rappelleras tout avec une acuité incomparable, et en plus tu n'auras en tête aucun mauvais souvenir des époques antérieures ! » >

Il me regardait sans bouger. La télé montrait un extrait de ballet en noir et blanc, puis une interview, deux hommes, des Blancs, à qui je trouvais un air américain (l'image floue rappelait le standard de la télé américaine) ; puis un jeu de questions-réponses, ensuite un spectacle de marionnettes, lui aussi en noir et blanc. On voyait les ficelles. Linter a reposé son verre sur la table de granit et allumé le magnétophone sur sa chaîne hi-fi. Je me suis demandé de quel exemple édifiant de réussite terrienne il comptait me gratifier.

L'image sur l'écran est restée un petit moment sur le même canal. Ça me rappelait quelque chose, j'étais sûre d'avoir déjà vu ce programme. Une pièce, du siècle précédent... un auteur américain, mais... (Linter est retourné s'asseoir pendant que la musique commençait. *Les Quatre saisons*.)

Henry James ; *Les Ambassadeurs*. Il s'agissait d'un téléfilm de la BBC que j'avais vu lors de mon séjour à Londres... ou peut-être le vaisseau l'avait-il diffusé à bord, je ne savais plus. Mais je me rappelais bien l'intrigue et le contexte, qui semblaient si appropriés à cette petite scène entre Linter et moi que je me suis sérieusement

demandé si le bestiau, au-dessus de nous, la suivait. Probablement, à bien y réfléchir. Et ce n'était pas la peine que je me fatigue à chercher un mouchard : *Arbitraire* savait en fabriquer de si petits que le seul mouvement brownien pouvait menacer la stabilité de l'image enregistrée. Nous faisait-il un signe en émettant *Les Ambassadeurs* ? Peu importait, de toute manière une publicité pour des désodorisants s'affichait déjà. Linter m'arracha à mes spéculations en prenant la parole d'une voix tranquille.

< « Je te l'ai dit, je suis prêt à courir le risque. Tu t'imagines que je n'ai pas déjà réfléchi à tout ça, et plus d'une fois ? Cette décision ne tombe pas du ciel, Sma : j'ai eu envie de rester dès le premier jour, mais j'ai attendu des mois avant d'en parler, le temps d'être sûr. C'est ce que j'ai cherché toute ma vie, ce que j'ai toujours voulu. Je savais que je le reconnaîtrais le moment venu, et ça a été le cas. » > Il a secoué la tête. Je lui ai trouvé l'air triste. < « Je vais rester, Sma. » >

Je n'ai rien répondu. En dépit de ses déclarations, je le soupçonnais de n'avoir pas réfléchi aux changements radicaux qui transformeraient la planète au cours de sa vie qui s'annonçait longue ; il restait bien des choses à dire par ailleurs, mais je ne voulais pas insister trop lourdement ni trop vite. Je me suis forcée à me détendre sur le canapé, haussant les épaules. < « Enfin, nous ne savons pas à coup sûr ce que va décider le vaisseau – les Mentaux. » >

Il a hoché la tête, a pris un presse-papier sur la table de granit et l'a fait tourner entre ses mains. La musique chatoyait dans la pièce, tels des rayons de soleil sur l'eau ; des points se prolongeaient en lignes dansant avec sérénité. < « Je sais bien » >, a-t-il repris, le regard toujours posé sur le lourd globe de verre tordu. < « Tu dois trouver l'idée aberrante... mais c'est que... je veux vivre ici, voilà tout. » >

Il a levé les yeux sur moi. Pour la première fois, m'a-t-il semblé, il avait perdu cet air de défi, cette froideur impérieuse.

< « Je vois ce que tu veux dire. Mais j'ai du mal à bien saisir... peut-être suis-je plus méfiante que toi. Simplement, il peut arriver qu'on s'inquiète davantage pour d'autres que pour soi... on se dit qu'ils n'ont peut-être pas vu tous les aspects du problème. » > J'ai poussé un soupir ; d'un seul coup, j'avais envie de rire. < « Et puis, sans doute, je prévois... j'espère que tu changeras d'avis. » >

Linter s'est tu un bon moment, toujours plongé dans l'examen de sa demi-sphère de verre coloré. < « Ce n'est pas impossible. » > Il a eu un grand haussement d'épaules. < « Pas impossible » >, a-t-il répété en me jetant un coup d'œil hésitant. Il a toussé. < « Le vaisseau t'a-t-il dit que j'étais allé en Inde ?

— En Inde ? Non, pas du tout.

— J'y ai passé deux semaines. Je n'ai pas averti *Arbitraire* que j'allais là-bas, mais il l'a su, évidemment.

— Pourquoi ? Je veux dire, pourquoi aller là-bas ?

— Je voulais voir cet endroit. » >

Linter s'est redressé dans son siège, a caressé un peu le presse-papier puis l'a reposé sur la table de granit avant de se frotter les mains. < « C'était beau... superbe. Si j'avais encore des hésitations, c'est là qu'elles ont disparu. » > Il a levé les yeux sur moi, et son visage m'est apparu soudain ouvert, son expression intense. Il tendait les mains, doigts écartés. < « C'est ce contraste, la... » > Il a détourné le regard ; apparemment, la richesse de l'impression reçue le gênait pour s'exprimer. < « ... la force de l'ensemble, ombres et lumière. Saleté, fumier, éclopés, ventres distendus. Toute cette misère fait ressortir la beauté... une jolie fille isolée dans la foule de Calcutta apparaît comme une corolle pathétiquement fragile, comme... je veux dire, on n'en croit pas ses yeux, que cette crasse sordide ne soit pas parvenue à la souiller... on y voit un miracle... une révélation. Et alors on se rappelle que cela ne durera que quelques années, qu'elle vivra quelques décennies, *s'usera*, aura six enfants, se flétrira... Se rendre compte, dans son cœur, de cela, cette bouleversante... » >

Sa voix mourait ; il m'a encore regardée, avec un soupçon de désespoir, presque comme si j'allais le frapper. C'était le moment idéal pour lui assener mon commentaire le plus éloquent, le plus tranchant. Et aussi le moment précis où je ne le pouvais pas.

Je suis donc restée sans rien dire, et Linter a continué : < « Je n'arrive pas à expliquer. Ici, c'est la vie. Je suis vivant. Si je devais mourir demain, je ne regretterais rien grâce à ces quelques derniers mois. Je sais que je cours un risque en restant, mais c'est justement le but. Je sais bien que je me sentirai peut-être solitaire, que j'aurai peur ! Je m'attends à cela, plus d'une fois, mais cela en vaudra la peine. C'est la solitude qui fera que cela en vaut la peine ! Pour nous, tout doit toujours être organisé comme nous le souhaitons, mais pas pour ces gens ; ils ont l'habitude que le bon et le mauvais arrivent en même temps. C'est ce qui fait pour eux l'intérêt de la vie, ce pourquoi ils savourent chaque minute... ils savent ce qu'est la tragédie, Sma, ils la vivent. Nous, nous ne sommes qu'un public. » >

Il était assis là, évitait mon regard, et moi je ne le quittais pas des yeux. Dehors, la grande ville grommelait ; le soleil entrait dans la pièce et en repartait avec les ombres des nuages passant au-dessus de nous, et je pensais : pauvre type, pauvre crétin, ils t'ont eu.

Nous voilà, avec notre fabuleuse UCG, notre machine suprême !

Nous pouvions reléguer leur civilisation dans les poubelles de l'histoire et nous rendre à Proxima du Centaure en un seul jour ; notre technologie réduisait leurs méga-bombes à des pétards et leurs Cray à des calculettes ; *Arbitraire* planait au-dessus d'eux, sublime de nonchalance, de puissance inexpugnable et de savoir infini... oui, nous voilà, avec vaisseau, modules et plate-formes, satellites, scooters, drones, mouchards. Nous passions au tamis leur planète en quête des plus précieux objets d'art, des secrets les plus brûlants, des idées les plus avancées et des réussites les plus spectaculaires. Nous pillions leur civilisation plus systématiquement que tous les envahisseurs de l'histoire réunis, sans nous occuper le moins du monde de leurs armes dérisoires, nous nous intéressions cent fois plus à leur art, leur histoire, leur philosophie, qu'à leur science obscurantiste, considérions leurs religions et leurs systèmes politiques comme un médecin examine des symptômes mortifères... et malgré tout, malgré notre pouvoir, notre supériorité en tout – science, technologie, pensée, comportement –, ce malheureux cave s'était entiché d'eux, eux qui ne savaient même pas qu'il existait. Ils l'avaient ensorcelé, il les idolâtrait. Il n'y pouvait rien. Quelle victoire immorale de la barbarie !

Non que je me retrouve, d'ailleurs, dans une position beaucoup plus avantageuse. Mon opinion était peut-être l'exact opposé de celle de Dervley Linter, mais je n'allais sans doute pas, moi non plus, obtenir ce que je voulais. Je ne voulais pas m'en aller, leur épargner notre influence et les laisser se dévorer entre eux : je souhaitais un maximum d'intervention, je voulais appliquer à cet endroit un programme radical qui aurait rempli un Lev Davidovitch [\[7\]](#) de fierté. Je voulais voir les chefs de juntas faire dans leurs frocs quand ils comprendraient que l'avenir de la Terre, selon leurs critères, s'annonçait rouge vif.

Et bien sûr, le vaisseau me prenait moi aussi pour une dingue. Peut-être avait-il cru que, par une opération mystérieuse, Linter et moi nous annulerions l'un l'autre et reviendrions tous deux à un état mental acceptable.

Ainsi, Linter voulait qu'on ne touche surtout pas à la Terre, et moi qu'on l'empoigne. Le vaisseau, avec les Mentaux indéterminés qui l'aidaient en ce moment à prendre ses décisions, allait sans doute, en fin de compte, choisir une position plus proche de celle de Linter que de la mienne, et c'était bien pour cela qu'il était hors de question de laisser quelqu'un derrière nous en partant : il serait comme une bombe à retardement au minuteur calibré aléatoirement tictaquant en plein milieu préservé, au sein de l'expérience que la Terre allait sûrement devenir ; un fragment de contamination radicale prêt à faire jouer son

principe d'incertitude n'importe quand.

Je n'avais pour l'instant plus rien à dire à Linter. Qu'il réfléchisse à notre discussion. Peut-être le simple fait d'apprendre que le vaisseau n'était pas le seul à le trouver stupide et égoïste pourrait-il changer la donne...

Je lui ai demandé de me faire visiter Paris dans sa Rolls-Royce, puis nous avons savouré un excellent repas à Montmartre et avons fini rive gauche. Nous nous sommes promenés dans un labyrinthe de petites rues et avons goûté quantité de vins et spiritueux. J'avais une chambre réservée au George V, mais j'ai couché cette nuit-là chez Linter, parce que cela semblait la chose la plus naturelle à faire (surtout dans mon état d'ébriété), et puis, après tout, je n'avais plus eu depuis longtemps un corps à serrer contre moi dans le noir.

Au matin, juste avant mon départ pour Berlin, nous nous sommes montrés l'un envers l'autre un peu gênés, juste ce qu'il fallait, et nous sommes quittés bons amis.

3.3 Développement Incomplet

La notion même de *ville* s'avère fondamentale à la compréhension d'une planète comme la Terre, et notamment de cette partie de la civilisation-regroupement[8]* alors existante dénommée Occident. Pour moi, cette idée s'illustre de la manière la plus concrète dans le Berlin de l'époque du Mur.

Je me retrouve peut-être dans une espèce d'état de choc chaque fois que je fais l'expérience d'une profonde émotion... Je n'en suis pas sûre, même à l'âge respectable que j'atteins maintenant, mais je dois bien admettre que mes souvenirs de Berlin ne me reviennent pas en mémoire dans une chronologie normale. Ma seule excuse pour cela est l'anormalité intrinsèque de la ville – si bizarrement typique, pourtant –, qui touchait à l'irréalité. Je voyais une espèce de Disneyworld, macabre par moments, une partie intégrante du monde réel (et du monde de la *realpolitik*) cristallisant si bien tout ce que ces gens avaient réussi à produire, détruire, remettre en place, respecter, condamner, idolâtrer au cours de leur histoire, qu'elle parvenait à sublimer tout ce qu'elle représentait, jusqu'à prendre sa signification propre, univoque (avec ses multiples facettes !); une somme, une réponse, une déclaration qu'aucune cité se respectant ne voudrait ou ne pourrait établir. J'ai dit que c'était surtout l'art qui nous intéressait sur Terre, eh bien Berlin représentait l'*installation* terrienne absolue, l'homologue en cela du vaisseau pour la Culture.

Je me rappelle avoir arpenté la ville à toutes les heures du jour et de la nuit. Je voyais des bâtisses dont les murs, trente-deux ans après la fin de la guerre, étaient encore criblés de balles. Des immeubles de bureau très ordinaires, éclairés et animés, semblaient avoir reçu une grêle de projectiles de la taille d'une balle de tennis ; postes de police, appartements, églises, clôtures d'espaces verts, trottoirs même, parfois, portaient les stigmates d'une violence passée : la marque du métal sur la pierre.

Je pouvais lire ces murs, reconstruire à partir de ces débris les événements d'une journée, un après-midi, une heure, voire quelques minutes seulement. Ici la mitrailleuse avait craché des munitions légères, comme une projection d'acide, tandis que des armes lourdes avaient laissé des traces similaires à une succession de coups de pic à glace ; là des projectiles cinétiques, ou à charge creuse, avaient traversé le mur (on avait bouché les impacts avec de la brique), éparpillé de longues lignes de trous déchiquetés dans la roche ; un peu plus loin, une grenade avait explosé, ses fragments volant partout, creusant sans grande force le sol et arrosant la paroi (ou non : parfois une direction se signalait par un pan de pierre intacte, comme l'ombre portée d'une pluie de *shrapnels* là où, peut-être, un soldat avait laissé son empreinte sur la ville au moment de mourir).

Une fois ces marques, sur l'arche d'un pont de chemin de fer, présentaient des angles délirants ; elles sculptaient des bandes d'impact sur un côté de l'arche, frappaient le trottoir en-dessous puis creusaient des lignes symétriques sur le pilier de l'autre côté. Je suis restée un moment plantée à cet endroit en m'interrogeant sur cette disposition avant de comprendre que, plus de trente ans auparavant, un soldat de l'Armée Rouge s'était sans doute accroupi à ce poste, attirant sur lui le feu depuis un immeuble situé de l'autre côté de la rue... En me retournant, j'ai même pu repérer de quelle fenêtre.

J'ai pris l'*U-bahn*, le métro dont l'Ouest assurait le fonctionnement, qui passait sous le Mur et joignait une partie de Berlin-Ouest à l'autre, de Hallesches Tor à Tegel. À la station Friedrichstrasse, on pouvait sortir et voir Berlin-Est, mais les autres stations sous la partie communiste de la ville restaient fermées. Des soldats équipés de pistolets mitrailleurs se tenaient sur les quais déserts, regardaient le train passer à toute vitesse ; une lueur bleue surnaturelle baignait cette scène digne d'un film, et le passage des wagons faisait voler de vieux papiers, déchirait le coin d'anciens posters encore collés au mur. J'ai dû suivre deux fois ce trajet pour me convaincre que je n'avais pas fantasmé le tout. Les autres passagers, eux, semblaient aussi blasés, affichaient la même mine de déterré que

des voyageurs ordinaires dans un métro banal.

D'ailleurs la ville elle-même, par moments, présentait le même vide effrayant, comme fantomatique. Berlin-Ouest, malgré sa clôture sévère, semblait immense, plein de parcs, d'arbres, de lacs – on en voyait davantage que dans la plupart des cités. D'autant qu'en dépit de quantité d'incitations financières et fiscales, des dizaines de milliers de personnes quittaient l'endroit tous les ans, d'où une densité globale de population très réduite, même si on percevait ici cette richesse capitaliste dans laquelle j'avais baigné à Londres, que j'avais ressentie à Paris. On ne trouvait pas en ce lieu, tout simplement, la même nécessité d'exploiter le terrain disponible. En fin de compte, la ville restait truffée de bâtiments mitraillés et de vastes espaces ouverts, de sites bombardés où les ruines déchiquetées se silhouettaient contre le ciel, avec leurs vitres disparues et leurs toits manquants, tels de grands navires à la dérive sur des océans herbus. Côtayant l'élégance de la Kurfürstendamm, ce témoignage de destruction et de misère prenait des allures de vaste installation artistique, comme la flèche délicatement détruite de l'église du Souvenir Empereur Guillaume, située à l'extrémité de la même avenue cossue tel un kiosque extravagant au bout d'une allée arborée.

Même les deux systèmes de transport ferroviaire contribuaient au sentiment d'irréalité que provoquait cette cité, cette impression qu'on avait de passer constamment d'un continuum à l'autre. Car ce n'était pas l'Ouest qui s'occupait de ce qu'il y avait de son côté et l'Est du sien ! L'Est faisait marcher le *S-bahn* (en surface) des deux côtés, et l'Ouest l'*U-bahn* (souterrain) des deux côtés : l'*U-bahn* passait donc par ces stations spectrales situées sous l'Est tandis que le *S-bahn* comportait ses propres stations à l'Ouest, décrépite et envahies d'herbe. Et les deux réseaux, de fait, ignoraient le mur puisque le *S-bahn* passait par-dessus. Sans compter que ce dernier devenait par moments souterrain et que l'*U-bahn* refaisait souvent surface... Pour insister sur ce point, je dois ajouter que même les autobus et trains à impériale semblaient appuyer cette idée d'une réalité à plusieurs niveaux. En un lieu comme Berlin, transformer le Reichstag en paquet-cadeau n'approchait même pas en bizarrerie ce que la ville proposait chaque jour.[9]

Une fois j'ai visité la Friedrichstrasse, un autre jour je suis passée à l'Est *via* Checkpoint Charlie. Bien sûr, j'ai vu là aussi des endroits où le temps semblait s'être arrêté, et beaucoup des bâtiments et des enseignes donnaient l'impression que la poussière avait commencé à s'y accumuler trente ans auparavant sans qu'on la dérange jamais. On trouvait à l'Est des magasins qui n'acceptaient que des devises

étrangères. Je ne sais pas comment ils se débrouillaient pour ne pas avoir l'air de véritables commerces : chaque fois, on aurait dit qu'un entrepreneur douteux issu d'un avenir vaguement socialiste en pleine décadence avait voulu créer une maquette de foire imitant un magasin capitaliste du vingtième siècle, pour échouer faute d'imagination.

Ce n'était guère convaincant, ça ne ressemblait à rien. Pourtant j'en suis restée plutôt secouée. Est-ce que cette parodie, ce spectacle de music-hall sinistre tentant de singer l'Ouest sans y parvenir, représentait le summum de ce que les Terriens pouvaient offrir en fait de socialisme ? Peut-être existait-il chez ces gens un défaut de conception si profond et élémentaire que le vaisseau lui-même n'avait pu le discerner, une faille dans leurs gènes signifiant qu'ils seraient à tout jamais incapables de vivre et travailler ensemble sans que quelqu'un d'extérieur les y force ? Qu'à défaut, jamais ils ne cesseraient leurs luttes intestines, ce gâchis atroce, effroyable, sanglant ? Peut-être, malgré toutes nos ressources, ne pouvions-nous rien pour eux...

Ce sentiment n'a pas duré. Rien ne prouvait qu'il ne s'agissait pas là d'une aberration temporaire, voire, se produisant à ce stade primitif de leur évolution, compréhensible. L'histoire humaine ne devait pas tant que cela du chemin habituel ; les Terriens passaient par ce qu'un millier d'autres civilisations avaient connu, et je ne doutais pas qu'au cours de l'enfance de chacune les occasions aient été innombrables où, à sa vue, n'importe quel observateur honnête, équilibré, raisonnable et doué d'empathie aurait eu envie de pousser un grand cri de désespoir.

L'ironie voulait que, dans cette soi-disant capitale du communisme, on se préoccupait énormément d'argent ; pendant mes visites à l'Est, au moins dix personnes m'ont abordée pour me proposer de changer des devises. Parlaient-ils de changement qualitatif ou quantitatif ? leur demandais-je (ce à quoi ils répondaient le plus souvent par des regards atones). *L'argent signale l'indigence*, leur déclarais-je. Bon sang, chaque UCG devrait avoir cette devise gravée dans le marbre au-dessus de la porte de son hangar.

J'ai passé un mois là-bas, j'ai exploré tous les lieux touristiques de la ville, à pied, en voiture, en train, en car, j'ai fait de la voile sur la Havel, j'ai nagé dans ses eaux, je suis passée par les forêts de Grünewald et de Spandau.

Sur la suggestion du vaisseau, je suis partie par le corridor de Hambourg. La route traversait des villages englués dans les années cinquante, parfois même en plein dix-neuvième siècle : des ramoneurs à bicyclette arboraient de grands chapeaux noirs et portaient leurs brosses à longs manches sur leurs épaules comme d'énormes

pâquerettes pleines de suie volées dans le jardin d'un géant. Je me sentais très riche dans ma Volvo, pas vraiment à l'aise.

La nuit venue, j'ai abandonné la voiture sur un petit chemin au bord de l'Elbe. Dans un soupir, un module est sorti de l'obscurité – noir sur fond noir – et m'a emmenée jusqu'au vaisseau qui survolait alors le Pacifique ; il suivait un banc de cachalots, ses effecteurs pillant leurs cerveaux grands comme des barriques tandis qu'ils chantaient.

4. Hérésiarque

4.1 Rapport Minoritaire

Je savais bien que je n'aurais pas dû parler à Li 'ndane de Paris et de Berlin ; c'est pourtant ce que j'ai fait. Je flottais dans l'espace antigrav avec quelques amies après avoir profité de la piscine du vaisseau. En réalité, c'est avec Roghres Shasapt et Tagm Lokri que je discutais, mais Li, à côté, n'en a pas perdu une miette.

« Ah », a-t-il fait. Il s'est approché en flottant et a agité le doigt sous mon nez. « Je vois.

— Tu vois quoi ?

— Ce monument. J'ai compris. Réfléchis.

— Le Mémorial de la Déportation à Paris, tu veux dire.

— Un con. Voilà ce que je veux dire. »

J'ai secoué la tête. « Li, il me semble bien que je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Mais il n'en peut plus de toi, c'est tout, a assuré Roghres. Tu aurais dû le voir dépérir en ton absence !

— Absurde ! » a répondu Li en jetant un globe d'eau à Roghres. « J'explique. La plupart des monuments du souvenir sont des espèces de bites. Cénotaphes, colonnes... Ce que Sma a vu à Paris, c'était un con, jusque dans son emplacement à la fourche d'une rivière : très pubien ! De là, si on ajoute le comportement général de Sma, j'en conclus clairement qu'elle sublime sa sexualité avec tous ces délires sur Contact.

— Voilà du neuf, ai-je dit.

— Ce que tu veux, dans le fond, Diziet, c'est te faire baiser par toute une civilisation, toute une planète. Je suppose que cela fait de toi un bon petit soldat de Contact, pour peu que ce soit ton ambition...

— Et Li, bien sûr, n'est ici que pour fignoler son bronzage, a coupé Tagm.

— ... mais j'ose dire qu'il vaut mieux éviter la sublimation. Si ce dont tu as envie c'est une bonne baise, alors tu devrais t'en offrir une, pas te frotter avec émotion à une boule de roche obscurantiste infestée d'adorateurs fanatiques de la mort embarqués dans une course fatale au pouvoir.

— Je persiste à penser que c'est toi qui aimerais te payer une

bonne baise, a glissé Roghres.

— Tout juste ! » s'est exclamé Li. Il a ouvert grand les bras, ce qui a éparpillé d'autres gouttelettes ; elles tremblotaient dans la gravité nulle. « Mais moi, au moins, je ne le nie pas.

— Le naturel incarné, a approuvé Tagm.

— Cela poserait-il problème ? a demandé Li avec assurance.

— Je me rappelle justement que, l'autre jour, tu disais que le problème avec ces humains c'est qu'ils étaient trop naturels, pas assez civilisés. » Tagm s'est tournée vers moi. « Ah, mais pardon, on parle de l'autre jour ! Li change de peau plus vite qu'une UCG en quête de record.

— Il y a naturel et naturel, a objecté Li. Moi, je suis naturellement civilisé tandis qu'eux sont naturellement barbares, je dois donc me montrer aussi naturel que possible et eux aussi peu que possible. Mais nous nous éloignons du sujet. Ce que je veux dire, c'est que Sma, sans conteste, souffre d'un problème psychologique. À mon avis, je suis la seule personne sur ce vaisseau intéressée par la méthode d'analyse freudienne, et de fait la mieux à même de l'aider.

— Quelle extraordinaire bonté de ta part, ai-je déclaré à Li.

— Mais je t'en prie. »

Il m'a fait un aimable signe de la main. Il devait avoir dispersé le plus gros des gouttelettes autour de lui dans notre direction, parce qu'il s'éloignait de nous en flottant doucement, en route vers l'autre bout de la salle antigrav.

« Freud ! » Roghres a reniflé avec dédain : elle avait un peu forcé sur *méli-mélo*.

« Païenne », a commenté Li, les yeux plissés. « Je parierais que tes héros sont Marx et Lénine.

— Holà, non ! Je suis toute dévouée à Adam Smith », a marmonné Roghres.

Elle s'est mise à tourner cul par-dessus tête en se livrant à des étirements, passant sans à-coup de la position fœtale à une posture en croix.

« Quelle pitié ! » a craché Li (littéralement, mais j'ai vu le mollard arriver et l'ai évité).

« Vraiment, Li, tu es l'humain le plus excité^[10]* de tout le vaisseau, a assuré Tagm. C'est toi qui aurais besoin d'une analyse. Tu ne penses qu'au sexe, et je ne vois pas...

— *Moi*, je ne pense qu'au sexe ? » s'est indigné Li en se martelant la poitrine du bout du doigt. Puis il a rejeté la tête en arrière. « HA ! » Il a ri. « Écoutez... » Il s'est placé dans ce qui aurait pu passer sur Terre pour une position du lotus s'il y avait eu un sol pour le soutenir,

une main sur la hanche tandis que l'autre désignait plus ou moins sa droite. « ... Ce sont *eux* qui ne pensent qu'à ça ! Savez-vous seulement combien on trouve en anglais de mots pour "bite", ou pour "con" ? Des centaines, oui, des centaines... Et nous, combien en avons-nous ? Un.

Un pour chaque sexe, pour l'usage ——— [11]** ou anatomique. Et aucun de ces mots n'est considéré comme un juron. Tout ce que je fais, moi, c'est reconnaître volontiers que j'aimerais bien placer l'un dans l'autre. Je suis prêt, d'accord et intéressé. Où est le mal ?

— Nulle part, ai-je répondu, tant que l'intérêt ne tourne pas à l'obsession ; je pense que la plupart des gens considèrent l'obsession comme nuisible, dans la mesure où elle restreint la variété et la flexibilité de pensée. »

Li, qui s'éloignait toujours de nous en flottant, a hoché la tête avec conviction. « Je n'aurai qu'une chose à ajouter : c'est son obsession pour la flexibilité et la variété qui rend si ennuyeuse cette soi-disant Culture.

— Li a fondé une Société de l'Ennui en ton absence, m'a expliqué Tagm dans un sourire. Mais personne ne l'a rejoint.

— Ça marche super bien, a confirmé Li. J'en ai changé l'intitulé, au fait, elle s'appelle désormais Ligue de la Lassitude. Oui, on mésestime la place de l'ennui dans l'existence vécue au sein de notre pseudo civilisation. J'ai pensé au début que ce pourrait être intéressant – au sens ennuyeux – que des personnes se réunissent quand elles éprouvent un ennui insurmontable, mais je me rends compte maintenant que ne rien faire du tout, complètement seul face à moi-même, constitue une expérience fort touchante bien que très ordinaire.

— Et tu crois que la Terre a beaucoup à nous apprendre sous ce rapport ? » a insisté Tagm. Elle s'est tournée pour s'adresser au mur le plus proche. « Vaisseau, mets l'air sur médium, tu veux bien ?

— La Terre est une planète des plus ennuyeuses », a affirmé Li d'un ton pénétré alors qu'un côté de la salle dirigeait avec douceur un courant d'air dans notre direction tandis que l'autre l'aspirait.

Nous nous sommes mis à dériver dans la brise. « Ennuyeuse, la Terre ? » me suis-je étonnée. L'eau séchait sur ma peau. « C'est vrai, quel est l'intérêt d'une planète où on peut à peine poser le pied sans tomber sur quelqu'un en train de tuer quelqu'un d'autre, ou de peindre un tableau, de faire de la musique, de repousser les frontières de la science, se faire torturer, se suicider, mourir dans un accident de voiture, fuir la police, souffrir d'une maladie aberrante... »

Nous avons touché la paroi d'aspiration douce et poreuse (« Hé, le

mur nous suce ! » a gloussé Roghres), et avons toutes les trois rebondi dessus avant de croiser Li qui arrivait derrière nous, toujours dans le vent. Roghres l'a alors examiné en feignant l'intérêt d'un poivrot observant une mouche sur le bord de son verre. « Tu en es loin.

— En tout cas, ai-je glissé en passant, comment peut-on parler d'ennui avec tout ça ? Il se passe tellement de choses que...

— C'est très ennuyeux. Un excès de choses ennuyeuses ne crée pas l'intérêt, sauf dans le sens académique le plus étroit. Un endroit n'est pas ennuyeux si, en cherchant bien, on finit par y trouver un élément intéressant. Si, en un lieu donné, *rien* d'intéressant ne se passe, alors on se trouve devant un phénomène des plus fascinants, quintessentiellement dépourvu d'ennui. »

Li a rebondi sur la paroi. De notre côté nous avons ralenti, notre mouvement s'était de nouveau inversé et nous revenions vers lui. Roghres a fait signe à Li quand nous l'avons croisé à nouveau.

« Donc, si j'ai bien compris, la Terre, où tout peut se produire à la fois, se retrouve si remplie de choses intéressantes qu'elle en devient ennuyeuse. » J'ai plissé les paupières. « C'est bien ce que tu veux dire ?

— Plus ou moins.

— Tu es cinglé.

— Et toi ennuyeuse. »

4.2 Propos D'Imbécile Heureux

J'avais parlé de Linter au vaisseau le lendemain de notre entrevue à Paris, puis en d'autres occasions par la suite. Je ne pense pas avoir pu lui donner beaucoup d'espoir que le personnage changerait d'avis ; *Arbitraire* prenait sa voix accablée quand nous abordions le sujet.

Évidemment, s'il l'avait souhaité, il aurait pu mettre fin au débat en enlevant purement et simplement notre homme. Plus j'y pensais, plus j'étais certaine qu'il disposait de mouchards, de microdrones ou autres trucs qui le suivaient à la trace. Au premier indice signalant que Linter envisageait de rester, *Arbitraire* se serait sûrement assuré de ne pas pouvoir le perdre, même quand il sortait sans son terminal. Pour ce que j'en savais, d'ailleurs, peut-être nous surveillait-il tous, même si, quand je l'avais interrogé là-dessus, il avait affirmé le contraire (pour ce qui était de Linter, le vaisseau évitait de répondre, et on ne peut pas trouver plus fuyant dans toute la galaxie qu'une UCG qui finasse, aussi une déclaration claire était-elle inenvisageable.[12]* Je vous laisse en tirer vos propres conclusions.)

D'un point de vue technique, rien n'aurait été plus simple pour le vaisseau que de droguer Linter ou de l'endormir avec une seringue hypodermique envoyée par un drone, puis de l'embarquer dans un module. Je pense même qu'il aurait pu le déplacer, le téléporter à bord comme dans *Star Trek* (série qu'*Arbitraire* trouvait hilarante). [13]** Mais je ne le voyais guère commettre une telle action.

Je n'ai pas encore rencontré de vaisseau qui ne tire infiniment plus de fierté de ses capacités mentales que de sa puissance physique – le contraire me déplairait sans doute. Pour *Arbitraire*, enlever Linter serait revenu à admettre son incapacité à le dominer sur un plan intellectuel. Je ne doute pas qu'il aurait ensuite accompli un remarquable travail de justification d'un tel acte, s'il s'y était résolu, et il n'aurait pas encouru de sanction pour cela (aucun quorum de Mentaux ne lui aurait laissé le choix entre l'exil ou la restructuration mentale), mais pour ce qui aurait été de son amour-propre... Les UCG peuvent se montrer de vraies peaux de vache entre elles : *Arbitraire* aurait été la risée de la flotte de Contact pendant un bon paquet de mois.

« Comptes-tu au moins y réfléchir ?

— Je *réfléchis* à tout, m'a répondu le vaisseau d'un ton acerbe. Mais non, je ne pense pas recourir à cette méthode, même en dernier recours. »

Nous avons été nombreux à assister à une projection de *King Kong*, et à présent nous nous délassions au bord de la piscine du vaisseau devant un en-cas de *kazu* accompagné de quelques vins français (tous cultivés sur le vaisseau, mais statistiquement plus authentiques que les vrais, nous avait assuré celui-ci... Non, moi non plus). Je pensais à Linter, et venais de demander à un drone ce qu'il envisageait de faire si les choses tournaient au pire.[14]*

« Quel est le dernier recours, alors ?

— Je ne sais pas trop ; le suivre à la trace, peut-être, attendre qu'une situation se présente où les indigènes seraient sur le point de découvrir qu'il n'est pas des leurs – dans un hôpital, par exemple – puis atomiser l'endroit par une frappe ciblée.

— *Hein ?*

— Ils auraient une super Explosion-Mystère.

— Sérieusement...

— Je suis sérieux ! Quelle importance, un acte de violence absurde de plus ou de moins sur cette planète grotesque ? Ce serait parfaitement approprié : à Rome, fais comme les Romains, brûle-la.

— Tu ne penses quand même pas ce que tu racontes !

— Enfin, Sma, bien sûr que non ! Tu as endocriné quelque chose, ou quoi ? Bon sang, je ne parle même pas de l'aspect immoral ; ce serait tellement *peu élégant* ! Pour qui me prends-tu ? »

Le drone est parti. Je laissais mes pieds pendre dans l'eau. Le vaisseau nous jouait un morceau de jazz des années trente, parasites originaux inclus. Il s'était converti à cette musique, ainsi qu'aux chants grégoriens, après une période – j'étais à Berlin à ce moment-là – où il avait voulu forcer tout le monde à écouter du Stockhausen. Je ne regrettais pas d'avoir raté cette étape de l'évolution perpétuelle des goûts musicaux d'*Arbitraire*.

Toujours en mon absence, il avait envoyé sur carte postale une demande au World Service de la BBC : « *Space Oddity* de M. David Bowie, pour le brave vaisseau *Arbitraire* et tous ceux qui naviguent à son bord ». (Ceci de la part d'une machine qui, même de plus loin que Bételgeuse, aurait pu noyer l'ensemble du spectre électro-magnétique terrestre avec l'émission de son choix.) La station de radio n'a pas joué ce qu'il demandait, et il a trouvé la chose à se tordre de rire.

« Ah, voilà Dizzy. Elle va nous dire. »

Je me suis retournée et ai vu Roghres et Djibard Alsahil qui s'approchaient. Elles se sont assises près de moi. Djibard et Linter étaient devenus copains au cours de l'année qui s'était écoulée entre notre départ de *Mauvais Pour Les Affaires* et notre découverte de la Terre.

« Bonjour, ai-je répondu. Vous dire quoi ?

— Qu'est-il arrivé à Dervley Linter ? a demandé Roghres en trempant une main dans la piscine. Djib vient de rentrer de Tokyo, elle voulait le voir, mais le vaisseau a l'air gêné et ne veut pas nous apprendre où il est. »

J'ai regardé Djibard assise en tailleur. Elle ressemblait à un petit gnome avec son grand sourire béat ; elle avait dû se charger.

« Qu'est-ce qui te fait dire que je sais quelque chose ? ai-je demandé à Roghres.

— J'ai entendu dire que tu l'aurais vu à Paris.

— Hmm. Eh bien, oui, c'est vrai. »

J'ai admiré les jolis jeux de lumière qu'appliquait le vaisseau sur le mur en face ; ils se faisaient plus brillants à mesure que l'ambiance générale rosissait avec le soir (*Arbitraire* avait peu à peu ramené le cycle circadien à vingt-quatre heures).

« Pourquoi Linter n'est-il pas revenu au vaisseau ? a insisté Roghres. Il est parti à Paris dès le début, comment ça se fait qu'il soit encore là-bas ? Il ne vire quand même pas indigène ?

— Je ne l'ai vu qu'une journée – moins que ça, en fait. Je ne me risquerais pas à commenter son état psychologique... il avait l'air satisfait.

— Donc tu ne réponds pas », a prononcé Djibard d'une voix un peu pâteuse.

Je l'ai considérée un moment ; elle souriait toujours. Je me suis tournée vers Roghres. « Pourquoi ne pas le contacter vous-mêmes ? »

— On a essayé. » Roghres a hoché la tête en direction de Djibard : « Elle l'a appelé depuis la planète, et depuis le vaisseau. Aucune réponse. »

Djibard avait fermé les yeux. J'ai continué à m'adresser à Roghres. « C'est sans doute qu'il n'a pas envie de discuter.

— Tu sais », a lancé Djibard, les yeux toujours clos, « je crois que c'est parce que nous ne devenons pas adultes de la même manière qu'eux. Je veux dire, les femmes ont leurs règles, et les hommes ce côté macho parce qu'il leur faut accomplir tous ces trucs qu'on attend d'eux, pas nous... Ce que je veux dire, c'est qu'il y a tout un tas de trucs qui leur font des choses, et pas à nous. À eux. Nous n'avons pas ça alors nous ne nous retrouvons pas *écrasées* comme eux. À mon avis, c'est ça le secret : pression, chocs, déceptions. Je crois que quelqu'un me l'a dit. Mais je veux dire, c'est tellement injuste... je n'arrive pas encore à savoir pour qui, je n'ai pas encore éclairci la question, tu sais ? »

Roghres et moi avons échangé un coup d'œil. Il y a des drogues qui vous transforment en crétin inepte pour un sacré moment.

« Je crois que tu ne nous révéles pas tout ce que tu sais, a commenté Roghres. Mais je ne pense pas pouvoir te tirer les vers du nez. » Elle a souri. « J'ai trouvé ! Si tu ne me réponds pas, j'irai dire à Li que tu m'as avoué être amoureuse de lui en secret mais vouloir faire la coquette. Alors ? »

— Moi je le dirai à ma maman, et elle en a plus que la tienne. »

Roghres a éclaté de rire. Elle a pris Djibard par la main et les deux se sont levées. Elles se sont éloignées ; Roghres guidait Djibard qui marmonnait : « Tu sais, je crois que c'est parce que nous ne devenons pas adultes de la même manière qu'eux. Je veux dire, les femmes... »

Un drone est passé à côté, chargé de verres vides. Je l'ai entendu bougonner en anglais : « Djibard baragouine ». J'ai souri en remuant mon pied dans l'eau tiède.

J'ai passé deux semaines à Auckland, puis suis allée à Édimbourg avant de retourner sur le vaisseau. Quelques rares personnes m'ont demandé des nouvelles de Linter, mais de toute évidence l'information avait circulé que je savais sans doute quelque chose mais ne révélerais rien. Pour autant, personne n'a paru me battre froid.

Entre-temps, Li s'était lancé dans une campagne ayant pour but d'obtenir du vaisseau qu'il le laisse visiter la Terre sans la moindre modification physique. Il comptait dévaler une montagne : se faire déposer sur un sommet, puis en descendre le plus simplement du monde. Il avait expliqué à *Arbitraire* que, du point de vue sécurité, aucun problème ne se présenterait, au moins dans l'Himalaya, parce que si on le voyait les gens le prendraient pour le Yéti. Le vaisseau a répondu qu'il y réfléchirait (ce qui voulait dire non).

Au milieu du mois de juin, *Arbitraire* m'a tout à coup demandé de passer une journée à Oslo. Linter voulait me voir.

Un module m'a laissée dans les bois près de Sandvika, sous la vive lumière du petit matin. J'ai pris un bus jusqu'au centre, marché vers le parc de Frogner où j'ai repéré le pont au-dessus de la rivière que Linter avait fixé comme point de rendez-vous. Je me suis assise sur le parapet.

Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. D'ordinaire, je distingue les gens selon leur démarche, et celle de Linter avait changé. Il avait maigri, pâli ; sa présence physique n'était plus aussi immédiate, imposante. Il portait le même costume qu'à Paris, mais le vêtement semblait désormais mal coupé, trop large, il faisait un peu négligé. Linter s'est arrêté à un mètre de moi.

« Bonjour. » Je lui ai tendu la main. Il l'a serrée en hochant la tête.

< « Je suis content de te revoir. En forme ? » >

Sa voix sonnait plus faible, moins assurée. J'ai secoué la tête en souriant. < « Une forme parfaite, évidemment.

— Oui, évidemment. » >

Il évitait mon regard. Assise face à lui, je me sentais assez gauche, aussi suis-je descendue du parapet. Il m'avait l'air plus petit que dans mon souvenir. Se frottant les mains comme pour les réchauffer, il a levé les yeux de la grande allée du parc Vigoland et de ses sculptures bizarres pour les plonger dans le ciel pur de ce matin nordique.

< « Ça te dit de marcher ?

— Oui, d'accord. » >

Nous avons progressé sur le pont en direction de la première volée de marches, de l'autre côté par rapport à l'obélisque et la fontaine.

< « Merci d'être venue. » >

Linter m'a jeté un coup d'œil, puis a tout de suite détourné le regard.

< « Pas de problème. Cette ville est agréable. » >

J'ai ôté ma veste de cuir pour la placer par-dessus mon épaule. Je portais un jean et des bottes, mais une jupe et un chemisier léger auraient mieux convenu à une si belle journée. < « Alors, comment ça va pour toi ?

— Je compte toujours rester, si c'est ce que tu veux savoir. » >

Il semblait sur la défensive.

< « Je n'en doutais pas. » >

Il s'est détendu, a toussé un peu. Nous marchions toujours sur ce grand pont désert. Il était encore trop tôt pour qu'il y ait foule, nous devions être seuls dans le parc. Nous passions lentement devant les jours austères de la rambarde. Carrés, encadrés de pierre, ils offraient des contrepoints étonnants aux courbes étranges des statues.

< « Je... je voulais te donner ceci. » >

Linter s'est arrêté, a mis la main à sa veste et en a sorti un objet qui avait tout, en apparence, d'un stylo Parker plaqué or. Il en a dévissé le capuchon ; à la place de la plume, on voyait un tube gris recouvert de minuscules symboles colorés qui ne correspondaient à aucune langue terrestre. Une petite lumière rouge révélatrice clignotait nonchalamment. Le tout trouvait le moyen de paraître anodin. Linter a revissé le haut du terminal. < « Tu veux bien le prendre ? m'a-t-il demandé en clignant des yeux.

— Oui, si tu y tiens.

— Cela fait des semaines que je ne m'en suis pas servi.

— Alors comment t'es-tu débrouillé pour dire au vaisseau que tu voulais me voir ?

— Il envoie des drones pour discuter avec moi. Je leur ai offert le terminal, mais ils ne l'ont pas pris. *Arbitraire* s'y refuse. Je crois qu'il ne veut pas endosser cette responsabilité.

— Qui le voudrait ?

— Une amie. Je t'en prie. S'il te plaît, prends ça.

— Écoute, pourquoi ne pas le garder sans l'utiliser ? En cas d'urgence...

— Non. Non... prends-le, s'il te plaît, c'est tout. » > Il a croisé mon regard pendant quelques instants. < « Ce n'est qu'une formalité. » >

Le ton de sa voix, bizarrement, m'a donné envie de rire, mais je lui ai pris le terminal pour le mettre dans ma veste d'aviateur. Linter a soupiré. Nous avons poursuivi notre promenade.

C'était une journée superbe, ciel sans nuage, air limpide, parfumé à la fois par la terre et la mer. Je n'étais pas sûre qu'on puisse qualifier de « nordique » cette lumière, la considérer comme spécifique. Peut-être la trouvait-on différente seulement parce qu'on savait qu'un seul petit millier de kilomètres de cet air si clair (de plus en plus frais, puis froid) s'interposait entre soi et la mer Arctique, les immenses icebergs et ces millions de kilomètres carrés de neige et de glace. De quoi se croire encore sur une autre planète !

Nous avons monté les marches. Linter donnait l'impression de les étudier l'une après l'autre. Moi je regardais alentour, savourant la vue, les sons, les odeurs de ce lieu. Je me rappelais mes vacances passées loin de Londres. J'ai jeté un coup d'œil à l'homme à mes côtés. < « Tu n'as pas l'air au mieux de ta forme, tu sais. » >

Il a évité de me regarder en face, s'abîmant dans la contemplation d'une structure de pierre au bout de la promenade. < « Eh bien... on pourrait sans doute dire que j'ai changé. » > Il a eu un sourire incertain. < « Je ne suis plus le même. » >

Quelque chose dans son ton m'a fait frémir. Il baissait de nouveau les yeux.

< « Tu comptes rester à Oslo ? ai-je demandé.

— Oui, pour le moment. J'aime bien cet endroit, il n'évoque pas une capitale. C'est propre, ramassé. Mais... » > Il s'est interrompu, a secoué la tête. < « Je pense que je ne vais pas tarder à repartir. » >

Nous avons poursuivi notre ascension. Certaines sculptures de ce parc me mettaient franchement mal à l'aise. J'ai senti une sorte de répulsion m'engloutir comme une vague, ce qui m'a beaucoup étonnée ; dans cette ville septentrionale, une espèce de dégoût planétaire s'emparait de moi. Sur ce monde, on parlait de renoncer au bombardier B1 au profit des missiles de croisière. Ce qu'on appelait au départ bombe à neutrons se retrouvait affublé de l'euphémisme « ogives à rayonnement renforcé », puis, finalement, « engin à effet de souffle réduit ». C'étaient tous des malades, et lui aussi, ai-je soudain pensé. Ils l'ont infecté.

Non, c'était idiot. Je devenais xénophobe. La faille se trouvait en Linter, non au-dehors.

< « Tu m'en voudras si je te dis quelque chose ?

— Comment ça ? » >

Quelle déclaration bizarre, ai-je songé.

< « Eh bien, tu pourrais me trouver... répugnant, je ne sais pas.

— Vas-y, j'ai l'estomac solide.

— Je me suis... j'ai demandé au vaisseau de, euh... de m'altérer. » >

Il m'a jeté un coup d'œil rapide. Je l'ai regardé de plus près ; cette légère voussure, la maigreur, la peau plus pâle... Pas besoin du vaisseau pour cela. Linter a remarqué que je l'examinais, il a secoué la tête. < « Non, il n'y a rien d'externe ; c'est interne.

— Oh. Quoi donc ?

— Eh bien, je l'ai convaincu de... de me fournir des organes plus proches de ceux des indigènes. Et je me suis fait retirer les endocrines, et aussi le, euh... » > Il a eu un rire nerveux. < « ... la boucle dans mes burnes. » > J'ai continué à marcher. Je l'ai cru tout de suite. Je ne comprenais pas comment le vaisseau avait pu accepter un truc pareil, mais je ne doutais pas des paroles de Linter. Je ne savais pas quoi dire. < « Alors, bon, je suis désormais obligé d'aller régulièrement aux toilettes, et puis je... j'ai aussi fait opérer mes yeux. » > Il s'est tu. C'était à mon tour d'observer mes pieds qui escaladaient les marches dans mes belles bottes italiennes. Je ne tenais pas à entendre la suite. < « Il les a en quelque sorte recâblés pour que je voie comme les Terriens. Un peu flou, avec un peu moins... pas moins de couleurs, non, mais peut-être un peu... écrasées. Et ma vision de nuit ne vaut plus grand-chose. C'est plus ou moins la même chose avec les oreilles et le nez. Mais ça... eh bien, ça a presque pour effet de rehausser l'intensité de ce qu'on parvient à ressentir, tu comprends ? Je ne regrette pas.

— Bon. » >

J'ai opiné sans le regarder.

< « Mon système immunitaire n'est plus parfait non plus. Je peux attraper des rhumes, et... des trucs du genre. Je n'ai pas fait changer la forme de ma bite, je me suis dit qu'elle irait bien. Savais-tu qu'il existait déjà ici une variation considérable dans l'apparence des parties génitales ? Les Bochimans du Kalahari sont en érection permanente, et leurs femmes possèdent le *Tablier égyptien*, un pli de peau qui recouvre leur sexe. » > Il a fait un geste désinvolte. < « Alors je ne passerai pas tant pour un monstre. Je me dis que ce n'est pas si terrible, tout ça, après tout, si ? Je me demande d'ailleurs pourquoi j'ai cru que j'allais te goûter ou je ne sais quoi.

— Hmm. » >

Moi, je me demandais ce que le vaisseau avait eu en tête pour opérer ainsi sur Linter. Il avait accepté de commettre ces... (le seul mot qui me venait à l'esprit, c'était « mutilations »)... pourtant il se refusait à reprendre le terminal de ce malheureux. Pourquoi lui

infliger cela ? Il prétendait vouloir le voir changer d'avis, et opérait ces changements sur son corps, favorisait son envie insensée de se rapprocher des indigènes !

< « Je ne pourrais plus changer de sexe, désormais. Même si je le voulais. Mais mes membres repousseront toujours si on les coupe ; le vaisseau ne pouvait rien y faire, pas en si peu de temps. C'est long, ça, des soins intensifs. Et il n'a pas non plus voulu altérer mon... euh... mon horloge interne, comme on dit. Je vais toujours vieillir très lentement, vivre plus vieux qu'eux... mais je pense le faire fléchir plus tard, quand il verra que je suis sérieux. » >

La seule idée qui me venait à l'esprit, c'était qu'en rapprochant la physiologie de Linter de la norme sur cette planète, le vaisseau essayait de lui montrer à quel point les indigènes menaient une vie misérable. Peut-être pensait-il qu'en lui mettant le nez dans la condition humaine, il le ferait revenir en courant aux délices diverses et variées sur *Arbitraire*, enfin satisfait de son statut de citoyen de plein droit de la Culture.

< « Tu ne m'en veux pas, hein ?

— T'en vouloir ? Pourquoi t'en voudrais-je ? » >

Je me suis sentie idiote d'avoir prononcé cette réplique digne d'un *soap opera*.

< « Je vois bien que si. Tu me crois dingue, c'est ça ?

— Très bien. » > Je me suis arrêtée au beau milieu d'une volée de marches, me suis tournée vers lui. < « Oui, je pense que tu es fou de... de rejeter tant de choses. C'est stupide de ta part... Malavisé. À croire que tu ne fais ça que pour emmerder le monde, mettre le vaisseau à l'épreuve. Tu veux le foutre en pétard, c'est ça ?

— Mais non, Sma, bien sûr que non. » > Linter semblait blessé.

< « Je n'attache pas tant d'importance au vaisseau, mais je m'inquiétais... ton opinion représente beaucoup pour moi. » > Il a pris ma main libre dans les deux siennes. Elles étaient froides. < « Tu es une amie, tu comptes à mes yeux ! Je ne veux offenser personne, toi encore moins. Mais je dois accomplir ce qui me paraît juste. C'est primordial, davantage que tout ce que j'ai jamais fait jusqu'à présent. Je ne veux contrarier personne, mais... écoute, je suis désolé. » >

Il a lâché ma main.

< « Ouais, moi aussi je suis désolée. Mais c'est comme une mutilation. Ou une infection !

— L'infection, c'est nous, Sma... » > Linter s'est détourné, s'est assis sur les marches et a regardé la ville au loin, la mer. < « C'est nous qui sommes différents, qui nous sommes auto-mutilés, qui avons muté. Eux sont la norme, et nous des espèces d'enfants surdoués, des

enfants avec un formidable jeu de construction. Ils sont authentiques parce qu'ils vivent de la manière dont ils doivent vivre ; pas nous. Nous vivons de la manière dont nous *voulons* vivre.

— Linter, ai-je dit en m'asseyant à côté de lui. Cette planète est un putain d'asile, le merveilleux pays des cerveaux détraqués. L'endroit où on a inventé l'« équilibre de la terreur » ; où à une époque, pour soigner les gens, on les plongeait dans l'eau bouillante. Les électrochocs sont toujours d'actualité sur cette planète ! Et une nation où la loi s'oppose aux châtiments cruels et barbares tue ses prisonniers par électrocution...

— Continue, tu as oublié les camps de la mort, a fait Linter en clignant des yeux devant l'immense ciel bleu.

— Il n'y a jamais eu d'Éden ici, et il n'y en aura jamais. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne feront jamais de progrès. Mais toi, tu choisis de tourner le dos à tout ce que nous avons accompli depuis leur stade d'évolution. Tu les insultes autant que tu insultes la Culture !

— Oh, pardonne-moi... » >

Il a serré les bras contre lui et s'est mis à se balancer d'avant en arrière.

< « La seule manière pour eux d'avancer – de survivre –, c'est de suivre le même chemin que nous, et tu es en train de dire que ces avancées, c'est de la merde. Tu raisones comme un trouillard, et *eux*, ils ne te remercieraient pas pour ce que tu es en train de faire ! *Eux*, ils te traiteraient de dingue. » >

Linter a secoué la tête, les mains sous les aisselles, le regard toujours perdu au loin. < « Peut-être qu'ils n'ont pas besoin de suivre le même chemin, peut-être qu'ils n'ont pas besoin de Mentaux, ni de toujours davantage de technologie. Si ça se trouve, ils s'en tireront tout seuls, à leur manière, sans guerre ni même révolution... simplement grâce à une compréhension mutuelle, une sorte de... foi. Grâce à quelque chose de trop naturel pour notre appréhension. Car eux comprennent encore ce qui est naturel.

— *Naturel* ? ai-je repris d'une voix plus forte. Mais ces types-là t'expliqueront que *tout* est naturel ! Ils te diront que l'avidité, la haine, la jalousie, la paranoïa, l'effroi religieux décérébré, la crainte de Dieu, la détestation de ce qui est d'une autre couleur ou pense différemment, c'est *naturel*. Haïr les Noirs, les Blancs, les femmes, les hommes, les homosexuels, c'est naturel ! L'homme est un loup pour l'homme, on cherche toujours un leader, pas de canards boiteux... Merde, ils sont tellement certains de ce qui est naturel que les plus sophistiqués d'entre eux iront te prêcher la souffrance et la méchanceté comme naturelles et nécessaires, parce que sans elles on

ne pourrait apprécier le plaisir et la bonté ! Ils te diront que n'importe lequel de leurs idiots de systèmes pourris est le seul vrai et naturel, la voie unique. Ce qui est *naturel*, pour eux, c'est tout ce qui leur permet de se battre pour leur minable pré carré et de se foutre de tous les autres. Ils ne sont pas plus proches de la nature que nous, pas davantage qu'une amibe serait plus proche de la nature qu'eux du fait de sa structure plus primitive !

— Mais, Sma, ils vivent selon leurs instincts, ou du moins ils essayent. Nous, nous sommes fiers de vivre selon nos convictions conscientes, et nous avons perdu l'idée de ce qu'est la honte. Nous en avons pourtant besoin nous aussi ! Plus encore qu'eux.

— *Quoi ?* » > ai-je crié. Je me suis retournée d'un bloc, ai saisi Linter aux épaules et l'ai secoué. < « Nous avons besoin de *quoi* ? Nous devrions avoir honte de notre conscience des choses ? Tu es malade ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, comment peux-tu seulement parler ainsi ?

— Écoute-moi ! Je ne veux pas dire qu'ils valent mieux que nous, ni que nous devrions tenter de vivre à leur manière. J'essaie de t'expliquer qu'ils ont en eux une idée de ce qu'est... la lumière, l'ombre, une idée que nous, nous ne possédons pas. Ils ressentent de la fierté eux aussi, par moments, mais de la honte également. Ils ont l'impression d'être puissants, d'avoir tout conquis, et puis ils comprennent à quel point, en fait, ils restent démunis. Ils voient le bien en eux, mais aussi le mal. Ils connaissent les deux et *vivent* avec. Nous n'avons pas cette dualité, cet équilibre précaire. Et... et ne comprends-tu pas que, pour un individu donné – moi – qui viens de la Culture et suis conscient de tout ce que peut m'offrir la vie, cela pourrait être plus enrichissant de vivre dans leur société plutôt qu'au sein de la Culture ?

— Alors, tu trouves cet... cet enfer puant plus enrichissant ?

— Mais oui, bien sûr ! Parce qu'il y a là... c'est si... vivant. Au bout du compte, Sma, ils ont raison : cela n'a pas tellement d'importance, tout ce qu'il se passe ici que nous pourrions qualifier de "mal" (eux aussi, d'ailleurs). Cela se produit, ici et maintenant, voilà ce qui compte, ce qui justifie le fait d'être là et de faire partie du tout. » >

J'ai retiré mes mains de ses épaules. < « Non. Je ne te comprends pas. Bordel, Linter, tu m'es plus étranger qu'eux. Au moins ils ont des excuses ! Seigneur, tu es le putain de converti de la veille, tout feu tout flamme, hein ? Le fanatique, le zélote. Tu me fais de la peine, mon vieux.

— Eh bien... merci. » >

Il a levé son regard vers le ciel, a cligné des yeux une nouvelle fois. < « Je ne tenais pas à ce que tu saisisse trop vite, et... » > Il a eu une espèce de rire mal fichu. < « ... on dirait que ce n'est pas le cas, si ? »

— Épargne-moi cet air suppliant ! » > J'ai secoué la tête, mais je ne pouvais pas continuer à lui en vouloir quand il me faisait ces yeux-là. Je me suis senti un peu lâcher prise, et soudain un petit sourire timide a traversé son visage. < « Je n'ai pas l'intention de te rendre les choses plus faciles, Dervley. Tu commets une erreur, sans doute la pire de ta vie. Tu as intérêt à te rendre compte que tu es tout seul ! N'importe pas non plus que quelques travaux de plomberie et une toute nouvelle flore intestinale vont te rendre plus proche de *Homo Sapiens*. »

— Tu es mon amie, Diziet, et cela me touche que tu t'inquiètes pour moi... mais je crois savoir ce que je fais. » >

Il était temps de me remettre à secouer la tête, et je me suis exécutée. Linter m'a tenu la main sur le chemin du retour vers le pont, puis hors du parc. Il me faisait de la peine parce qu'il paraissait avoir pris la mesure de sa solitude. Nous nous sommes un peu promenés en ville, puis sommes allés déjeuner chez lui. Il habitait dans un coin récemment construit près du port, non loin de l'hôtel de ville à l'architecture massive, un appartement dépouillé aux murs blancs, peu meublé, qui ne semblait pas vraiment habité malgré des reproductions de Lowry, dernière période, et des esquisses de Holbein.

Le temps s'était couvert en fin de matinée. Je suis partie après le déjeuner. Je crois que Linter pensait que je m'attarderais un peu, mais je voulais regagner le vaisseau au plus vite.

4.4 Dieu M'A Dit De Le Faire

< « Pourquoi j'ai fait quoi ? »

— Ce que tu as fait à Linter : l'altérer, le faire régresser.

— Parce qu'il me l'a demandé » >, a répondu le vaisseau.

Je me tenais dans le hangar du pont supérieur. J'avais attendu d'être de retour sur *Arbitraire* avant de l'affronter, par l'intermédiaire d'un drone.

< « Et, bien sûr, tu n'espérais pas un tout petit peu que le résultat lui déplairait au point qu'il rejoindrait vite fait le troupeau ? Tu n'as absolument pas voulu lui infliger la souffrance brutale, toute nue, de la condition humaine, pire encore pour lui que pour les Terriens nés dans cet état, qui ont grandi avec et ont pu s'y habituer ? Tu n'as pas

voulu le laisser se torturer lui-même, physiquement et mentalement, pour pouvoir, bien à l'aise, te vanter de l'avoir prévenu le jour où il serait venu te supplier de le reprendre ?

— Eh bien, pour tout dire, non. Tu crois de toute évidence que j'ai altéré Linter à mes propres fins, mais tu te trompes. J'ai fait ce que j'ai fait parce que Linter me l'a demandé. Bien sûr, j'ai essayé de le convaincre de renoncer à cette idée, mais après m'être assuré qu'il était sérieux, qu'il avait réfléchi et pesé les conséquences, ne pouvant par ailleurs conclure à sa démente, j'ai répondu à sa requête.

» Oui, il m'est venu à l'esprit qu'il n'aimerait peut-être pas vraiment se retrouver proche de la physiologie humaine de base, mais il me semblait clair, d'après nos discussions préalables, qu'il ne s'attendait en rien à apprécier la sensation. Il savait que ce serait désagréable, et considérait cette étape comme une espèce de naissance... de renaissance. Je pensais tout à fait improbable qu'il s'avère si peu préparé à l'expérience, si choqué par le résultat concret, qu'il souhaiterait revenir à la norme génétiquement fixée, et moins envisageable encore qu'à partir de là il finisse par abandonner son idée de rester sur Terre.

» Tu me déçois, Sma. Je pensais que tu me comprendrais. On ne cherche pas forcément les louanges, bien sûr, quand on fait de son mieux pour être d'une honnêteté et d'une impartialité scrupuleuses, mais on ose espérer, après avoir accompli, par souci de ladite honnêteté, quelque chose de malcommode, ne pas voir ses motivations remises en question d'une manière aussi ouvertement soupçonneuse. J'aurais pu rejeter la requête de Linter, j'aurais pu proclamer que l'idée me déplaisait et que je ne voulais pas en entendre parler. J'aurais pu me justifier sur le seul argument esthétique ! Je ne l'ai pas fait.

» Trois raisons. Une : ça aurait été un mensonge. Je ne trouve pas Linter plus repoussant, plus dégoûtant qu'avant. Ce qui importe, c'est son esprit, son intellect, l'état dans lequel ils se trouvent ; les particularités physiques sont dans l'ensemble sans pertinence. Certes, son corps est moins bien conçu qu'auparavant, moins sophistiqué, moins résistant aux chocs, moins susceptible de s'adapter à des conditions données que, disons, le tien... mais cet homme vit en Occident au vingtième siècle, dans un environnement économique privilégié. Il n'a pas *besoin* de réflexes prodigieux ni d'une vision nocturne supérieure à celle d'un hibou. Son intégrité en tant qu'entité consciente se trouve de fait moins affectée par les altérations que j'ai effectuées sur lui que par la décision qu'il avait déjà prise, de toute façon, de rester sur Terre.

» Deux : si quelque chose parvient à convaincre Linter que nous sommes les gentils dans l'histoire, c'est bien de nous montrer justes et raisonnable, y compris quand lui-même y faillit. S'en prendre à lui parce qu'il ne se comporte pas comme je le souhaiterais – comme nous tous le souhaiterions – le conforterait davantage dans son idée que la Terre est son foyer et les humains ses frères.

» Trois (et cette raison à elle seule devrait suffire) : que sommes-nous, finalement, Sma ? Qu'est donc la Culture ? En quoi croyons-nous, même si ce n'est presque jamais dit parce que cela nous gêne d'en parler ? En la liberté avant tout, sans conteste. En une liberté relative, soumise à changements, dénuée de lois ou de codes moraux explicites, mais, finalement – et c'est très difficile à cerner, à exprimer –, en une liberté d'une qualité bien supérieure à tout ce qu'on peut trouver à une échelle sérieuse sur la planète que nous survolons en ce moment.

» Les mêmes avancées technologiques et surplus de production qui, à tous les niveaux de notre société, nous permettent d'abord d'être là, tout simplement, et ensuite nous accordent la possibilité de décider du sort de la Terre, nous ont depuis longtemps fourni les moyens de vivre selon notre bon plaisir, avec pour unique restriction de devoir respecter ce même principe pour les autres. Et cela, c'est si élémentaire que non seulement toutes les religions sur cette planète le déclarent plus ou moins dans leurs professions de foi, mais que presque toutes les religions, philosophies ou systèmes de valeurs jamais découverts ailleurs le soulignent aussi. Je parle ici de l'idéal au cœur de cette idée qu'on sait exprimer mais qui, de manière assez perverse, persiste à embarrasser notre société. Nous vivons avec notre liberté, en usons, en *jouissons* tout naturellement autant que les bonnes gens de la Terre en débattent, et nous en parlons aussi souvent qu'on peut trouver sur ce monde d'exemples authentiques de ce concept fuyant.

» Dervley Linter est, au même titre que moi, un produit de notre société. En tant que tel, du moins jusqu'à ce qu'on parvienne à prouver qu'il est cliniquement "fou", il a tout à fait le droit de s'attendre à voir ses volontés respectées. D'ailleurs, le simple fait qu'il ait demandé une telle altération, puis accepté que je la mette en œuvre, indique sans doute que sa mentalité reste davantage influencée par la Culture que par la Terre.

» En bref, même si j'avais cru avoir de bonnes raisons tactiques pour ne pas lui donner satisfaction, j'aurais eu tout autant de mal à justifier ce refus qu'un enlèvement immédiat de Linter avec retour au bercail à l'instant où j'ai compris ses intentions. La seule manière dont

je puisse être certain de mon bon droit quand j'essaie de convaincre cet homme de revenir, c'est d'être tout aussi certain que mon propre comportement, en tant qu'entité la plus sophistiquée parmi celles en cause, reste au-dessus de tout reproche, et autant en accord avec les principes fondateurs de notre société qu'il est en mon pouvoir. » >

J'ai regardé la bande sensorielle du drone. Je n'avais pas bougé d'un poil pendant ce discours, n'avais réagi d'aucune manière. Enfin, j'ai soupiré.

< « Bon, je ne sais pas. Tu as l'air presque... magnanime. » >
J'ai croisé les bras. < « Le seul problème, vaisseau, c'est que je ne sais jamais quand tu es sincère et quand tu parles juste histoire de causer. » >

Le drone est resté là une ou deux secondes avant de se détourner pour glisser dans l'air vers la sortie sans ajouter un mot.

4.5 Crédibilité Entamée

Quand j'ai revu Li, il portait le même uniforme que le capitaine Kirk dans *Star Trek*.

« Il y a bien des choses sur la Terre et dans le ciel ! ai-je dit en riant.

— Ne te moque pas, être venu d'ailleurs », a répondu Li en fronçant les sourcils.

Je lisais *Faust* dans le texte et regardais deux de mes amis qui jouaient au *snooker*. La gravité dans cette salle était légèrement réduite afin que les billes roulent convenablement. J'avais demandé au vaisseau (lorsqu'il daignait encore me parler) pourquoi il n'avait pas aligné sa gravité interne sur celle de la Terre, plus faible, comme il l'avait fait pour le cycle circadien. « Oh, cela aurait nécessité une recalibration trop importante, avait-il répondu. J'avais la flemme. » Bel exemple d'omnipotence divine !

« Tu n'en as sans doute pas entendu parler, m'a annoncé Li en s'asseyant près de moi, puisque tu étais en AEV, mais je compte bien devenir capitaine de cette casserole.

— Vraiment ? Voilà une sacrée nouvelle ! » Je n'ai pas demandé ce qu'était l'AEV ni où ça pouvait bien se trouver. « Et quels sont au juste tes plans afin d'atteindre ce poste élevé, pour ne pas dire incongru ?

— Je ne sais pas trop encore, a reconnu Li, mais je pense posséder les qualités requises.

— Si tu considères les qualifications minimales, je sais que tu

vas...

— Bravoure, esprit d'initiative, intelligence, capacité de meneur d'hommes (et de femmes), esprit affûté tel le rasoir, réflexes vifs comme l'éclair. En outre, loyauté, aptitude à la plus grande lucidité, quoi qu'il en coûte, lorsque la sécurité de mon vaisseau et de mon équipage sont en cause. Sauf, évidemment, lorsque c'est le sort de l'univers, tel que nous le connaissons, qui se retrouve en jeu, auquel cas je me verrai contraint d'envisager le plus vaillant et le plus noble des sacrifices. Il va de soi qu'une telle situation dût-elle se présenter, je ferais tout pour sauver les officiers et les soldats servant sous mes ordres. Je coulerais avec le navire, bien sûr.

— Bien sûr. Ma foi, c'est...

— Attends, j'ai une autre qualité à mentionner.

— Parce qu'il en reste ?

— Mais oui : l'ambition.

— Suis-je bête !

— Il n'a sans doute pas échappé à ta sagacité que, jusqu'à présent, personne n'avait jamais envisagé de devenir capitaine d'*Arbitraire*.

— Omission qui, j'imagine, peut se comprendre. » Jhavins, un des joueurs de billard, a réussi un splendide coulé sur la boule noire ; j'ai applaudi. « Joli coup ! »

Li m'a tapé sur l'épaule. « Ne te disperse pas.

— Mais oui, je t'écoute.

— Le fait est : puisque je souhaite devenir capitaine, en avoir eu l'idée devrait suffire pour que je le devienne, tu vois ?

— Hmm. »

Jhavins cherchait un carambolage improbable sur une rouge éloignée. Li a émis un chuintement exaspéré. « Hé, je veux entamer un vrai débat ! Je pensais que toi, au moins, tu accepterais de discuter. Mais tu es comme tous les autres...

— Ah bon. » Jhavins a touché la rouge, qui est allée mourir tout près de la poche. J'ai regardé Li. « Discuter ? Comme tu veux. Toi ou n'importe qui se mettant aux commandes du vaisseau, ce serait comme une puce voulant conduire l'humain qui la porte... voire une bactérie dans sa salive qui entreprendrait de le diriger.

— Mais après tout, pourquoi devrait-il se commander tout seul ? C'est nous qui l'avons fabriqué, pas l'inverse.

— Et alors ? D'ailleurs, ce n'est pas *nous* qui l'avons fabriqué, mais d'autres machines... qui se sont en fait contentées de donner le *top* départ. En pratique, il s'est pour l'essentiel fabriqué lui-même. Quoi qu'il en soit, il faudrait remonter à... je ne sais pas combien de milliers de générations dans sa lignée avant de trouver le dernier

ordinateur ou vaisseau spatial directement bâti par un de *nos* ancêtres. Enfin, à supposer que ce “nous” mythique ait construit le vaisseau, l’engin n’en demeure pas moins des milliards et des milliards de fois plus intelligent que nous. Est-ce que tu laisserais une fourmi te donner des ordres ?

— Bactérie, puce ou fourmi ? Décide-toi.

— Allez, dégage, va descendre une montagne ou ce que tu veux, abruti.

— Mais c’est nous qui avons été à l’origine de tout ça ; sans nous...

— Et qui a été à notre origine ? Un globule visqueux sur une autre boule de roche ? Une supernova ? Le Big Bang ? Quel intérêt, l’*origine* du phénomène ?

— Tu ne me prends pas au sérieux, hein ?

— Je te trouve très sérieusement atteint.

— Attends un peu ! » Li s’est levé, a agité un doigt vers moi. « Un jour je serai capitaine et tu t’en mordras les doigts. Je pensais à toi comme officier responsable de la section scientifique, mais là tu pourras t’estimer heureuse de décrocher un poste à l’infirmerie.

— C’est ça. Va donc pisser sur tes cristaux de dilithium. »

5. Tu Le Ferais Si Tu M'Aimaïs Vraiment

5.1 Victime Sacrificielle

J'ai ensuite passé quelques semaines de plus sur le vaisseau. Il s'est remis à me parler après deux ou trois jours. Je n'ai plus pensé à Linter pendant un moment ; tout le monde sur *Arbitraire* semblait s'intéresser aux films, anciens et nouveaux, aux livres, ou aux événements qui se déroulaient au Cambodge, voire à Lanyares Sodel, parti se battre avec les Érythréens. Lanyares vivait auparavant sur une plaque où il jouait à la guerre avec ses copains, équipé de vrais projectiles cinétiques. Je me rappelle avoir entendu parler de lui et en être restée atterrée ; même avec son matériel médical à portée de main et ses endocrines intactes, cela me paraissait pour le moins pervers, et quand on m'a dit qu'ils n'avaient rien pour se protéger la tête, j'en suis arrivée à la conclusion que ces types étaient dingues. On pouvait se retrouver la cervelle éparpillée par terre, on pouvait mourir !

Ils devaient adorer se flanquer la trouille, j'imagine. Il paraît que certains s'éclatent comme ça.

Quoi qu'il en soit, Lanyares avait annoncé au vaisseau qu'il voulait participer à de vrais combats. *Arbitraire* a essayé de l'en dissuader, en vain, et l'a envoyé en Éthiopie. Il le suivait à la trace par satellite et missiles espions, prêt à le remonter sur-le-champ en cas de blessure grave. Après s'être un peu fait tirer l'oreille, et assuré de l'accord du soldat détaché en bas, le vaisseau a mis à disposition sur une chaîne accessible à tous les images provenant de ses mouchards. Selon moi, on atteignait les sommets du mauvais goût.

Mais l'aventure n'a pas duré. Au bout d'une dizaine de jours, Lanyares en a eu assez parce qu'il ne se passait pas grand-chose ; il a donc demandé à regagner le vaisseau. Ce n'était pas le manque de confort qui le dérangeait, a-t-il déclaré, avouant même en avoir retiré une espèce de plaisir masochiste et n'en apprécier que davantage, désormais, la vie à bord d'*Arbitraire*. Mais pour tout le reste, c'était si ennuyeux ! Une bonne bagarre bordélique sur un plateau de jeu dédié se révélait nettement plus amusante. Le vaisseau l'a traité d'idiot et l'a bombardé à Rio de Janeiro avec pour mission de redevenir un parfait petit pillard d'art. En tout cas, je pense qu'il aurait mieux fait de le redescendre au Cambodge (en l'altérant pour lui donner le physique

des indigènes de là-bas) et de le coller en plein milieu de l'Année Zéro. Même si quelque chose me dit que Lanyares n'en demandait pas tant !

J'ai encore voyagé un peu en Grande-Bretagne, en Allemagne de l'Est et en Autriche, entre deux périodes sur *Arbitraire*. Le vaisseau m'a fait essayer Pretoria pendant quelques jours ; franchement je n'ai pas pu m'y faire. S'il m'avait envoyé là-bas dès le début, je ne dis pas, mais après neuf mois passés sur Terre, de toute évidence mes nerfs – quoique estampillés qualité Culture – se faisaient fragiles. Le pays du Développement Séparé s'est révélé tout bêtement trop pour moi. Je demandais de temps en temps des nouvelles de Linter au vaisseau, mais, n'obtenant de sa part que la Réponse Générale Sans Engagement Numéro 63a, ou quelque chose du genre, j'ai arrêté au bout d'un moment.

« Qu'est-ce que la beauté ?

— Enfin, vaisseau, voyons...

— Non, je parle sérieusement. Nous divergeons sur ce point. »

Je me trouvais à Francfort-sur-le-Main, sur une passerelle suspendue au-dessus de la rivière, et parlais à *Arbitraire* via mon terminal. Une ou deux personnes me regardaient en passant, mais je n'étais pas d'humeur à m'en préoccuper.

« Bon, très bien. La beauté, c'est une chose qui s'évanouit quand on cherche à la définir.

— Je ne pense pas que tu croies vraiment cela. Réponds-moi.

— Écoute, je sais déjà ce qui nous divise. Je crois, moi, qu'il existe un point commun, aussi difficile soit-il à définir, entre tout ce qui est beau, un point commun qu'on ne peut signifier par aucun autre mot que "beauté" sans le rendre plus obscur en voulant le cerner. Toi, tu penses que la beauté se cache dans l'utilité.

— Plus ou moins.

— Alors où réside l'utilité de la Terre ?

— Son utilité, c'est de constituer une machine vivante qui oblige ses résidents à agir et à réagir. Sous cet aspect, elle se rapproche de la limite supérieure d'efficacité que peut atteindre un système dépourvu de conscience.

— Je crois entendre Linter. Une machine vivante, ben voyons.

— Linter n'a pas entièrement tort, mais il me fait penser à quelqu'un qui aurait trouvé un oiseau blessé et l'aurait gardé chez lui bien après sa guérison du fait d'un sentiment protecteur dont il n'apprécierait pas de comprendre qu'il est centré sur lui plutôt que sur l'animal. Certes, peut-être n'y a-t-il rien que nous puissions faire pour

la Terre, et devrions-nous la laisser tracer son chemin... auquel cas c'est à nous de nous envoler, mais tu vois ce que je veux dire.

— Tu es donc d'accord avec Linter quand il dit que la Terre présente une beauté intrinsèque, un caractère positif, esthétiquement parlant, qu'aucun environnement de la Culture ne pourrait atteindre ?

— Mais oui. On gagne rarement sur tous les tableaux. Tous nos efforts au cours de l'histoire ont eu pour but d'augmenter la quantité de ce que, à un moment donné, nous considérons comme "bien". En dépit de ce que peuvent penser les indigènes ici, il n'y a rien d'illogique ou d'impossible en soi dans une Utopie authentique et fonctionnelle, dans le retrait de la méchanceté sans perdre aussi la bonté, le retrait de la douleur en conservant le plaisir, ou celui des affres morales sans tomber dans la morosité... Mais d'un autre côté, rien n'assure qu'on puisse toujours arranger les choses exactement comme on le souhaite sans rencontrer des problèmes de temps à autre. Nous avons ôté de notre environnement presque tout ce qui nous déplaisait, mais nous n'avons pu y conserver intact tout ce qui y était agréable. Si on fait le bilan, nous sommes certes beaucoup plus avancés que les Terriens, mais il nous faut bien admettre qu'ils nous dépassent sur certains plans, et que, en fin de compte, leur environnement se révèle plus stimulant sans avoir à se forcer.

— "Puisse-*vous* vivre en des temps intéressants."

— Tout à fait.

— Je ne suis pas d'accord. Je ne vois aucune utilité là-dedans. Ni de beauté. Tout ce que je veux bien concéder, c'est qu'il pourrait s'agir d'une étape significative par où passer.

— Ce qui revient peut-être au même. Si ça se trouve, le problème se révélera simple affaire de temps. Toi, tu es ici en ce moment précis.

— Comme eux tous. »

Je me suis retournée pour regarder quelques-uns des passants. Le soleil d'automne, bas dans le ciel – disque rouge vif, poussiéreux, plein de gaz, couleur sang – se frottait contre ces visages d'Occidentaux bien nourris comme un poison raffiné. Je recherchais leur regard ; ils le détournaient. J'éprouvais l'envie de les attraper par la peau du cou et de les secouer, de leur hurler après, de leur expliquer pourquoi ils s'y prenaient mal et ce qu'il se passait en ce moment : les complots militaires, les fraudes commerciales, les beaux mensonges des industries et des gouvernements, l'holocauste au Cambodge... et puis de leur dire aussi ce qui demeurerait possible, à quel point ils étaient tout près de la gagne, les résultats qu'ils pouvaient obtenir si seulement ils s'y mettaient au niveau planétaire... Mais à quoi bon ? Je restais là, je les observais, et je me suis surprise à endocriner *lent*

sans vraiment le vouloir. Tout d'un coup, j'ai eu l'impression de les voir tous bouger au ralenti ; ils passaient devant moi tels des acteurs dans un film, sur une pellicule trompeuse oscillant entre obscur et granuleux. « Quelles chances ont ces gens, vaisseau ? » me suis-je entendue murmurer d'une voix pâteuse. Pour tous les autres, j'ai dû couiner. Je leur ai tourné le dos, ai regardé la rivière.

« Les enfants de leurs enfants seront morts alors que tu n'auras pas changé d'un iota en apparence, Diziet. Leurs vieillards sont plus jeunes que toi... Selon tes critères, ils n'ont pas la moindre chance. Selon les leurs, l'avenir demeure riche de tous les espoirs.

— Et nous allons traiter ces malheureux en groupe témoin.

— Oui, nous allons sans doute nous tenir à l'écart.

— Nous comporter en spectateurs passifs.

— Observer constitue une action en soi. Et puis nous ne leur retirons rien. Ce sera comme si nous n'étions jamais venus.

— Sauf pour Linter.

— C'est vrai, a soupiré *Arbitraire*. Sauf pour monsieur Problème.

— Oh, vaisseau, ne pourrions-nous au moins les empêcher de commettre l'irréparable ? S'ils en venaient à appuyer sur le bouton, nous pourrions saboter leurs missiles en vol. S'ils gâchent leur chance de réussir à leur manière... alors nous pourrions intervenir, non ? Dans ce cas, ils auraient tout aussi bien rempli leur rôle de groupe témoin !

— Diziet, tu sais que c'est faux. Nous parlons des dix mille prochaines années, au bas mot, pas du temps qu'il leur reste avant la Troisième Guerre Mondiale. La question, ce n'est pas de savoir si nous sommes ou non en mesure de l'empêcher, mais si, à très long terme, c'est ou non la chose à faire.

— Génial », ai-je chuchoté à l'adresse des eaux sombres et tourbillonnantes du Main. « Alors combien d'enfants devront grandir à l'ombre du champignon atomique, et peut-être mourir en hurlant au milieu de débris radioactifs, dans le seul but que nous puissions être sûrs de faire ce qu'il faut ? Quel degré de certitude devons-nous atteindre, combien de temps devons-nous attendre ? Combien de temps devons-nous les faire attendre, eux ? Qui nous a élus Dieu ?

— Diziet, a repris le vaisseau d'une voix désolée, cette question, elle se pose en permanence, et nous en considérons tous les aspects que nous sommes capables d'imaginer... Cette équation morale est réévaluée chaque nano-seconde de chaque jour de chaque année, et chaque fois que nous découvrons un endroit comme la Terre – quelle que soit la décision prise –, nous nous rapprochons un peu de la vérité. Mais nous ne serons jamais absolument certains. Le plus

souvent, la certitude absolue n'est même pas envisageable. » Il s'est tu un instant. J'entendais derrière moi les passants sur le pont. « Sma, a finalement avoué *Arbitraire* d'un ton qui évoquait subtilement la frustration, je suis l'être le plus intelligent à cent années-lumière à la ronde, mais même moi ne puis prédire où va se retrouver une boule de billard après plus de six collisions. »

J'ai eu un reniflement railleur ; j'aurais même pu rire – presque.

« Bon, je crois que tu as intérêt à te remettre en route.

— Oh ?

— Oui. Un passant a signalé qu'une femme sur le pont parlait toute seule en regardant la rivière. Un policier vient vers toi, et il se demande déjà sans doute quelle température peut avoir l'eau. Aussi je crois que tu devrais t'éclipser en vitesse sur ta gauche avant qu'il arrive.

— Et comment ! »

J'ai secoué la tête en m'éloignant dans la lumière du crépuscule. « Quel drôle de monde, hein, vaisseau ? » Je m'adressais davantage à moi-même qu'à lui.

Il ne m'a pas répondu. La passerelle suspendue vibrait sous mes pas malgré sa taille imposante, oscillait en réponse à mon corps comme un amant monstrueux et maladroit.

5.2 Présence Non Souhaitée À Bord

De retour sur le vaisseau.

Pendant quelques heures, *Arbitraire* avait abandonné les flocons de neige terriens pour collationner d'autres échantillons à la demande de Li.

Dès que ce dernier m'avait aperçue à bord, il était venu me voir en murmurant : « Demande-lui de regarder *L'Homme qui venait d'ailleurs* »^[15] avant de s'éclipser. Lorsque je l'ai croisé à nouveau, il a prétendu que c'était la première fois et que j'avais rêvé notre rencontre précédente. Jolie manière que de saluer un ami et admirateur en proclamant qu'il se baladait, chuchotant des messages cryptiques !

Bref. Une nuit de novembre sans lune, nous survolions le bassin du Tarim plongé dans l'obscurité...

Li recevait pour dîner.

Il s'efforçait toujours de devenir capitaine d'*Arbitraire*, mais il semblait avoir confondu les notions de rang militaire et de

démocratie ; il s'imaginait que le meilleur moyen de parvenir au poste de « skipper » était de nous faire tous voter pour lui et avait organisé son dîner de campagne.

Nous nous sommes assis dans le hangar du pont inférieur, cernés par le matériel. Nous devions être environ deux cents ; tous ceux à bord du vaisseau faisaient acte de présence, et beaucoup étaient remontés exprès de la Terre. Li nous avait installés autour de trois tables gigantesques de deux mètres de large chacune, et au moins dix fois plus longues. Il avait insisté pour que nous disposions de tables dignes de ce nom, avec des chaises, des couverts complets et tout le tintouin. Le vaisseau avait sacrifié un petit séquoia à contrecœur, l'avait sculpté, tourné, que sais-je encore, jusqu'à produire les fameuses tables et ce qui allait avec. En compensation, il avait planté des centaines de chênes dans le hangar du pont supérieur, leur fournissant sa propre biomasse pour les nourrir. Il les rendrait à la Terre avant notre départ.

Une fois en place, et alors que nous entamions nos conversations – j'étais assise entre Roghres et Ghemada –, les lumières autour de nous se sont tamisées et un projecteur a épinglé Li qui approchait, sorti de l'ombre. Nous nous sommes tous penchés, en arrière ou en avant, pour le voir.

Il y a eu pas mal de rires. Li arborait une peau verdâtre, des oreilles en pointe et une combinaison spatiale du style *2001, l'Odyssée de l'espace*, la poitrine traversée par un éclair d'argent en zigzag (maintenu par des micro-rivets, m'a-t-il expliqué ensuite). Une grande cape rouge flottait crânement sur ses épaules. Il portait au creux du bras gauche le casque de son scaphandre, et dans la main droite un sabre-laser sorti tout droit de *La Guerre des étoiles*. De toute évidence, le vaisseau lui en avait fabriqué un qui fonctionnait !

Li s'est avancé, l'air fort décidé, jusqu'au bout de la table du milieu, est monté sur un siège vide et a posé un pied assuré sur le plateau du meuble, avançant d'un pas martial le long de la surface brillante, bien cirée, entre les couverts étincelants (l'argenterie avait été empruntée, extraite d'un entrepôt verrouillé, complètement oublié, dans un palais situé au milieu d'un lac en Inde ; on ne s'en était plus servi depuis cinquante ans, elle serait remise en place après nettoyage dès le lendemain... ainsi que tout le service du banquet, fourni à son insu par le sultan du Brunei), les serviettes blanches empesées (venues du Titanic ; on les nettoierait avant de les replacer au fond de l'Atlantique), les verres éblouissants (du cristal d'Édimbourg retiré pour quelques heures de caisses stockées dans le fin fond d'une cale de cargo en mer de Chine méridionale, à destination de Yokohama) et les

chandeliers (récupérés dans un trésor de guerre, sous un lac non loin de Kiev, jeté là par des Nazis en fuite si on en jugeait par les sacs qui les avait contenus ; ils retrouveraient eux aussi leur cachette après leur étrange escapade orbitale), jusqu'à se retrouver bien au centre de la table, à deux mètres environ de l'endroit où Roghres, Ghemada et moi étions assises.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs ! » a-t-il crié bras tendus, le casque dans une main et le sabre qui bourdonnait fièrement dans l'autre. « Voici le sel de la Terre ! Mangez ! »

Il a pris une pose théâtrale, l'épée pointée vers le bout de la table, le regard héroïque parallèle à la lame, penché en avant, genou plié. Le vaisseau a manipulé son champ de gravitation, ou peut-être Li disposait-il d'un harnais antigrav sous son costume, en tout cas il s'est élevé en silence et a flotté doucement tout le long de l'immense plateau (sans changer de posture) jusqu'à la chaise qu'il avait utilisée comme marchepied et sur laquelle il s'est laissé choir avec grâce alors que retentissaient des applaudissements dispersés mâtinés de quelques huées.

Entre-temps, des dizaines de drones et de plateaux asservis étaient sortis de la cage d'ascenseur, chargés de nourriture.

Nous avons mangé. Tout le menu était indigène, même si, en réalité, les ingrédients ne provenaient pas de la planète mais des cuves d'élevage du vaisseau. Aucun gourmet sur Terre n'aurait pu percevoir la moindre différence entre nos produits et ceux d'origine. Mon impression de profane était que Li avait pris comme référence le *Livre des records* pour établir sa liste de vins. Les copies réalisées par *Arbitraire* étaient tellement parfaites, nous a-t-on affirmé, que le vaisseau lui-même n'aurait pu les distinguer des crus authentiques.

Nous avons mâché et dégluti avec application un ensemble de plats variés à peu près conformes à un menu de banquet, avons bavardé, plaisanté, tout en nous demandant si notre hôte nous réservait autre chose ; tout cela paraissait bien conventionnel, nous craignions la déception. Li faisait le tour des tables, nous demandait si nous apprécions le repas, remplissait nos verres, nous proposait de goûter tel ou tel mets, déclarait qu'il espérait pouvoir compter sur notre vote le jour de l'élection, évitait de répondre aux questions embarrassantes qu'on pouvait lui poser à propos de la Directive Première.

Et puis beaucoup plus tard, après peut-être une dizaine de plats, alors que nous étions tous assis, repus, satisfaits, emplis d'une égale bienveillance, sirotant nos brandies et nos whiskies, Li nous a régalez de son discours de campagne... accompagné d'un ultime plat des plus

délicat en l'honneur de la Culture.

J'étais un peu pompette. Li avait proposé à la ronde de gigantesques cigares de La Havane : j'en avais pris un et décidé de laisser le produit m'affecter. J'étais donc assise là, tirant des bouffées décidées de ce gros tube à drogue, entourée d'un nuage de fumée, occupée à me demander ce que les indigènes pouvaient trouver comme intérêt au tabac – à part ça, je me sentais très bien –, lorsque Li a frappé du pommeau de son sabre-laser le plateau de la table avant de sauter au beau milieu de ses couverts (et tant pis pour l'une des assiettes du sultan, mais je soupçonne le vaisseau de l'avoir réparée). Les lumières se sont éteintes au profit d'un unique projecteur braqué sur notre hôte.

J'ai endocriné un peu de *hop* pour combattre la somnolence tout en éteignant mon cigare.[16]*

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, a commencé Li dans un anglais acceptable avant de poursuivre en marain, je vous ai demandé de venir ici ce soir pour vous parler de la Terre et de ce que nous devrions en faire. J'espère – je souhaite – qu'après avoir écouté ce que j'ai à dire, vous serez d'accord avec moi sur l'unique possibilité qui existe... mais tout d'abord, laissez-moi me présenter en quelques mots. » Des railleries et des huées ont éclaté pendant que Li se penchait pour récupérer son verre de brandy. Il l'a avalé cul sec avant de le jeter par-dessus son épaule ; un drone l'a sans doute rattrapé dans l'ombre parce que je ne l'ai pas entendu toucher le sol.

« En premier lieu... » Li s'est frotté le menton, caressant sa barbe. « Qui suis-je ? » Il a ignoré diverses exclamations lui répondant « Un parfait putain d'abruti » et autres exclamations du genre, pour poursuivre : « Je suis Grice-Thantapsa Li Brase 'ndane dam Sione, âgé de cent dix-sept ans mais d'une valeur bien supérieure au nombre de mes années. Je n'ai rejoint Contact que depuis six ans, pourtant, en ce laps de temps, j'ai vécu nombre d'expériences, et puis donc parler avec une certaine autorité de ce qui lui est relatif. Je représente le produit d'environ huit millénaires de progrès par rapport à la planète reposant sous nos pieds. » (Cris du style : « Résultat pas très concluant, hein ? », etc.) « Je peux remonter nominativement la lignée de mes ancêtres sur une période au moins équivalente, et si on voulait aller jusqu'à l'époque où la première frêle étincelle de conscience y est apparue, on se retrouverait sans doute à... » (« La semaine dernière ? » « Ta mère ! ») « ... des dizaines de milliers de générations.

» Mon corps est altéré, évidemment, calibré pour la plus extrême efficacité en termes de capacités à la survie et au plaisir... » (« T'inquiète, ça ne se voit pas ! ») « ... et, tout comme j'ai hérité de

cette altération, je la transmettrai à tous mes enfants. » (« Pitié, Li, on vient de manger. ») « Nous nous sommes construits, de même que nous avons construit nos machines. Nous pouvons sans problème affirmer nous être faits nous-mêmes !

» Et pourtant ! Dans ma tête, littéralement à l'intérieur de mon crâne, mon cerveau est potentiellement aussi stupide que celui du dernier nourrisson né sur le plus démuné des coins de la Terre. » Li s'est arrêté un moment, tout sourire, le temps que les huées se calment. « Nous sommes ce que nous sommes autant par notre expérience et l'éducation que nous recevons – grâce à la manière dont on nous élève, en d'autres termes – que par le legs physique des traits génériques du pan-humanisme, l'héritage plus spécifique de la méta-espèce constituant la Culture, sans oublier le cocktail génétique bien précis que nous ont donné nos parents, y compris ces merveilleuses séquences ADN bricolées. » (« Bricole-toi un peu plus, gamin. »)

« De sorte que, si je peux me proclamer moralement supérieur à un quelconque habitant des profondeurs de cette atmosphère sous nos pieds, c'est parce qu'on m'a créé ainsi. On nous élève, oui, dans tous les sens du terme ; eux sont écrasés, élagués, matés, changés en *bonsai* ! Leur civilisation est basée sur la privation, la nôtre sur une plénitude savamment équilibrée, toujours au bord de l'excès. La Culture pouvait se permettre de me laisser devenir tout ce que mon potentiel m'autorisait à devenir, et je suis donc, pour le meilleur ou pour le pire, comblé.

» Voyez : je pense pouvoir en toute sincérité me proclamer un élément à peu près typique de la Culture, comme chacun d'entre nous. Certes, nous faisons partie de Contact, aussi les voyages lointains et les rencontres nous intéressent-ils peut-être davantage que la moyenne de nos concitoyens, mais, d'une manière générale, on pourrait prendre n'importe lequel d'entre nous au hasard et obtenir un représentant parfaitement légitime de la Culture. Je vous laisse imaginer qui on pourrait prendre comme représentant légitime des Terriens.

» Revenons à moi ! Je suis aussi riche et aussi pauvre que quiconque dans la Culture (j'emploie ces mots parce que je tiens à comparer notre situation présente à celle de la Terre). Riche, oui ; coincé comme je suis à bord de cette casserole dépourvue de commandement, ma richesse n'est peut-être pas si évidente, mais elle paraîtrait immense au Terrien moyen. Chez moi, je jouis des charmes d'une superbe Orbitale qui, selon les critères du monde que nous survolons actuellement, s'avère fort propre et peu encombrée ; j'y ai un accès illimité au système de transport sous plaque gratuit, sûr et entièrement fiable ; j'occupe l'aile d'une demeure familiale aux

dimensions de manoir, entourée d'hectares de jardins magnifiques. Je dispose d'un véhicule aérien, d'un bateau de plaisance, je peux choisir une monture dans une pleine écurie d'*aphores*[17]* voire user de ce que ceux d'en bas désigneraient sans doute sous le nom de vaisseau spatial, et je ne parle pas des nombreux croiseurs longue distance à ma disposition. Comme je l'ai dit plus tôt, mon engagement avec Contact me restreint pour le moment, mais, cela va de soi, je pourrais le rompre à tout instant et me retrouver à la maison en quelques mois, avec la perspective d'au moins encore deux cents ans de vie sans souci. Et tout cela pour rien ! Je n'ai pas besoin d'*accomplir* quoi que ce soit pour en profiter.

» Mais en même temps je suis pauvre. Je ne possède rien. De la même manière que chaque atome de mon corps faisait autrefois partie de quelque chose d'autre – d'innombrables autres choses, en fait –, et que les particules qui les constituent étaient elles-mêmes autrefois les composantes d'autres structures avant de se rassembler pour former les briques élémentaires du spécimen superbe, physiquement et mentalement parlant, qui se présente devant vous dans une posture si avantageuse... oui, merci beaucoup... pareillement, un jour chaque atome de mon être fera de nouveau partie d'autre chose (une étoile d'abord, puisque c'est en elles que nous choisissons d'ensevelir nos morts). Ainsi, tout autour de moi, depuis la nourriture que j'absorbe, la boisson dont je m'abreuve, la figurine que je sculpte, la demeure que j'habite, les vêtements que je porte avec une telle élégance... jusqu'au module que j'emprunte, la Plaque où je me tiens et l'étoile qui me réchauffe, tout cela est présent *en même temps* que moi mais non à *cause* de moi. Tous ces éléments peuvent être disposés à ma convenance, mais de manière contingente à mon existence, et ils seraient là aussi pour n'importe qui d'autre adviendrait à les désirer. Je ne les possède en rien.

» Or, sur Terre cela ne se passe pas tout à fait ainsi. Sur Terre, s'il existe une chose dont une grande proportion des indigènes se révèle particulièrement fière, c'est cet extraordinaire système économique qui, avec une rigueur si absolue qu'on en viendrait presque à croire le processus participant des notions limitées et limitatives qu'ont ces humains de la thermodynamique ou de Dieu, écarte avec aisance et le plus grand naturel de ceux qui en ont un besoin vital tout ce qui est vivres, confort, énergie, abri, espace, carburant et aide au maintien de l'existence, au seul bénéfice de ceux qui n'en ont que faire. En fait, les récipiendaires sempiternels de ces *largesses* excessives s'en retrouvent le plus souvent mortellement blessés, même si les résultats délétères mettent des années, voire des générations à se manifester.

» Combattre à un niveau réellement fondamental cette parodie répugnante, pernicieuse, de relations humaines raisonnables s'est révélé de toute évidence impossible sur le tas de fumier grouillant qu'est la Terre. Avec son absence patente, sur le fond, d'un réservoir génétique qualitativement significatif, et donc d'options philosophiques réelles à l'échelle macroscopique, il est devenu clair – *via* la logique perverse inhérente à cette espèce, et l'évolution qu'elle induit – que le seul moyen de répondre à un système voué à empirer de manière ontologique, et avec lui les conditions en son sein, serait de le prendre à son propre jeu, d'entrer en compétition avec lui !

» Maintenant, si on met à part le fait que, du point de vue du Terrien, le socialisme souffre de la faiblesse rédhibitoire de ne savoir qu'exhiber ses contradictions internes quand vous voulez l'utiliser comme adjuvant de votre propre idiotie (contrairement au capitalisme, qui, encore une fois du point de vue local, les contient d'emblée sans complexe), on constate que la doctrine de libre entreprise étant arrivée la première et ayant édicté toutes les règles, elle se retrouvera toujours au moins un pas devant ses rivales. Ainsi, tandis qu'il faut à la Russie soviétique une vaste quantité de temps et de travail acharné pour produire un unique maniaque flamboyant de la trempe d'un Lyssenko, l'Occident se débrouille pour que même le fermier le plus attardé comprenne qu'il a tout intérêt à brûler ses récoltes, laisser fondre son beurre et lessiver ses légumes écrasés par terre avec ses citernes de vin perdu plutôt que de vendre le tout en vue d'une consommation effective.

» Veuillez noter en outre que, ce mythique plouc se déciderait-il à vendre sa marchandise, voire à la donner, les Terriens ont encore mieux dans la manche : ils vous démontreront que de toute manière on n'a même pas besoin de cette nourriture ! Ils se refusent à sustenter les moins productifs, l'intouchable sans importance de l'Uttar Pradesh, le gars qui vit dans sa tribu au Darfour ou le peon de Rio Branco. La Terre a *déjà* de quoi nourrir chacun de ses habitants, et au-delà, chaque jour ! Un fait si bouleversant au premier abord qu'on se demande pourquoi les opprimés de la planète ne se sont pas déjà dressés dans l'embrasement d'une juste fureur... Mais ils ne le font pas, infectés qu'ils sont par ce mythe de l'intérêt individuel bien compris, ou ce poison de résignation dispensé par la religion : soit ils cherchent à grimper en haut de la pyramide pour pouvoir à leur tour chier sur les autres, soit ils se sentent en toute sincérité flattés de l'attention que leur accordent leurs prétendus supérieurs en leur chiant dessus !

» De mon point de vue, ceci est typique du plus prodigieux et

arrogant usage de pouvoir et d'avantages acquis – avec la meilleure conscience... Ou bien d'une stupidité à peine croyable.

» Et maintenant, supposons un instant que nous nous fassions connaître dans ce fouillis sordide. Que se passerait-il ? » Li a ouvert grand les bras et parcouru l'assistance du regard assez longtemps pour que certains commencent à lui répondre, puis a rugi : « Je vais vous le dire ! Ils ne nous croiraient pas ! Oh, bien sûr, nous disposons de cartes évolutives de la galaxie, exactes au millimètre près, contenues dans un volume équivalent à un morceau de sucre. Nous savons construire des Orbitales et des Anneaux, traverser la Voie Lactée en un an, fabriquer des bombes d'échelle microscopique capables de déchiqueter leur planète... » Li a laissé mollement retomber sa main avec une grimace de dédain. « Que dalle. Ces gens s'attendent au voyage dans le temps, à la télépathie, à la téléportation. Évidemment, nous pouvons toujours leur répondre : “Euh, nous avons bien une espèce de prescience, très limitée, mettant en jeu l'emploi d'anti-matière aux limites du maillage énergétique, qui nous permet de voir presque une milliseconde à l'avance...”, ou : “Alors, nous avons l'habitude d'entraîner notre esprit d'une manière qui ne recouvre pas entièrement l'empathie naturelle télépathique, mais vous voyez cette machine, là... ? Eh bien, si on lui demande gentiment...” ou encore : “Certes, le déplacement n'est pas tout à fait de la téléportation, mais...”[18]* Ils vont éclater de rire et nous mettre à la porte des Nations Unies, surtout quand ils comprendront que nous n'avons encore jamais quitté notre galaxie d'origine ! À moins qu'on prenne en compte les Nuages, mais ça m'étonnerait qu'ils y consentent. Et puis, de toute manière, que pèse la Culture, comme société, en comparaison de ce à quoi ils s'attendent ? Ils veulent des capitalistes dans l'espace, ou bien un empire. Une utopie anarchiste libertaire ? Liberté, égalité, fraternité ? Ce n'est pas à la mode, tout ça, ou mieux, c'est irrémédiablement ringard. Leurs esprits tordus les ont emmenés à la dérive sur une voie de garage d'une sublime imbécillité en termes d'évolution sociale, et nous sommes sans doute beaucoup trop étrangers pour eux. Ils ne pourront jamais nous comprendre.

» En conséquence, le vaisseau pense que nous devrions simplement rester là pour les quelques millénaires qui s'annoncent, à observer ce tas de clowns génocidaires. » Li a secoué la tête, agité un doigt sentencieux. « Moi pas. J'ai une bien meilleure idée, et je la mettrai en application dès que vous m'aurez élu capitaine. Mais pour l'heure, a-t-il conclu en frappant dans ses mains : “Douceurs et mignardises !” »

Les drones et les unités de service sont réapparus, transportant de

petits bols fumants remplis de viande. Li a renversé quelques verres avant d'exhorter tout le monde à remplir le sien tandis qu'on servait l'ultime plat. Je m'étais crue parfaitement repue après les fromages, pourtant, une fois le discours terminé, je pensais possible de trouver un peu de place, même si je préférais avoir à vider un petit récipient. Si l'arôme dégagé par la viande était agréable, il ne semblait pas s'agir d'un plat terrien.

« De la viande en dessert ? » s'est étonnée Roghres en reniflant sa portion qui fumait doucement. « Hmm... ça sent bon, c'est sûr.

— Oh, merde », a dit Tel Ghemada en tâtant la sienne du bout de sa fourchette, « Je sais ce que c'est...

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs », a clamé Li toujours debout, un bol dans une main et une fourchette d'argent dans l'autre. « Voici un goût typiquement terrien... non, plus que cela : voici une occasion pour vous d'expérimenter la réalité de la jungle impitoyable qu'est la vie sur une planète attardée, sordide, sans avoir à quitter votre siège ni à vous salir les pieds. » Il a embroché un morceau de viande, l'a placé dans sa bouche, a mâché, avalé. « De la chair humaine, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, du muscle cuit de *Homo Sapiens* ! Comme je soupçonne certains d'entre vous d'avoir déjà deviné. Un peu trop sucré à mon goût, mais tout à fait acceptable. Savourez. »

J'ai secoué la tête, Roghres a eu un reniflement appuyé. Tel a posé son couvert. J'ai pris un échantillon du plat insolite de Li tandis qu'il poursuivait : « J'ai demandé au vaisseau de subtiliser quelques cellules à divers individus de la planète. À leur insu, évidemment. » Il a agité son sabre en direction de la table derrière moi. « La plupart d'entre vous allez manger de l'Idi Amin Dada en ragoût ou du chili con carne général Pinochet ; ici, au centre, nous avons des boulettes de viande général Stroessner et des hamburgers Richard Nixon. Le reste s'est vu servir du Ferdinand Marcos sauté et des kebabs Shah d'Iran. On trouve aussi quelques bols épars de Kim Il Sung fricassé, de général Videla bouilli ou de Ian Smith sauce aux haricots noirs... tout cela cuit exactement à point par l'excellent chef – bien que dépourvu de capitaine – que nous avons tout autour de nous. Allez, régalez-vous ! »

Nous avons mangé, et la plupart d'entre nous trouvaient cela très amusant. Un ou deux ont pensé que Li allait trop loin, quelques-uns ont feint le désintérêt, estimant qu'il valait mieux décourager notre hôte que le laisser croire à notre soutien, certains autres ne pouvaient tout simplement plus rien avaler. Mais dans l'ensemble les gens ont ri et mangé, ont comparé goûts et textures.

« S'ils nous voyaient ! s'est esclaffée Roghres. Les cannibales de l'espace ! »

Nous avons presque fini ; Li est encore remonté sur la table, a fait claquer ses mains au-dessus de sa tête. « Écoutez, écoutez tous ! Voilà ce que je ferai si vous m'élisez capitaine ! » Le bruit a diminué peu à peu, mais on entendait encore pas mal de bavardages et de rires. Li a élevé la voix. « La Terre est une planète imbécile et ennuyeuse. Ou alors trop fondamentalement désagréable pour qu'on lui permette d'exister. Enfin, soyons sérieux : quelque chose *ne va pas* chez ces gens, ils sont au-delà de tout espoir de rédemption ! Peu intelligents mais incroyablement fanatiques, d'une cruauté ini – putain – imaginable, à la fois entre eux et à l'égard des espèces assez malchanceuses pour se trouver à leur portée, ce qui bien sûr, par les temps qui courent, signifie à peu près toutes les espèces. Ils sont en train de bousiller lentement mais sûrement l'ensemble de leur monde... » Li a haussé les épaules, a eu l'air un moment sur la défensive. « Un monde pas particulièrement intéressant ni remarquable, je vous l'accorde, pour un endroit où la vie s'est développée, mais un monde tout de même, avec beaucoup de charme, et je parle pour le principe. Qu'ils soient bêtes à faire peur ou d'une malveillance stupéfiante, je suggère ici l'unique moyen de traiter ces êtres incontestablement névrosés, fous perdus : la destruction totale de la planète ! »

Li a parcouru l'assemblée du regard, attendant des protestations, mais personne n'a mordu à l'appât. Ceux d'entre nous qui n'étaient pas étourdis par la boisson, une drogue quelconque ou leur voisin, se sont contentés de sourire avec indulgence et d'attendre quelle idée délirante Li allait leur sortir. Il a repris : « Je sais bien que certains pourraient trouver la solution un peu radicale... » (Exclamations : « Mais non ! », « Tu mollis, mec », « Chochotte ! », « Ouais, atomisons ces connards ») « ... et, ce qui est plus gênant, fort salissante. Mais j'en ai discuté avec le vaisseau et il m'a confirmé que la méthode à laquelle j'ai pensé se révèle d'une grande élégance doublée d'une superbe efficacité.

» Tout ce que nous avons à faire, c'est placer un micro-trou noir au centre de la planète. Pas plus compliqué que ça : pas de débris en vadrouille dans l'espace, pas de gros éclair vulgaire, et, si nous nous débrouillons bien, aucun bouleversement dans le reste du système solaire. La destruction est un poil plus longue qu'en cas de déplacement de quelques tonnes d'explosifs au milieu du noyau, mais présente l'avantage d'accorder aux humains un peu de temps qu'ils pourront employer à réfléchir à leurs folies passées alors que leur

monde se fait dévorer sous leurs pieds. En fin de compte, il ne resterait plus qu'un pois chiche suivant l'orbite terrestre, et un peu de pollution aux rayons X due aux matières météoritiques. Même la Lune pourrait demeurer en place. On obtiendrait un système planétaire assez inhabituel, mais constituant, du point de vue volumétrique du moins, un monument parfaitement approprié, un mémorial... » (Là, Li m'a souri. Je lui ai fait un clin d'œil.) « ... consacré à l'une des populaces les plus ennuyeuses et ineptes souillant la face de notre belle galaxie.

» Ne pourrions-nous nettoyer l'endroit avec un bon virus, vous entends-je déjà demander ? Non ! J'admets, certes, que ces gens ont jusqu'à présent infligé *relativement* peu de dégâts à leur planète ; vue de loin, elle a toujours belle allure. Il n'en demeure pas moins que ce monde est contaminé. Même si nous éradiquions toute présence humaine de cette boule de roche, les voyageurs auraient toujours un frisson en considérant cet objet, ce rappel des monstres pathétiques mais féroce^{ment} auto-destructeurs qui foulaient autrefois sa surface... or les souvenirs ont du mal à hanter une singularité cosmique. »

Notre hôte a appuyé la pointe de son sabre-laser sur le plateau de la table, puis porté son poids sur le pommeau : le bois a jeté un éclair, s'est mis à brûler, et l'arme a commencé à s'enfoncer dans la matière, accompagnée d'un nuage de fumée. Li l'a ressortie, remise au fourreau avant de reprendre la pose, tandis que quelqu'un versait une petite fortune en vin sur le bois enflammé. (« Ils avaient des fourreaux, vraiment ? s'est étonnée Roghres. Je croyais qu'ils coupaient le courant... ») La vapeur odorante s'est élevée théâtralement autour de Li appuyé sur la garde de son sabre, et qui nous regardait tour à tour avec sérieux et sincérité. « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, a-t-il terminé en hochant la tête d'un air sinistre. Cette proposition constitue l'unique solution : le génocide pour mettre fin à tous les génocides. Nous devons détruire la planète pour la sauver. Si vous décidez de m'accorder le grand honneur de m'élire comme votre leader, pour vous servir, je m'emploierai à mettre en œuvre ce plan dans les plus brefs délais, de sorte que la Terre, ainsi que tous ses problèmes, cesseront bientôt d'exister. Merci. »

Li s'est incliné dans une révérence, est descendu de la table et s'est assis.

Ceux d'entre nous qui l'avaient écouté se sont mis à l'applaudir, et en fin de compte à peu près tout le monde s'est joint à l'ovation. Il y a encore eu quelques questions sans intérêt à propos de disque d'accrétion, de force marémotrice et de conservation du moment angulaire, mais après les réponses plus ou moins bien informées de

notre hôte, Roghres, Tel, Djibard et moi sommes allées le rejoindre au bout de la table, l'avons soulevé puis transporté sous les acclamations jusqu'à la salle de détente du plus bas niveau où nous l'avons jeté dans la piscine. Le sabre-laser a fait un court-circuit, mais de toute manière je ne pense pas que le vaisseau ait eu l'intention de laisser à Li un truc aussi dangereux à agiter dans tous les sens.

Nous avons terminé les réjouissances sur une plage lointaine de la côte ouest de l'Australie, très tôt le matin ; avons nagé dans les amples rouleaux de l'Océan Indien pour soulager notre ventre plein et dissiper les vapeurs du vin, ou encore lézardé au soleil.

Telle a été mon activité. Je suis restée allongée sur le sable en écoutant Li, encore mouillé après son bain dans le vaisseau, qui m'expliquait le génie de son idée d'annihiler l'ensemble de la planète (en l'aspirant, le cas échéant). Je m'appliquais à suivre ceux qui s'ébattaient dans les vagues et ai tenté d'ignorer son blabla. J'ai un peu somnolé, mais on m'a réveillée pour participer à une partie de cache-cache au milieu des rochers, et ensuite nous avons fait un léger pique-nique.

Plus tard, Li a proposé un nouveau jeu : la synthèse. Nous devions chacun trouver un mot unique décrivant l'humanité, l'homme en tant qu'espèce. Certains ont trouvé le principe stupide, mais la plupart ont fait l'effort de chercher. Il y a eu plusieurs propositions : « Prématurée », « Condamnée », « Meurtrière », « Inhumaine », « Effroyable ». La plupart de ceux qui, parmi nous, avaient séjourné sur la planète, devaient avoir été affectés par la propagande que les Terriens diffusaient sur leur propre compte, parce que nos mots à nous étaient plutôt du genre « Curieuse », « Ambitieuse », « Volontaire » ou « Vive ». Le terme de Li pour décrire l'humanité a été « MIENNE ! », et ensuite quelqu'un a pensé à poser la question au vaisseau. Il a protesté de la contrainte d'un mot unique, puis a fait semblant de réfléchir un bon moment pour finalement décréter : « Crédule ».

« Crédule ? ai-je répété.

— Ouais, a confirmé le drone. Crédule... et fanatique.

— Ça fait deux mots, a remarqué Li.

— C'est qui le putain de vaisseau spatial ici ? J'ai bien le droit de tricher ! »

Je dois reconnaître que ça m'a amusée. L'eau étincelait, le ciel paraissait vibrer de lumière et, très loin, un ou deux triangles noirs suivaient le périmètre du champ qu'*Arbitraire* avait établi sous les vagues de la mer bleue.

6. Intrus Indésirable

6.1 *Plus Tard Tu Me Remercieras*

Décembre. Nous avons presque fini, fignolions les derniers détails restés en suspens. L'ambiance à bord était à la lassitude, les gens parlaient peu. Je ne crois pas qu'il se soit simplement agi de fatigue, mais plutôt que nous avons entrepris de nous mettre à distance, d'acquérir davantage d'objectivité ; nous étions là depuis assez longtemps pour avoir dépassé notre excitation initiale, la lune de miel d'une délicieuse nouveauté. Nous commençons à voir la Terre dans sa globalité, pas seulement comme un boulot à faire ou un terrain de jeux à explorer, et sous ce regard global elle devenait plus imposante, moins intime : quelque chose comme une partie du savoir, fixée par les faits et les références. Elle ne nous appartenait plus, était devenue une goutte de connaissance en cours d'absorption dans l'océan toujours plus vaste de l'expérience de la Culture.

Même Li se montrait plus calme. Il a tenu ses élections, mais seuls certains ont poussé la bonne volonté jusqu'à aller voter ; nous avons simplement voulu lui faire plaisir. Déçu, il s'est auto-proclamé capitaine en exil (non, moi non plus je n'ai jamais compris), et l'affaire était close. Il s'est mis à parier contre le vaisseau, aux courses de chevaux et aux divers jeux de ballons. C'est *Arbitraire* qui devait établir les cotes, j'imagine, parce qu'il s'est retrouvé devoir à Li une monstrueuse somme d'argent. Celui-ci a tenu à toucher ses gains, aussi le vaisseau a-t-il fabriqué un diamant gros comme le poing de son créancier, impeccablement taillé. C'était le sien, lui a assuré le vaisseau, un cadeau : il pouvait le *posséder*. (Mais Li a vite perdu tout intérêt pour l'objet, il tendait à le laisser n'importe où dans les aires publiques ; je me suis cogné l'orteil dessus au moins deux fois. Finalement, il a convaincu *Arbitraire* d'abandonner le caillou en orbite autour de Neptune quand nous quitterions le système. Très drôle.)

J'ai passé beaucoup de temps sur le vaisseau à jouer de la musique *Tsartas*. En gros, je composais pour me recomposer. [19]*

J'ai accompli ma tournée d'adieux, comme la plupart des autres à bord, et ai donc passé une journée, plus ou moins, dans tous les coins à ne pas manquer. J'ai vu le soleil se lever depuis le sommet de la pyramide de Khéops et se coucher du haut de l'Ayers Rock. J'ai regardé un groupe de lions paresser dans le parc du Ngorongoro, et la

Barrière de Ross vêler ses icebergs tabulaires ; j'ai admiré les condors des Andes, les bœufs musqués de la toundra, les ours polaires sur la banquise en Arctique, les jaguars s'insinuant dans la jungle. J'ai patiné sur le lac Baïkal, ai plongé dans la grande barrière de corail, me suis promenée sur la Grande Muraille, ai ramé sur les lacs Dal et Titicaca. J'ai escaladé le mont Fuji, suis descendue à dos de mulet au fond du Grand Canyon, ai nagé avec les baleines au large de la pointe Baja, au bout de la péninsule californienne, loué enfin une gondole pour faire le tour de Venise, par les froides brumes d'hiver, sous un ciel qui me semblait vieux et usé, éreinté.

Je sais que d'autres sont allés dans les ruines d'Angkor, sous la haute protection du vaisseau, de ses drones et de ses missiles couteau... pas moi. Je ne pouvais pas davantage visiter le palais du Potala, malgré l'envie que j'en avais.

On avait prévu pour nous quelques mois de détente sur une Orbitale située dans l'amas de Trohoase ; la procédure standard après une immersion dans un endroit tel que la Terre. À coup sûr, je ne me sentais pas d'humeur à repartir explorer avant un moment ! J'étais vidée, dormais cinq à six heures par nuit d'un sommeil hanté de rêves, comme si je ne supportais plus la pression de toute cette information dont j'avais farci ma tête pour prendre le pouls de la planète – sans parler de ce que j'y avais vécu –, et que ce matériel stocké en moi se mettait à fuir dès que je relâchais mon attention.

J'avais renoncé à convaincre le vaisseau. La Terre serait un groupe témoin ; j'avais échoué. Même ma proposition de repli, d'attendre jusqu'à l'éventuel Armageddon, avait été rejetée. J'en ai débattu avec *Arbitraire* au cours d'une assemblée générale, mais n'ai même pas obtenu une majorité chez les humains. Le vaisseau a transmis les minutes à *Mauvais Pour Les Affaires* et aux autres, par pure gentillesse je pense ; rien de ce que j'ai pu dire n'a fait la moindre différence. Alors j'ai joué de la musique, fait ma tournée d'adieux, dormi.

À la fin de cette excursion planétaire, j'ai dit au revoir à la Terre au sommet d'une falaise, sur l'île glaciale et battue par les vents de Théra ; au-delà de la caldeira déchiquetée, j'ai vu le soleil rouge rubis embrasser la Méditerranée, telle une île de plasma livide sombrant dans la mer rouge vinasse. J'ai pleuré.

De sorte que je n'ai pas du tout apprécié que le vaisseau me demande de descendre une dernière fois.

« Ça ne me dit rien.

— Bon, d'accord, si tu es sûre... Je reconnais ne pas te le proposer pour ton bien, mais j'avais promis à Linter de te poser la question, et il m'avait l'air très désireux de te voir avant notre départ.

— Ah... mais *pourquoi* ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Il n'a pas voulu me le préciser. Notre conversation n'a pas été très longue : j'ai envoyé un drone l'informer que nous partions bientôt, et il a répondu qu'il ne voulait discuter qu'avec toi. Je lui ai bien dit que je te demanderais, sans pouvoir rien garantir... en tout cas, il a été très clair : toi, personne d'autre. Il n'a rien à me dire. Bon, tant pis, c'est la vie. Ne t'en fais pas, je lui expliquerai que tu ne... »

La petite unité s'éloignait déjà ; je l'ai rattrapée. « Non, arrête, j'irai, bon sang ! J'y vais, d'accord. Où ? Où veut-il me rencontrer ?

— New York.

— Oh non ! ai-je gémi.

— Hé, l'endroit est intéressant. Ça va peut-être te plaire. »

6.2 La Nature Exacte De La Catastrophe

Une Unité Contact Général est une machine. Quand on fait partie de Contact, on passe l'essentiel de sa période moyenne de trente ans consacrée à l'organisation dans l'une d'elles, ou plusieurs, sans compter des Véhicules Système divers et variés. Je venais de passer la moitié de mon temps d'engagement et avais déjà connu trois UCG. Je n'habitais *Arbitraire* que depuis un an quand nous avons découvert la Terre, mais mon vaisseau précédent était lui aussi de la classe Escarpement. J'avais l'habitude de vivre à l'intérieur d'une machine... Malgré cela, je ne me suis jamais autant sentie prise au piège, engoncée, prisonnière, ligotée qu'après une heure passée dans la Grosse Pomme.

Je ne sais pas si cela provenait de la circulation, du bruit, de la foule, des bâtiments dressés si haut, des étendues à la géométrie impitoyable de rues et d'avenues (je n'ai jamais entendu parler d'un VSG avec des infrastructures aussi régulièrement disposées qu'à Manhattan !), ou de l'ensemble, mais en tout cas je détestais cette sensation. C'était donc un samedi soir glacé et venteux de cette grande ville de la côte Est, avec encore quelques petites semaines pour faire ses achats de Noël, et j'attendais à onze heures, dans un petit café de la 42^e, la sortie des cinémas.

À quoi jouait Linter ? Aller voir *Rencontres du troisième type* pour la septième fois, ben voyons ! J'ai regardé ma montre, bu mon café, payé l'addition et suis sortie. J'ai resserré mon manteau de grosse

laine autour de moi, passé des gants et un chapeau. Je portais un pantalon de velours côtelé et des bottes en cuir qui m'arrivaient au genou. Je regardais autour de moi en marchant, un vent froid sur le visage.

Ce qui m'agaçait vraiment, c'était la conformité de la ville à son image. Oui, j'avais bien dans une jungle ! Oslo, un jardin de rocaille ; Paris, un parterre soigné avec ses folies, ses aires ombragées et ses bordures en parpaings ; Londres, à la vague allure de sanctuaire, un musée mal géré et modernisé à la va-comme-je-te-pousse ; Vienne, une version sévère, collet-monté de Paris ; Berlin, une garden-party prolongée au milieu des ruines d'un sépulcre baroque... Et maintenant New York : une forêt tropicale humide, une jungle grouillante, verticale, infestée, pleine d'immenses colonnes qui écorchaient les nuées mais se tenaient fichées dans la pourriture à leurs pieds, la décomposition et la vie, la ruche ; acier sur roc, verre bloquant le soleil. La machine vivante dont parlait le vaisseau, incarnée.

J'ai parcouru les voies, étourdie, effrayée. Il me suffisait de tapoter mon terminal pour alerter *Arbitraire* prêt à m'envoyer de l'aide ou à me déplacer sur-le-champ en cas d'urgence, mais je n'en avais pas moins peur. Je n'avais jamais vu d'endroit aussi intimidant. J'ai longé la 42^e rue puis traversé avec prudence la Sixième avenue pour rejoindre le cinéma.

Les gens en sortaient, discutant en couples ou en groupes, remontant leurs cols, s'éloignant d'un pas vif, enlacés pour toucher quelque chose de chaud, ou bien immobiles dans l'attente d'un taxi. Les haleines embrumaient l'air, les spectateurs du film passaient des lumières du vaisseau-mère à celles du foyer de l'immeuble, puis aux loupiotes de la circulation embouteillée. Linter a été un des derniers à sortir ; il paraissait plus maigre et plus pâle qu'à Oslo, mais plus vif aussi, plus éveillé. Il m'a fait signe, m'a rejointe. Il a boutonné son manteau couleur feuille morte, puis a posé ses lèvres sur ma joue en cherchant ses gants.

« Hmmm. Bonjour ; tu es toute froide. Tu as déjà mangé ? J'ai faim. Ça te dit d'aller manger ?

— Bonjour. Non, je n'ai pas froid, et pas davantage faim, mais je veux bien t'accompagner. Comment vas-tu ?

— Bien. Très bien. »

Il m'a souri. Il n'avait pas l'air en grande forme. Mieux que dans mon souvenir, mais pour un citoyen cossu il faisait un peu négligé et pas très bien nourri. C'était cette existence urbaine frénétique, stressante, à haute pression qui devait peser sur lui.

Il m'a prise par le bras. « Allons, marchons. J'ai envie de parler.

— Très bien. »

Nous nous sommes mis en route le long du trottoir. Une bousculade permanente, leurs réclames, leurs lumières, le fracas, l'odeur, le bruit de fond de leurs vies, une concentration de tous les commerces du monde. Comment pouvaient-ils supporter ça ? Les femmes SDF, les dingues manifestes aux yeux fixes, les obèses monstrueux, le vomi froid dans les venelles et les taches de sang sur l'asphalte... et toutes ces enseignes, ces slogans, ces lueurs, ces images clignotantes, brillantes, tentantes, sémillantes, exigeantes, démentes avec leur grammaire de gaz fluorescents et de filaments incandescents.

Telle était l'âme dans la machine, l'épicentre éthologique, le point de convergence planétaire de leur inépuisable énergie commerciale. Je pouvais presque la sentir vibrer en flots de verre fondu, dévalant ces tours insensibles d'ombre et de lumière qui envahissaient le ciel obscurci par la neige.

Paix au Moyen-Orient ? demandaient les journaux. Mais mieux valait célébrer le couronnement de Bokassa, plus vendeur.

« Tu as un terminal ? » a dit Linter.

Il avait une expression presque avide.

« Bien sûr.

— Tu le coupes ? » Il a haussé les sourcils, il me faisait tout d'un coup penser à un enfant. « S'il te plaît. Je ne veux pas que le vaisseau nous écoute. »

J'ai eu envie de lui rappeler que le vaisseau pouvait aussi bien avoir installé un mouchard sur chacun des cheveux de sa tête, mais je me suis tue. J'ai mis ma broche en veille.

« Tu as vu *Rencontres du troisième type* ? » m'a demandé Linter en se penchant vers moi. Nous allions vers Broadway.

J'ai opiné. « *Arbitraire* nous a montré son tournage. Nous avons vu la version commerciale avant tout le monde.

Ah oui, évidemment. » Des gens nous heurtaient, emmitouflés dans leurs épais vêtements, isolés. « Le vaisseau a dit que vous partiez bientôt. Tu es contente de t'en aller ?

— Oui. Je ne croyais pas que je m'en réjouirais, mais en fait si. Et toi, tu es heureux de rester ?

— Pardon ? »

Une voiture de police nous a dépassés à toute vitesse, puis une autre, sirènes hurlantes. J'ai répété ma phrase. Linter a hoché la tête, m'a souri. J'ai trouvé qu'il avait mauvaise haleine. « Oh oui, m'a-t-il assuré en hochant encore la tête. Naturellement.

— Je persiste à te trouver idiot, tu sais. Tu le regretteras.

— Non, je ne pense pas. » Il avait l'air sûr de lui ; il ne me

regardait pas, se tenait tête bien droite tandis que nous avançons dans la rue. « Je ne crois pas du tout. Je suis certain d'être très heureux ici. »

Heureux. Ici... Dans cette immense structure froide et la fausse chaleur du néon, pendant que les ivrognes portaient leurs bouteilles, que les drogués mendiaient, que les paumés cherchaient des rogatons un peu plus chauds et une boîte en carton de meilleure qualité. Tout paraissait pire, ici ; à New York, on voit la même chose qu'à Paris ou à Londres, mais à la puissance mille. Ils sortent d'une boutique où ils sont entrés sur rendez-vous, marchent dans les ordures sur le trottoir jusqu'à la Rolls-Royce, la Mercedes ou la Cadillac qui ronronne juste en face tandis qu'une misérable coquille vide à figure humaine gît à un jet de salive, et on ne les voit jamais la voir... Ou peut-être étais-je simplement devenue ultra-sensible, en état de choc. La lutte pour la vie n'était pas un vain mot sur Terre, et la Culture est cent pour cent inadaptée à cela. Un an sur ce monde, c'était la limite pour chacun de nous ; j'arrivais au bout de ma capacité de résistance.

« Tout va s'arranger, Sma. Je me sens très confiant. »

Si vous tombez dans la rue, les passants vous contourneront, voilà tout.

« Oui, bien sûr. Tu as sans doute raison.

— Écoute. » Il s'est arrêté, m'a tirée par le coude pour que nous nous retrouvions face à face. « Je vais devoir te le dire. Je sais que tu risques de ne pas apprécier, mais c'est important pour moi. »

Nos regards se sont croisés ; il plongeait le sien dans chacun de mes yeux, l'un après l'autre. Sa peau me paraissait plus tachée que dans mon souvenir, comme imprégnée de saleté au plus profond des pores.

« Quoi ?

— J'étudie, en ce moment. Je vais rejoindre l'Église catholique romaine. J'ai rencontré Jésus, Diziet, je suis sauvé. Peux-tu comprendre cela ? Est-ce que tu m'en veux, est-ce que ça te dérange ?

— Non, je ne t'en veux pas, ai-je répondu d'une voix plate. C'est formidable, Dervley. Si tu es heureux, je m'en réjouis pour toi. Félicitations.

— Génial ! » Il m'a serrée dans ses bras, m'a appuyée contre sa poitrine, m'a maintenue là un moment avant de me relâcher. Nous avons repris notre marche d'un pas plus rapide. Linter semblait content. « Bon sang, Dizzy, je ne peux pas te dire comme c'est bon de se trouver là, vivant, de savoir qu'il existe tellement de gens, qu'il se passe tellement de choses ! Je me réveille le matin et pendant quelques instants, je dois rester allongé le temps de me convaincre que

je suis bien là, que tout cela est bien en train de m'arriver. Je t'assure ! Je descends dans la rue et je regarde les autres ; regarde-les ! On a tué une femme la semaine dernière là où j'habite, tu te rends compte ? Personne n'a rien entendu. Je sors, je prends le bus, j'achète les journaux, l'après-midi je vais voir de vieux films. Hier j'ai assisté à une opération de police : ils ont convaincu un suicidaire de ne pas se jeter du haut du pont de Queensboro ; je crois que les badauds étaient déçus. Tu sais, quand il est enfin descendu il s'est prétendu peintre... » Linter a secoué la tête en souriant d'une oreille à l'autre. « Hé, j'ai lu un truc terrible hier, tu imagines ? Ça expliquait que, parfois, quand l'enfant se présente vraiment mal, qu'on ne peut pas le sortir de la mère et qu'il est sans doute déjà mort, le médecin est obligé d'enfoncer sa main dans la femme, de saisir le crâne du bébé et de le broyer pour qu'ils aient une chance de sauver la patiente. Affreux, non ? Je me dis que je n'aurais jamais pu supporter ce genre d'information avant de rencontrer Jésus !

— Mais qu'est-ce qui empêche de faire une césarienne ?

— Je ne sais pas, non, aucune idée. Je me suis posé la même question. Tu sais que j'ai même envisagé de retourner au vaisseau ? » Il m'a jeté un rapide coup d'œil, a hoché la tête. « Pour voir si d'autres voulaient rester aussi. Je me disais que peut-être certains voudraient suivre mon exemple, si je pouvais leur parler, m'expliquer. Je pensais qu'ils se rendraient peut-être compte que j'ai raison.

— Pourquoi as-tu changé d'avis ? »

Nous nous sommes arrêtés à un carrefour. Tout le monde nous dépassait au pas de charge, se hâtait dans les parfums de pétrole en combustion, de cuisine, de nourriture gâchée. Je croyais sentir de l'essence, et parfois de la vapeur s'enroulait autour de nous, moite, odorante.

« Pourquoi ? » Linter a rêvassé un peu, l'œil sur le signal *DON'T WALK* pour les piétons. « J'ai pensé que cela ne mènerait nulle part. Et puis j'avais peur que le vaisseau trouve un moyen de me forcer à rester à bord. Tu crois que je me faisais des idées ? » Je l'ai regardé pendant que la vapeur dessinait des volutes près de nos corps et que le signal passait à *WALK*, mais je n'ai rien dit. De l'autre côté, un vieillard s'est approché de nous ; Linter lui a donné une pièce. « Mais je serai très bien tout seul, de toute façon. »

Nous avons tourné dans Broadway, en direction de Madison Square, laissant derrière nous boutiques, bureaux, théâtres et hôtels, bars, restaurants et immeubles d'habitation. Linter m'a pris la taille, m'a serrée contre lui. « Allons, Dizzy, tu ne dis pas grand-chose.

— Non, hein ? C'est vrai.

— Je suppose que tu me trouves toujours idiot.

— Pas plus que les indigènes. »

Il a souri. « Ce sont vraiment de braves gens. Ce que tu ne saisis pas, c'est qu'il importe de traduire le comportement aussi bien que la langue. Quand on a compris ça, on en vient à les aimer comme je les aime. Parfois, je me dis qu'ils ont mieux réussi que nous à s'adapter à leur technologie, tu vois ?

— Non. »

Non, je ne voyais pas, pas dans cette ville, ce véritable hachoir à viande, ce robot à émincer. Adaptés à leur technologie, mais comment donc... coupe la visée automatique, Luke ; joue les cinq notes ; on ferme les yeux et on se concentre tous ensemble, c'est la bonne méthode... on n'accepte que les Clairs... passe-moi cet accumulateur d'orgone...

« Je n'arrive pas à te convaincre, hein, Dizzy ? Je te sens fermée, pas réellement avec moi. Tu es déjà à moitié sortie du système solaire, je me trompe ?

— Je suis fatiguée, c'est tout. Je t'écoute. »

Je me sentais comme un rat aux yeux rouges en train de se tortiller, impuissant, coincé dans un labyrinthe au milieu d'un laboratoire rutilant, immense, étranger, inhumain... fatal.

« Ils s'en sortent bien, vu les circonstances ! Je sais que beaucoup de choses terribles se passent, mais elles nous paraissent si affreuses uniquement parce que nous leur accordons trop d'importance. Tu sais, pour l'essentiel les bonnes nouvelles ne font pas la Une ; nous n'en sommes pas informés. Nous ne voyons pas à quel point tous ces gens, pour la plupart, passent d'excellents moments ! J'ai rencontré beaucoup de personnes parfaitement heureuses, tu sais. J'ai des amis. Je les ai rencontrés dans mon travail.

— Tu travailles ? »

Là, j'étais sincèrement intéressée.

« Ah ! Je me doutais que le vaisseau ne t'en aurait pas parlé. Mais oui, je travaille depuis quelques mois : je traduis des documents pour un gros cabinet d'avocats.

— Ah bon...

— Où en étais-je ? Oui : la plupart des gens mènent une vie tout à fait acceptable, très confortable, en fait. Ils ont des appartements agréables, des voitures, ils partent en vacances... et puis ils peuvent avoir des enfants. Voilà vraiment une bonne chose, tu comprends ? On voit beaucoup plus d'enfants sur une planète comme celle-ci. J'aime les enfants. Pas toi ?

— Si. Je croyais que c'était le cas de tout le monde.

— Ah, eh bien... en tout cas... par certains côtés, c'est nous que les Terriens pourraient considérer comme rétrogrades, tu vois ? Je sais que ça semble aberrant, mais non. Regarde, pour les transports : le véhicule aérien sur ma plaque d'origine était de troisième ou quatrième génération, il avait près de mille ans ! Et ces gens changent d'automobile chaque année ! Ils ont des conteneurs prévus pour se débarrasser des vieilleries, et des vêtements jetables, et des modes qui incitent à renouveler les tenues chaque saison !

— Dervley...

— Comparée à eux, la Culture avance comme un escargot !

— *Dervley* ! De quoi voulais-tu me parler ?

— Hein ? Parler de quoi ? » Il avait l'air perplexe. Nous avons tourné à gauche dans la Cinquième avenue. « Oh, rien de spécial, je crois. Je me suis juste dit que ce serait bien de te voir avant que tu partes, pour te souhaiter un bon voyage. J'espère que ça ne t'embête pas ; ça ne te dérange pas, hein ? Le vaisseau m'a dit que tu ne voudrais peut-être pas venir, mais ça ne t'ennuie pas, si ?

— Non, pas du tout.

— Bon, tant mieux. Je ne pensais pas... »

Sa voix s'est éteinte. Nous avons marché, silencieux, au sein de la toux perpétuelle de la ville, de ses crachats, son halètement maladif.

Je voulais m'en aller. Je voulais quitter cet endroit, ce continent, m'éloigner de cette planète, regagner le vaisseau pour filer hors de ce système... mais quelque chose me faisait rester près de Linter. Nous marchions et nous arrêtions, descendions du trottoir, traversions, remontions de l'autre côté, comme un simple rouage docile de la machine conçu pour se mouvoir, fonctionner, poursuivre son chemin quoi qu'il arrive, connecté, déconnecté, en cours d'initialisation ou occupé à sombrer, mais toujours, toujours avançant, vers la pharmacie ou la présidence de la firme, ou bien simple cible mouvante suivant les rails d'une trajectoire qu'on n'avait pas besoin de distinguer pour l'embrasser à l'aveuglette, sans oublier d'éviter les déchus et les boiteux autour de soi et de laisser les écrasés derrière. Peut-être Linter avait-il raison, peut-être chacun de nous pouvait-il rester là avec lui, s'évanouir dans l'espace urbain, disparaître à jamais sans qu'on repense un jour à lui, sans *repenser* un jour, mais simplement condamné à suivre ordres et décrets, à faire ce qu'exigeait de lui cet endroit, tombant sans plus s'arrêter, sans plus aucun but, donnant à la cité, par ses tortillements, ses détours, ses convulsions, juste ce qu'elle voulait, ce que le docteur avait prescrit...

Linter s'est arrêté. À travers une grille de fer, il examinait la vitrine d'un magasin qui vendait des statues pieuses, des récipients

d'eau bénite, des Bibles, des exégèses, des croix, des rosaires, des crèches. Il regardait tous ces objets, je le regardais les regarder. Il a hoché la tête en direction de l'étalage. « Voilà ce que nous avons perdu. Ce que *tu* as perdu, toi comme tous les autres : un sentiment d'émerveillement, d'effroi... le sens du péché. Ces gens savent qu'il existe encore des choses qu'ils ne connaissent pas, qui peuvent tourner mal, les déborder. Mais ils conservent l'espoir parce que l'espoir reste possible. Sans la possibilité de l'échec, que devient l'espoir ? Eux ont l'espoir, la Culture des statistiques. Nous – elle, la Culture – est trop sûre de son fait, trop organisée, bridée. Nous avons étranglé ce qui était vivant dans la vie, n'avons laissé aucune place au hasard ! Si on évacue de la vie la possibilité qu'elle tourne mal, elle cesse d'être la vie, tu ne comprends pas ça ? » Son visage pincé, morose, avait l'air déçu.

« Non, je ne comprends pas », ai-je répondu.

Il s'est passé la main dans les cheveux, a secoué la tête. « Bon, allons manger, d'accord ? J'ai vraiment faim.

— Parfait, tu nous conduis. Où va-t-on ?

— Par là ; c'est un endroit vraiment unique. » Nous avons poursuivi dans la même direction, sommes arrivés au coin de la 48^e rue dans laquelle nous avons tourné. Un vent froid nous a enveloppés, a dispersé des papiers par terre. « Ce que je veux dire, c'est que cette possibilité du mal doit exister en soi, sans elle on ne peut pas vivre... enfin, si, mais alors cela ne *signifie* rien. On ne peut avoir le pic sans la vallée, ni la lumière sans l'ombre... Ce n'est pas que le mal soit nécessaire à l'existence du bien, mais sa *possibilité*, oui. C'est là l'enseignement de l'Église, tu vois. C'est le choix offert à l'Homme : il peut décider entre le bien et le mal. Dieu ne l'oblige pas davantage à être mauvais qu'à être bon ! L'Homme a le choix, tout comme Adam l'a eu. Ce n'est qu'en Dieu qu'on peut vraiment comprendre et apprécier le Libre Arbitre. »

Il m'a guidée dans une venelle. Une enseigne rouge et blanche luisait tout au bout. Ça sentait la nourriture. « Il faut que tu comprennes. La Culture nous donne énormément, oui, mais en fait elle ne fait que nous restreindre, lobotomise tous ceux en son sein, leur retire le choix, leur potentiel à être réellement bons, ou même un peu mauvais. Mais Dieu, qui est en chacun de nous, oui, en toi aussi Diziet... peut-être même dans le vaisseau, pour ce que j'en sais... Dieu qui nous voit et nous connaît tous, qui peut tout et sait tout, d'une manière qu'aucun vaisseau, qu'aucun simple Mental ne pourra jamais atteindre ; Lui qui sait à *l'infini*, nous permet pourtant, pauvre, pathétique et faillible humanité – y compris la pan-humanité –,

permet même à nous, les, les... »

Il faisait sombre dans cette ruelle, mais j'aurais tout de même dû les voir. Je n'écoutais même pas vraiment Linter, je le laissais délirer sans lui prêter attention. J'aurais dû les voir, mais ne l'ai fait que trop tard.

Ils sont arrivés par derrière en renversant une poubelle ; ils criaient, nous sont tombés dessus. Linter a lâché mon coude, a pivoté, je me suis retournée très vite. Linter a levé la main et a dit – sans élever la voix – quelque chose que je n'ai pas saisi. Une silhouette à moitié accroupie a foncé sur moi. Sans tout à fait la distinguer, j'avais la conviction qu'elle tenait une lame.

Tout reste si clair, si bien découpé ! Je suppose qu'une sécrétion quelconque m'avait envahie à l'instant où mon mésencéphale avait pris conscience de la situation. La ruelle paraissait illuminée, et tous les autres intervenants bougeaient au ralenti, suivant des trajectoires aussi nettes que des visées lasers ; ils projetaient devant eux, dans la direction de leur mouvement, comme des ombres pondérées.

J'ai fait un pas de côté, ai laissé le gars passer devant moi avec son couteau. Un coup en avant du pied droit, une légère pression sur son poignet au bon moment : il a lâché son arme, a trébuché, est tombé. Je serrais la lame dans ma main, je l'ai jetée le plus loin possible dans la rue pour m'inquiéter de Linter.

Ils étaient deux sur lui par terre, il se débattait, lançait les pieds en l'air. Je l'ai entendu pousser un cri tandis que je m'approchais, mais je ne me rappelle aucun autre son. Je ne sais pas si l'incident a vraiment eu lieu dans le silence ou si je me concentrais plutôt sur le sens susceptible de m'apporter l'information la plus utile. J'ai saisi un des agresseurs par le talon, j'ai tiré, l'ai soulevé, puis frappé au visage de ma botte avant de le jeter à terre. L'autre s'était déjà redressé. J'avais l'impression que des lignes se rassemblaient en vibrant à la périphérie de ma vision, me faisant évaluer le temps dont avait disposé le premier agresseur pour reprendre l'équilibre (mais pas son arme). J'ai compris que je ne gérais pas la situation de la manière attendue par les agresseurs. Celui devant moi s'est précipité ; je l'ai évité, me suis tournée, l'ai cogné à la tête tout en jetant un coup d'œil en arrière dans la direction du premier. Il s'était relevé et s'avancait, mais il hésita en arrivant près de celui que j'avais frappé en second, lequel s'efforçait de tenir debout, appuyé au mur, la main sur le visage – sang sombre sur peau pâle.

Ils se sont enfuis tous ensemble, comme un banc de poissons.

Linter, titubant, tentait de se tenir debout. Je l'ai saisi, il s'est accroché à moi, à mon bras, la respiration sifflante. Il trébuchait et

s'affaissait tandis que nous nous dirigions vers la lumière blanche et rouge devant le petit restaurant. Un homme avec une serviette coincée en haut de son gilet a ouvert la porte et nous a regardés.

Linter est tombé sur le seuil. C'est alors seulement que j'ai repensé au terminal et compris que Linter avait agrippé le col de mon manteau, là où j'avais fixé la broche. L'homme à la serviette dans le gilet a scruté d'un œil circonspect les deux côtés de la venelle. J'ai essayé de faire lâcher sa prise au blessé.

« Non, a-t-il dit. Non.

— Dervley, lâche ça. Laisse-moi appeler le vaisseau.

— Non. » Il a secoué la tête. Son front était en sueur, il avait du sang sur les lèvres. Une monstrueuse tache sombre s'agrandissait sur son manteau couleur feuille morte. « Laisse-moi.

— Quoi ?

— Madame ?

— Non. Je t'en prie.

— Madame ? J'appelle la police ?

— Linter ? Linter ?

— Madame ?

— *Linter !* »

Et puis ses yeux se sont fermés, sa main s'est décrispée.

D'autres personnes étaient arrivées à la porte du restaurant. L'une d'elles a prononcé : « Seigneur ! » Je suis restée là, agenouillée sur le sol froid avec le visage de Linter tout près du mien, et je me suis demandé : combien de films ? (Les armes se taisent, la bataille prend fin.) Combien de fois cela arrive-t-il, dans leurs rêves à vendre ? (Occupe-toi de Karen pour moi... c'est un ordre, soldat... tu sais que je t'ai toujours aimée... *The Killing of Georgie...*^[20] *Ici repose un soldat inconnu...*^[21]) Qu'est-ce que je fais là ? Allons, madame...

« Allons, madame... *madame...* »

Quelqu'un essayait de me relever. Il s'est retrouvé par terre près de Linter, l'air étonné et vexé. Un autre hurlait, les gens reculaient.

Je suis partie en courant, j'ai tapé sur la broche, crié.

Je me suis arrêtée tout au bout de la venelle, non loin de la rue principale, me suis appuyée contre un mur, ai regardé les briques noires face à moi.

Un son, comme une petite détonation ; un drone tombait doucement jusqu'à moi, tout simple, noir, escorté des lignes obscures de deux missiles-couteaux planant de chaque côté, un peu plus haut, frémissants de l'envie d'agir.

J'ai pris une profonde inspiration. « Un léger incident s'est produit », ai-je annoncé d'un ton calme.

6.3 Effet De Halo

Je regardais la projection holographique de la Terre sur un des murs de ma cabine : bleue, brillante, solide, parsemée de volutes blanches.

« Alors ça ressemblait plutôt à un suicide, a conclu Tagm en s'étirant sur mon lit. Je croyais que les catholiques...

— Mais je l'ai aidé ! ai-je rappelé sans cesser de faire les cent pas. Je l'ai laissé faire. J'aurais pu appeler le vaisseau, j'en avais le temps quand Linter a perdu conscience : nous aurions pu le sauver.

— Dizzy, il s'était fait régresser... Ils meurent quand le cœur s'arrête, non ?

— Non, on a deux ou trois minutes après l'arrêt du cœur. Il y avait – j'avais – assez de temps.

— Dans ce cas, le vaisseau aussi l'avait. Parce qu'il vous observait forcément ! Je suis sûre qu'un missile vous suivait : Linter était probablement l'homme le plus surveillé de la planète. Le vaisseau savait lui aussi. Il aurait pu agir. Il avait le contrôle, la possibilité de gérer la situation en temps réel. Tu n'es pas responsable, Dizzy. »

J'aurais bien aimé pouvoir accepter le retranchement moral de Tagm. Je me suis assise au bout du lit, la tête dans les mains, fixant l'hologramme de la planète sur le mur. Tagm s'est approché, m'a serrée dans ses bras, les mains sur mes épaules, sa tête contre la mienne. « Dizzy, arrête, n'y pense plus ! Allons faire quelque chose ensemble ; tu ne vas pas rester toute la journée devant ce fichu holo ! »

J'ai caressé une de ses mains, regardant une nouvelle fois la planète qui tournait lentement, l'ai parcourue des yeux du pôle à l'équateur. « Tu sais, quand j'étais à Paris, quand j'ai vu Linter pour la première fois, je me tenais en haut du perron dans la cour, là où il habitait, et j'ai vu sur le mur d'en face une affiche indiquant qu'il était interdit de photographier la cour sans permission du propriétaire. » Je me suis tournée vers Tagm. « Ils veulent même posséder la lumière ! »

6.4 Issue Dramatique, ou Merci Et Bonne Nuit

À trois heures, cinq minutes et trois secondes GMT du matin, le deux janvier 1978, l'Unité Contact Général *Arbitraire* a quitté son

orbite au-dessus de la planète Terre, laissant derrière elle un groupe de huit Satellites d'Observation Principale (dont six sur des orbites quasi-géostationnaires), une flopée de drones et missiles mineurs, et une plantation récente de jeunes chênes sur une éminence aux abords de la petite bourgade d'Elk Creek, Californie.

Le vaisseau avait réembarqué le corps de Linter, déplacé depuis son placard réfrigéré à la morgue de New York. Pourtant quand nous sommes partis, d'une certaine manière, notre ami est resté. J'ai voulu en vain convaincre le vaisseau de l'ensevelir sur la planète. Les instructions les plus récentes de Linter concernant ses restes mortels remontaient à une quinzaine d'années plus tôt, à son arrivée chez Contact, et n'avaient rien que de très conventionnel : il avait demandé à l'époque qu'on plonge son corps au cœur de l'étoile la plus proche. Ainsi le soleil, du fait de cette coutume de la Culture, s'est-il vu ajouter un peu de matière ; dans un million d'années peut-être, de la lumière issue du cadavre irait briller sur la planète que Linter aimait tant.

Arbitraire a conservé encore quelques minutes son champ de camouflage, puis l'a abandonné juste après avoir passé l'orbite de Mars (aussi existe-t-il une chance infime qu'un télescope terrestre ait capté son image). Entre-temps, il a rappelé à lui les drones et satellites multiples qu'il avait placés en observation autour des autres planètes du système. Il est resté en espace réel le plus longtemps possible, ce qui rend envisageable que sa masse en augmentation rapide ait produit, dans le secret d'un laboratoire souterrain, un *bip* sur un écran de recherche expérimentale des ondes gravitationnelles, puis a disparu après avoir enfoui le corps de Linter dans le cœur de l'étoile, absorbé les ultimes drones autour de Pluton (et au passage une poignée de comètes périphériques), enfin jeté le diamant de Li en direction de Neptune, où il orbite sans doute encore.

J'avais décidé de quitter *Arbitraire* après la période de repos prévue ; pourtant, au bout de quelques semaines de détente sur l'Orbitale Svanrayt, j'ai changé d'avis. J'avais beaucoup d'amis sur le vaisseau, et puis celui-ci avait eu l'air sincèrement blessé en apprenant que j'envisageais mon transfert. Il a usé de son charme pour me persuader de rester à bord. Mais il n'a jamais voulu me dire si oui ou non il nous surveillait, Linter et moi, lors de cette fameuse soirée à New York.

Pensais-je vraiment que j'étais à blâmer, ou est-ce que je me racontais des histoires ? À vrai dire je n'en sais rien. Je ne l'ai pas su à

l'époque, je ne le sais pas davantage aujourd'hui.

Je me suis sentie coupable, je me le rappelle, mais d'une manière curieuse : ce qui m'ennuyait vraiment, ce que je trouvais difficile à assumer, ce n'était pas tant mon implication dans le projet de Linter, ni dans sa mort plus ou moins volontaire, mais la part que j'avais prise dans le mythe que ces gens considèrent comme la réalité.

Cela me frappe quand, de temps en temps, nous pinaillons sur la fameuse « nécessité de souffrir », geignons sur notre incapacité à produire un « art authentique » et déprimons en conséquence. Nous tâchons alors de compenser ces failles par l'excès, nous nous livrons à notre penchant pervers habituel qui consiste à construire *ex nihilo* de quoi nous inquiéter au lieu de nous féliciter de la vie que nous vivons. Nous pouvons toujours nous qualifier de parasites, nous plaindre du fait que ce sont les Mentaux qui inventent nos contes et nous languir de « vrais » sentiments, d'« authentiques » émotions. En fait là n'est pas la question – d'ailleurs, nous créons peut-être un art en soi en nous imaginant mener une existence aussi peu complexe. Nous avons la meilleure part ! L'autre choix, c'est la Terre ou son équivalent, un endroit où, tout dévorés que soient les humains de souffrance et d'une anxiété existentielle étourdissante, la qualité de leur art n'en reste pas moins, souvent, lamentable : *soap operas*, jeux télévisés, tabloïdes, romans à l'eau de rose...

Pire encore, il se produit une osmose entre fiction et réalité, une contamination constante qui distord la vérité profonde de chacune, rend floues les distinctions les plus significatives, amène à évaluer les situations et sentiments réels selon un ensemble de critères souvent tirés des clichés narratifs les plus éculés, des absurdités les plus largement partagées. D'où, justement, les *soap*, et ceux qui s'efforcent de mener une vie conforme aux règles des *soap*, convaincus qu'ils sont de la véracité de toutes ces histoires ; les jeux télévisés, où l'objectif consiste à penser de la même manière que le plus grand nombre possible – celui qui se fond le mieux dans la masse devient celui qu'on distingue des autres, le grand vainqueur...

Ils ont toujours eu beaucoup trop foi en leurs histoires, je crois. Ont été trop libres d'acclamer et de servir, se sont trop facilement laissé emporter par la force brute ou un mot envoûtant. Ils ont trop idolâtré.

Eh bien, la voilà donc, votre histoire.

C'est peut-être aussi bien que je n'aie guère changé au cours du temps ; je pense que ce récit se révèle peu différent de ce que j'aurais

écrit un ou dix ans après les événements au lieu d'un siècle. [22]*

Mais c'est bizarre, les images qui vous restent. Au cours de ces années, un rêve récurrent m'a hantée. Cela n'a pas de lien direct avec moi, dans un sens, parce qu'il s'agit de quelque chose que je n'ai jamais vu... mais ça n'en demeure pas moins là.

Je ne voulais pas qu'on me déplace, cette nuit-là, je ne voulais pas davantage me rendre dans un endroit assez isolé pour qu'un module me récupère discrètement. Alors j'ai demandé au drone noir de me soulever ; j'ai survolé la ville au sein d'un champ de camouflage, dans le ciel de Manhattan, je me suis élevée dans l'obscurité loin de la lumière et du bruit, aussi silencieuse qu'une plume, assise sur le drone, encore en état de choc sans doute. Je ne me rappelle même pas mon transfert à bord du module sombre, quelques kilomètres au-dessus du réseau de lueurs urbaines. J'ai vu sans regarder, je ne pensais pas au vol que j'effectuais alors, mais aux autres drones dont le vaisseau disposait à ce moment même sur la planète – où ils pouvaient aller, ce qu'ils pouvaient faire.

J'ai dit qu'*Arbitraire* collectionnait les flocons de neige. En fait, il était en quête de deux cristaux de glace de même forme. Il en avait une bonne quantité (il doit toujours l'avoir), non pas des hologrammes ou des descriptions, mais de véritables spécimens de flocons venus de tous les endroits de la galaxie qu'il a jamais visités et où il a pu trouver de l'eau à l'état solide. Il ne prélève que quelques échantillons en un lieu donné, évidemment ; en ramasser des paquets aurait quelque chose d'inélégant.

Je suppose qu'il en cherche toujours. Il n'a jamais dit ce qu'il ferait si un jour il trouvait deux cristaux identiques, et de toute manière j'ignore s'il le souhaite vraiment.

Mais voilà à quoi je pensais en quittant la ville étincelante qui grommelait en-dessous de moi. Je pensais – j'en rêve encore, peut-être une ou deux fois par an – à un drone, perdu quelque part dans les steppes ou en bordure d'une polynie antarctique, son sommet plat moucheté d'étoiles, qui soulevait délicatement, en silence, un unique flocon, distingué de tous les autres, hésitait peut-être avant de repartir (déplacé par le vaisseau ou s'envolant de lui-même), chargé de son minuscule fret si parfait, si précieux, vers le vaisseau spatial en orbite, laissant retourner à leur paix les plaines gelées ou l'étendue de glace.

7. Perfidie, ou Quelques Mots Du « Drone »

Eh bien c'est fini, quel soulagement ! Je n'ai pas peur de vous dire que cette traduction a été des plus délicates, et l'attitude intransigeante de Sma, allant parfois jusqu'à l'obstruction, n'a en rien aidé. Elle a souvent employé des expressions en marain impossibles à restituer en anglais avec un minimum de fidélité sans disposer au moins d'un diagramme tri-dimensionnel, et a obstinément refusé de reprendre ses notes ou de réviser son texte pour me faciliter la tâche. J'ai fait de mon mieux, mais refuse toute responsabilité quant aux malentendus pouvant découler d'une partie quelconque de ce document.

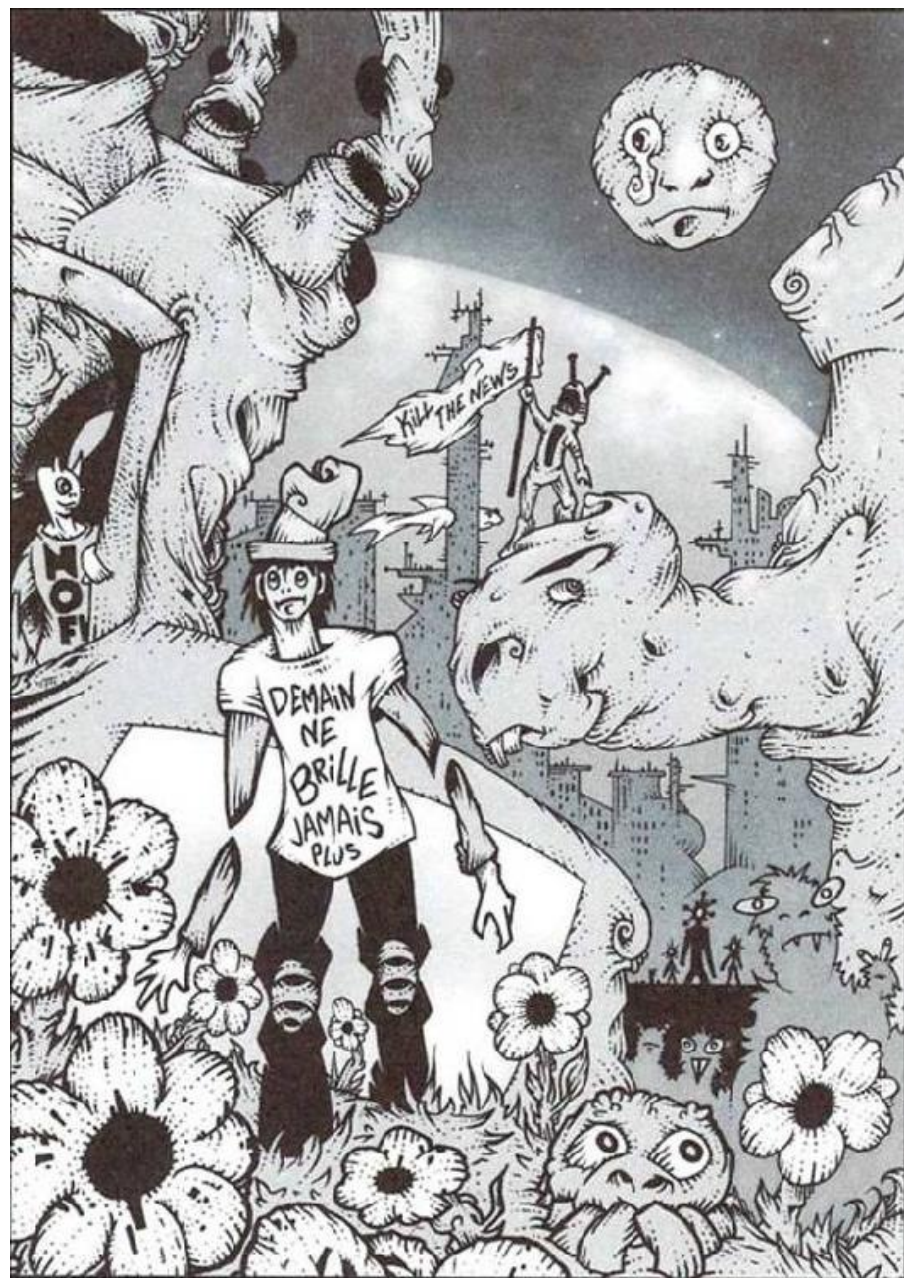
Je pense avoir tout intérêt à indiquer ici que les titres de chapitres (y compris celui de la lettre d'introduction et l'intitulé ci-dessus), avec les sous-titres, ont été établis par moi. Sma a tout écrit en un récit d'un seul jet (incroyable, non ?), mais j'ai jugé préférable de créer des sections. Ces titres et sous-titres, soit dit en passant, correspondent tous à des noms d'Unités Contact Général fabriquées par la manufacture *Infracaninophile* de l'Orbitale Yinang dont parle Sma, sans la nommer, au chapitre trois.

Autre chose : vous aurez remarqué que Sma a le front de se référer à ma personne, dans sa lettre, en ces seuls termes, « Le drone ». J'ai supporté assez longtemps ce caprice dédaigneux de sa part, et souhaite à présent dire clairement que je me nomme en fait Fohristi-whirl Skaffen-Amtiskaw Handrahen Dran Easpyou. Je n'ai rien de suffisant, et Sma parle fort légèrement quand elle insinue que mon poste actuel au sein de Circonstances Spéciales constituerait une sorte de châtiment à la suite de mauvaises actions antérieures. Moi, *au moins*, ma conscience est sans tache.

Skaffen-Amstikaw.
(Drone offensif)

PS : J'ai rencontré *Arbitraire*, il s'agit d'une machine bien plus sympathique et courtoise que Sma voudrait le faire croire.

Éclat



OU : Situation présente et avenir de l'espèce *Homo Sapiens* (sic) considérés sous l'aspect du contenu d'un enregistrement de discours spontané contemporain. Début de l'extrait/synthèse du rapport V. 4.2 suit.

Personne n'aime à imaginer ce Personne n'aime à imaginer Personne n'aime à imaginer ce qu'il pourrait se produire produire dans l'éventualité d'un Super Bonus Sans Impôt Bonus Sans Impôt mais avez-vous assuré *votre* famille si votre Bonus Sans Impôt Alarme Incendie individuelle protégera *votre* famille Super Bonus meilleur que presque tous les produits concurrents Sans Meilleur que presque tous les produits Pouvez-vous vous passer de cet intéressant Crédit Facile Disponible Crédit Facile Facile Facile Disponible Sans dommage pour les tapis.

I : Dommage neural irréversible

Absolument pas c'est une bonne idée je lui ai dit j'ai dit ma chérie par les temps qui courent il faut toujours chercher le top, fonce chérie. Ne te laisse pas entuber avec ces conneries BMW Série Trois ailerons discrets ces « organizers » obèses qui contiennent toute ta vie de *Yuppie* entre leurs couvertures en relief, à choisir ta veste Hyper Trop qui ira avec ce nouvel agenda relié cuir que tu as C'est une montre de plongée tu plonges ? Non ? C'est une mallette de pilote tu voles ? Tu es sûre que c'est du Perrier ça ? Diplôme avec crédit exclusif, taxpax haute couture et toilettes désenclavées dans l'appart. Je ne connais encore *personne* qui ait le SIDA. C'est bien ici les toilettes pour dames ? Nan c'est une super idée je lui ai dit fonce chérie ; laisse tomber ton assurance-maladie si besoin – tu vas bien, non ? Mais fais-toi d'abord faire un frottis, hein – et vends tes actions Compagnie du gaz britannique ; re-hypothèque j'ai un cousin il te fera ça très bien il organise tout si tu lui demandes. Montre à ces foutus branleurs lecteurs du Grauniad[23] où tu te les mets : un fonds uni qui n'investit qu'en Afrique du Sud, dans le nucléaire et les industries de défense le tabac et produits dérivés voilà une super idée. Au moins tu sais où tu en es on va déjeuner et en discuter. Et au fait, c'est vrai ce qu'on dit sur Naomi et Gerald ?

II : La face cachée de l'iceberg

(puent) Les paquets écrasés de cigarettes bon marché, nom de marque en noir sur l'emballage jaune qu'on assure infroissable aux US, tout

froissés. La ligne de linge pendu qui goutte : couche, chaussettes, couche, chemisier – manque deux boutons –, encore des couches, pantalon – acheté au magasin Oxfam[24] –, couches (digression : économies d'échelle avec la grande boîte Pampers rose pastel et la E9000 super-géante économie pour la Famille Famille boîte familiale de talc par-dessus le marché Sans oublier le confort. Bon, où en étions-nous ah oui), couche (pue), collants, couche, encore des collants encore des couches qui gouttent gouttent gouttent sur les journaux par terre (la corde est attachée entre le plafonnier cassé et le crochet où est fixée la notice délavée à propos des instructions en cas d'incendie et pas de visites après dix heures Vous êtes priés de quitter la chambre au moins six heures par jour Les poussettes doivent être gardées dans la chambre Ne laissez PAS de poussettes dans la cage d'escalier Pas de cuisine dans la chambre Veuillez veuillez ne pas avoir cette porte ouverte gardez-la fermée en permanence quand le bâtiment est occupé. Coupe-feu). Restes de repas Wimpy McDonald forfait familial soupe Kentucky Fried Chicken grand format milk-shakes aux vives couleurs menus Wendy frites (puent) encore des frites (puent) un kebab (petite taille).

gants d'occase

fastfood

pleut c'est pire

on garde les rideaux tirés toute la journée

(Chébienmai)

fait trois jours et ils ont perdu les papiers envoyés depuis

fast food

fast food

le parc
métro/
services sociaux/

marcher dans la rue quoi d'autre
(digression : sur le papier où le linge goutte : VOUS CHERCHEZ UN PRÊT
AVANTAGEUX ? (réservé aux propriétaires))
rapide

(et pendant ce temps oh bon sang dépêchons-nous on n'a pas vu le
temps passer merde encore trois bouteilles bues au déjeuner !... Est-ce
que j'ai payé avec la carte de la boîte ? Oui un Vodaphone débité sur
le compte le mois prochain zut encore en retard... On prend un taxi ?)

avance rapide

et les boîtes de haricots les bouteilles de cidre le sirop pour la toux les
paquets de tampax (plus TVA) les pots pour bébé si on trempe les
frites (plus TVA) dans les petits pots ils durent plus longtemps elle
arrête pas de pleurer envie de la cogner des fois je sais elle est encore
malade (pue) et

j'ai encore du retard
(sic) dans quel état
avance rapide

III : Ça me dépasse, Scotty

évidemment il y a les produits dérivés ; le programme Gemini nous a
donné les poêles à revêtement anti-adhésif, ou bien était-ce grâce à
Chuck Yeager[25] ? [*avance rapide*] De toute manière bien sûr à
présent on aura plein d'applications pacifiques la télévision de poignet
à énergie solaire va enfoncer les lasers spatiaux

IV : Hocus, Pocus, Mucus

... qu'il a, à la date donnée ci-avant ou à une date proche,
volontairement, et en pleine possession de ses facultés, marché sous
une échelle sans y prêter suffisante attention, posé le pied entre deux
pavés du trottoir (1 345 964 délits similaires à prendre en compte),
brisé un miroir (peine automatique de sept ans), négligé de terminer
sa viande au repas (encourant ainsi une période pluvieuse, le jour
suivant, de durée indéterminée ; cf. bulletin météorologique joint),
répandu environ 211 grains de chlorure de sodium domestique
(dénommé sel, NaCl) sans, à la suite, jeter de ce même chlorure de
sodium domestique par-dessus l'épaule gauche en dépit d'une
abondance de produit disponible, tout ceci favorisant le travail du
Diable, et, en outre, a, en présence de plusieurs pieux témoins, bonnes

et sincères gens, avec une préméditation perverse, ouvert un parapluie dans une demeure répondant aux critères de définition de la demeure dans la Loi édictée en l'an de Notre Seigneur...

V : Va t'en laver les mains

J'avais dans la direction générale de l'ouest le long de Rhodes Street avec d'autres membres de mon gang quand j'ai aperçu le défenseur sortant de l'établissement connu désormais par moi sous la dénomination de « Viande Halal et alcool à emporter Singh Frères », porteur d'une caisse en carton contenant divers produits domestiques et d'un teint basané, moyennant quoi mes compagnons et moi l'avons pourchassé. Ce que voyant, le défenseur a laissé choir ladite caisse de courses, que j'ai écartée d'un coup de pied durant ma course. Le défenseur a été acculé jusqu'à l'endroit connu désormais par moi sous la dénomination d'impasse Crucial Brew, où moi et les autres l'avons frappé dans les burnes, le dos et la tête, lui causant force blessures et angoisse ; puis nous nous sommes enfuis. Et je tiens à remercier le Comité de Suivi des Plaintes de Racistes Éhontés pour permettre à ce genre d'événements de continuer à animer nos rues (digression : personne ne leur a demandé de venir chez nous moi je les renverrais tout droit d'où ils viennent (Bradford). Non, avant ça (Bradford). Je veux dire, à l'origine (rapport de déportation : rapatriement de la famille royale chez les Chleuhs et les Ritals ; « relocalisation » en France, par « effet boomerang 1066 », de la totalité de la prétendue « élite anglaise » ; préparation de camps en Afrique de l'Est pour la solution finale « Tous à Zanzibar ». Fin de message)).

VI : Formules

ADN non-codant AND non-codant NAD non-codant DAN non-codant AND codant-non DNA con-donant ADN con-donant AND con-donant NAD con-donant DAN con-donant DNA codant-non ADN codant-non AND codant-non NAD codant-non DNA can-nodont ADN can-nodont AND can-nodont NAD can-nodont DAN can-nodont DNA tan-connod ADN tan-connod AND tan-connod NAD tan-connod DAN (etc.)

(tce., cte., tec., ect.)

VII : Thèse, Antithèse, Alèse

laisse tomber ton assurance maladie au besoin Le Nouveau Comité de Recherche sur le Cancer Sécurité entre nos mains Le Nouveau Comité de Recherche sur le Cancer conclut Sécurité avec nos bras cassés FIRMES PRIVÉES DE TRAITEMENT DU CANCER : UNE INDUSTRIE EN PLEINE CROISSANCE Conclut que les pauvres et les chômeurs se révèlent davantage sujets à un grand nombre de Dépenses plus élevées que

élevées que élevées que Dépenses plus élevées que jamais auparavant
Le Nouveau Comité de Recherche sur le Cancer DÉPENSES PLUS ÉLEVÉES
QUE JAMAIS Fonds de recherche amputés en NOUVELLES COUPES DANS LES
ensemble de coupes dans les dépenses NOUVELLES COUPES DANS LES
suite à de larges consultations NOUVELLES COUPES DANS LES demande
réduite NOUVELLES COUPES DANS LES aire de propagation NOUVELLES
COUPES DANS LES remise en perspective des priorités NOUVELLES COUPES
DANS LES prise en compte de l'intérêt général NOUVELLES COUPES DANS
LES susceptible d'un vaste champ de NOUVELLES COUPES DANS LES
NOUVELLES COUPES DANS LES COUPES DANS LES CRÉDITS DE CHIRURGIE...
Les fonds de recherche ne seront plus versés en une fois et les
quantités d'alèses – la version à guidage laser précision dernier cri
dernier chic peut cracher des centaines de ces petites machines la
taille d'un calcul rénal sur une aire la taille d'un court de squash
terrain de cricket de golf, pouvant briser briser le rein ennemi s'il est
toujours dans la zone d'influence du Pacte de Varsovie (désolé !) fonce
chérie.

VIII : Ça c'est de la liberté

CES ZOZOS LAISSENT DES NOIRES LESBIENNES SIDAÏQUES CHASSER LES
ANGLAIS DES CRÈCHES ENCORE
MAGGIE CLAME : « L'ENNEMI EST INTÉRIEUR » ENCORE UN TRIOMPHE
« DÉSOLÉ LES MECS PAS DE BLANCS »
ENCORE UN TRIOMPHE POUR
SALAUDS !
ENCORE UN TRIOMPHE POUR LA
GRANDE-BRETAGNE
ENCORE UN ÉCHEC POUR LES TRAVAILLISTES
NOUVELLE CHUTE DU CHÔMAGE
ENCORE UN TRIOMPHE POUR LA
GRANDE-BRETAGNE
ENCORE UN TRIOMPHE
LES TRAVAILLISTES ENVISAGENT UN CHARTER
POUR LES PARASITES
ENCORE UN TRIOMPHE POUR
35 000 POSTES SERONT SUPPRIMÉS SI LES
TRAVAILLISTES GAGNENT
ENCORE UN TRIOMPHE POUR
BRAVO, MAGGIE !
ENCORE UN TRIOMPHE POUR
(PROFITS RECORDS)
ENCORE UN TRIOMPHE POUR
NOUS
ON VOUS A EUS !

IX : Musique des sphères

... enfants sur dix en-dessous de six ans ont des cauchemars récurrents

à propos de la guerre nucléaire
Mojdisça donne du boulot, hein, et
luildit comme Belsen et Auschwitz ces wagons à bestiaux y se sont pas
construits tout seuls tuois, l'a fallu bâtir les camps poser les fils
électriques s'occuper de la plomberie pour les douches ; un sacré
boulot c'est de passer la journée à superviser la combustion des corps
dans les fours

Chébien « Tiens, salut Fritz kesstufais en ce moment ? »

« Oh ben Kurt chuis sur le Plan de Recyclage du Reich tuois ?
Chtire les dents en or des Juifs morts. »

Chébienmai ouais ça donne du boulot

Six millions ? Et alors tu parles c'est qu'une ville ça

Chébienmaikess le gaz ça allait vite comparé au mal des
radiations

Chébienmaikesskon Et pis y avait cette dingue de connasse qui
faisait des abat-jours avec leur peau mais à Hiroshima y restait pus
que des ombres sur les murs

Chébienmaikesskonpeu ça fait réfléchir non ?

Chébienmaikesskonpeuyfaire ? bien sûr ces cons de travaillistes
si on les écoutait y laisseraient les Russkofs se pointer comme des
fleurs y faut bien se défendre oui ou merde ?

X : L'histoire de l'Univers en trois mots (*sic*)

L'HISTOIRE DE L'UNIVERS

CHAPITRE UN

Bang !

CHAPITRE DEUX

ffffffffff...

CHAPITRE TROIS

Crunch.

FIN

XI : La nature exacte de la catastrophe

BIENVENUE DANS L'AVENIR ça fait ça fait réfléchir ça fait pour sûr ces
cons de travaillistes si on les écoutait y laisseraient ça fait réfléchir ça
fait nan c'est vrai j'ai lu dans le journal (*sic*) MENACE ROUGE ça fait
réfléchir DÉPENSES nan gratte pas ça guérira jamais (*sic*) fonce direct
fonce fonce fonce direct ça fait réfléchir évidemment il y a les produits
dérivés TUE UN TANGO GAGNE UN PATRON[26] j'ai dit fonce chérie TUE UN

cherche le top et TUE UN faut bien se défendre TUE UN TUE UN [*avance rapide*] TUE TUE TUE UN COCO ET la machine elle fait mal aux burnes ATTENTION : faut bien DÉPENSER PLUS se défendre faut défendre LA NAVETTE BOMBARDE TCHERNOBYL AU LASER VIRUS DU SIDA son bout de gras, SOIXANTE-TREIZE SECONDES AU-DESSUS DU CAP CANAVERAL DOUZE MINUTES TRIPOLI CENT MILLE ANS EUROPE DU NORD, oui ou merde ? ATTENTION : putain tant pis éclate la centrale éclate la planète [*avance rapide*] j'ai dit LES ARMEMENTS oui ou merde ? INDUSTRIE si on EN PLEINE CROISSANCE si on fait pas INDUSTRIE EN PLEINE CROISSANCE CROISSANCE si on fait pas gaffe et DÉPENSES PLUS ÉLEVÉES QUE faut bien se défendre DÉPENSES PLUS ÉLEVÉES QUE JAMAIS défendre son Bonus Sans Impôt INDUSTRIE EN PLEINE CROISSANCE si on fait pas gaffe et ATTENTION : SÉQUENCE D'ARMEMENT faut bien se défendre, oui ou merde ? sinon y a plus qu'à laisser les Russkofs ATTENTION : SÉQUENCE D'ARMEMENT EN COURS [*avance rapide*] pour sûr [*avance rapide*] faut bien se défendre [*avance rapide*] PERSONNE N'AIME ENVISAGER les rideaux tirés toute la journée [*avance rapide*] ATTENTION (réservé aux propriétaires) PERSONNE N'AIME faut bien PERSONNE N'AIME (digression :) faut bien ATTENTION : Sans dommage pour les tapis ATTENTION : J'ai dit ATTENTION : [*avance rapide*] ATTENTION : [*avance rapide*] ATTENTION : PERSONNE N'AIME défendre son DÉPENSER PLUS QUE JAMAIS AUPARAVANT bout de gras, oui ou merde ? J'ai dit fonce ATTENTION : ATTENTION : ATTENTION : Fin de message défendre défendre son bout de gras oui ou merde ? faut bien défendre son... tiens, c'est quoi cet éc... ? ATTENTION : [IMPULSION ÉLECTRO-MAGNÉTIQUE] (fffffffff...)

XII : Fin

FIN

Bibliographie

de Iain M(enzie)s BANKS (1954-)

Romans sous la signature de Iain M. Banks

R.01. ***Consider Phlebas***. London : Macmillan UK, 1987 [Cycle de la **Culture**].

En français : ***Une forme de guerre*** (trad. de Hélène Collon).

1) Paris : Robert Laffont, 1993 (Ailleurs & demain). Réimp. : 2004.

2) Paris : Librairie Générale Française, 1997 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7199). Réimp. : 2003.

R.02. ***The Player of Games***. London : Macmillan UK, 1988 [Cycle de la **Culture**].

En français : ***L'homme des jeux*** (trad. de Hélène Collon).

• Grand Prix de l'imaginaire 1994 (Traduction)

1) Paris : Robert Laffont, 1992 (Ailleurs & demain). Réimp. : 2005.

2) Paris : Librairie Générale Française, 1996 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7185). [L'auteur indiqué en couverture est Ian Banks]. Diverses réimp. : 2000, 2005 & 2008. [L'auteur indiqué est Ian M. Banks].

R.03. ***Use of Weapons***. London : Orbit, 1990 [Cycle de la **Culture**].

En français : ***L'usage des armes*** (trad. de Hélène Collon).

1) Paris : Robert Laffont, 1992 (Ailleurs & demain). Réimp. : 2005.

2) Paris : Librairie Générale Française, 1996 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7189). Diverses réimp. : 2001 & 2007.

R.04. ***Against a Dark Background***. London : Orbit, 1993.

En français : ***La plage de verre*** (trad. de Bernard Sigaud).

1) Paris : Fleuve Noir, 2006 (Rendez-vous ailleurs).

R.05. ***Feersum Endjinn***. London : Orbit, 1994.

• British Science Fiction Award 1994 (Roman)

R.06. ***Excession***. London : Orbit, 1996 [Cycle de la **Culture**].

• British Science Fiction Award 1996 (Roman)

En français : ***Excession*** (trad. de Jérôme Martin).

1) Paris : Robert Laffont, 1998 (Ailleurs & demain).

2) Paris : Librairie Générale Française, 2002 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7241).

- R.07. ***Inversions***. London : Orbit, 1998 [Cycle de la **Culture**].
 En français : ***Inversions*** (trad. de Nathalie Serval).
 1) Paris : Fleuve Noir, 2002 (Rendez-vous ailleurs).
 2) Paris : Pocket, 2003 (Science-fiction, n° 5811). Prévu, mais non paru.
 3) Paris : Librairie Générale Française, 2003 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7257).
- R.08. ***Look to Windward***. London : Little Brown/Orbit, 2000 [Cycle de la **Culture**].
 • Prix du Cafard cosmique 2003
 En français : ***Le sens du vent*** (trad. de Bernard Sigaud).
 1) Paris : Robert Laffont, 2002 (Ailleurs & demain).
 2) Paris : Librairie Générale Française, 2006 (Le Livre de poche - Science-fiction [2e série], n° 7283).
- R.09. ***The Algebraist***. London : Time Warner UK/Orbit, 2004.
 En français : ***L'algébriste*** (trad. de Nenad Savic).
 1) Paris : Bragelonne, 2006 (SF).
- R.10. ***Matter***. London : Orbit, 2008 [Cycle de la **Culture**].
 En français : ***Trames*** (trad. de Patrick Dusoulrier).
 1) Paris : Robert Laffont, 2009 (Ailleurs & demain).

Romans & essais sous la signature de Iain Banks

- S.01. ***The Wasp Factory***. London : Macmillan UK, 1984. [Roman d'horreur].
 En français : ***Le seigneur des guêpes*** (trad. de Pierre Arnaud).
 1) Paris : Presses de la Cité, 1984 (Paniques).
 2) Paris : France Loisirs, 1985.
 3) Paris : Presses Pocket, 1989 (Terreur, n° 9012).
 4) in anthologie : **Paniques**. Paris : Omnibus, 1998.
 5) Paris : Fleuve Noir, 2005 (Thriller fantastique, n° 9012).
- S.02. ***Walking on Glass***. London : Macmillan UK, 1985 [Roman SF].
- S.03. ***The Bridge***. London : Macmillan UK, 1986. [Roman onirique].
 En français : ***ENTreFER*** (trad. de Bernard Sigaud).
 1) Paris : Denoël, 1988 (Présence du futur, n° 456).
 2) Paris : Gallimard, 2000 (Folio SF, n° 23).
- S.04. ***Espedair Street***. London : Macmillan UK, 1987. [Roman social].
- S.05. ***Canal Dreams***. London : Macmillan UK, 1989 [Hors genre].
- S.06. ***The Crow Road***. London : Scribners UK, 1992 [Hors genre].
- S.07. ***Complicity***. London : Little Brown UK, 1993 [Thriller]. En français : ***Un homme de glace*** (trad. de Hélène Collon).
 1) Paris : Denoël, 1997 (Thriller).
 2) Paris : Pocket, 1998 (Thriller, n° 10477).

- S.08. **Whit.** London : Little Brown UK, 1995 [Hors genre].
- S.09. **A Song of Stone.** London : Abacus, 1997 [Roman historique/uchronie].
- S.10. **The Business.** London : Little Brown UK, 1999 [Roman SF].
En français : **Le business** (trad. de Christiane & David Ellis).
1) Paris : Belfond, 2001 (Littérature étrangère).
- S.11. **Dead Air.** London : Time Warner/Little Brown UK, 2002 [Hors genre].
- S.12. **Raw Spirit: In Search of the Perfect Dram.** London : Century, 2003 [Essai].
- S.13. **The Steep Approach to Garbadale.** London : Little Brown UK, 2007 [Hors genre].
- S.14. **Transition.** London : Little Brown UK, 2009 [Hors genre]. [Il est à noter que ce titre est paru aux US sous la signature de Iain M. Banks].

Recueil original

- C.01. **The State of Art.** London : Orbit, 1991. [Recueil composé de N05, N02, N06, N04, N03, N08, N07 & N01], [Sous la signature de Iain M. Banks].
En français : **L'essence de l'art** (trad. de Sonia Quémener).
1) Saint-Mammès : Le Béalial', 2010.

Nouvelles

[Sous la signature de Iain M. Banks sauf autre mention]

- N01. « Scratch ». In : **The Fiction Magazine**, juillet-août 1987. En français : « Éclat » (trad. de Sonia Quémener).
1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béalial, 2010. [C.01].
- N02. « A Gift from the Culture ». In : **Interzone # 20**, été 1987 [Cycle de la **Culture**].
• Prix Ozone 1997 (Nouvelle de Science-fiction étrangère)
En français : « Un cadeau de la Culture » (trad. de Jean-Daniel Brèque).
1) In : **Galaxies**, n° 1, été 1996.
Sous le même titre (trad. de Sonia Quémener).
2) In recueil : **L'essence de l'art**, Béalial, 2010. [C.01].
- N03. « Cleaning Up ». Birmingham ; Birmingham Science Fiction Group, novembre 1987.
En français : « Nettoyage » (trad. de Sonia Quémener).
1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béalial, 2010. [C.01].
- N04. « Descendant ». In anthologie composée par Roz Kaveney : **Tales from the Forbidden Planet.** London : Titan, 1987.

En français : « Descente » (trad. de Sonia Quémener).

1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béliat, 2010. [C.01].

N05. « Road of Skulls ». In anthologie composée par Peter Straus : **20 Under 35**. London : Sceptre, 1988.

En français : *La route des crânes* (trad. de Sonia Quémener).

1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béliat, 2010. [C.01].

N06. « Odd Attachment ». In anthologie composée par Alex Stewart : **Arrows of Eros**. London : NEL, 1989.

En français : « Curieuse jointure » (trad. de Sonia Quémener).

1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béliat, 2010. [C.01].

N07. « The State of the Art ». Willimantic, CT : Mark V. Ziesing, 1989.

En français : « L'état des arts » (trad. de Valérie Denis [Sylvie Denis & Francis Valéry] & Noé Gaillard).

1) Pézilla-la-Rivière : DLM, 1996 (Cyberdreams).

En français : « L'essence de l'art » (trad. de Sonia Quémener).

2) In recueil : **L'essence de l'art**, Béliat, 2010. [C.01].

N08. « Piece ». In : **The Observer Magazine**, 1989.

En français : « Fragment » (trad. de Sonia Quémener).

1) In recueil : **L'essence de l'art**, Béliat, 2010. [C.01].

N09. « Against a Dark Background (Epilogue) ». In anthologie composée par Colin Harris : **A Mexican Decade**. Mexicon 6, 1994.

N10. « New ». In ibidem. [Poème sous la signature de Iain Banks].

N11. « Debriefing ». In anthologie composée par Martin Tudor : **Overload**. Birmingham : Birmingham Science Fiction Group, 1995. [Poème sous la signature de Iain Banks].

Autres prix ne récompensant pas un texte en particulier

• Eurocon 1993

Retrouvez Iain Banks sur internet :

<http://www.noosphere.com/icarus/livres/auteur.asp?numauteur=454>

<http://www.quarante-deux.org/exlibris/00/01/b7/b0.html>

http://www.bdfi.net/auteurs/b/banks_iain_m.php

<http://www.cafardcosmique.com/Banks-Iain-M>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Iain_Banks

... et son site personnel en anglais :

<http://www.iain-banks.net/>

-
- [1] Federal Aviation Administration. (*N.d.T.*)
- [2] Le tout premier film de John Carpenter. (*N.d.T.*)
- [3]* La loi de Sturgeon, quoi, en moins précis. (*Note du Drone*)
- [4]* Une dizaine de milliers, de toute évidence. Les capacités de Mme Sma en matière de calcul mental n'ont jamais été ébouriffantes. (*N.d.D.*)
- [5]** Une traduction fort éloignée, mais impossible de faire mieux. (*N.d.D.*)
- [6]* Absolument intraduisible. (*N.d.D.*)
- [7] Lev Davidovitch Bronstein, dit Trotski. (*N.d.T.*)
- [8]* Pas facile, celui-là non plus. Mme Sma persiste à employer des mots pour lesquels il n'existe pas de véritable équivalent anglais. (*N.d.D.*)
- [9] Par la suite, Christo et Jeanne-Claude ont emballé le Reichstag dans un fin tissu argenté du 23 juin au 7 juillet 1995. (*N.d.T.*)
- [10]* Sma refuse de choisir entre anglais britannique et anglais américain. En anglais britannique, le mot employé aurait été « obsédé ». (*N.d.D.*)
- [11]** Le mot que Sma tient à employer ici se situe exactement entre « commun » et « vulgaire ». À vous de décider. (*N.d.D.*)
- [12]* Je trouve cet avis hautement offensant, mais elle n'est pas d'accord. (*N.d.D.*)
- [13]** Mme Sma confond transmission de matière (sic) et déplacement transdimensionnel d'une singularité induite à distance. C'est à désespérer. (*N.d.D.*)
- [14]* En fait, Sma parlait alors à un élément ménager asservi chargé de boissons, mais elle trouve trop idiot de dire qu'elle discutait avec un plateau. (*N.d.D.*)
- [15] Film de science-fiction anglais de 1976 réalisé par Nicolas Roeg, avec David Bowie. (*N.d.T.*)
- [16]* Le discours qui suit – extrait des archives personnelles d'Arbitraire – a été restitué avec la meilleure fidélité possible. Les excentricités grammaticales de M. 'ndane sont complexes à rendre en anglais. (*N.d.D.*)
- [17]* J'ai pensé que l'équivalent phonétique était préférable à un terme alambiqué du genre « équinoïde ». (*N.d.D.*)
- [18]* Vous voyez, qu'est-ce que je disais ? (*N.d.D.*)
- [19]* Oui, Sma a joué sur les mots ici. (*N.d.D.*)
- [20] Chanson de Rod Stewart. (*N.d.T.*)
- [21] En français dans le texte. (*N.d.T.*)
- [22]* Ha ! (*N.d.D.*)
- [23] Surnom satirique donné au *Guardian*, journal britannique un peu équivalent au *Monde* en France. (*N.d.T.*)
- [24] Cf. Emmaüs en France. (*N.d.T.*)
- [25] Le premier pilote à avoir franchi le mur du son. (*N.d.T.*)
- [26] Allusion à la guerre des Malouines entre l'Angleterre et l'Argentine en 1982. (*N.d.T.*)